

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Gens du voyage, une expérience de caravanning

Lina Savignac

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Gens du voyage

Une expérience de caravanning

Lina Savignac

La Vieillesse

GENS DU VOYAGE

UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING

DE LA MÊME AUTEURE

GENS DU VOYAGE, UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING, RÉCIT, 2004

ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE, ROMAN, * 2006

LILI, ROMAN * * 2007

CHARLES, ROMAN * * * 2008

À PARAÎTRE

LA MAISON SUR LA GRÈVE, ROMAN Août 2010

<i>GENS DU VOYAGE, UNE</i>	Première impression	février 2004
<i>EXPÉRIENCE DE CARAVANING</i>	Deuxième édition	juillet 2010

<i>ÉVA, EUGÉNIE ET MARGUERITE</i> ,	Première impression	juillet 2006
ROMAN	Deuxième impression	février 2009

<i>LILI</i>	Première impression	juillet 2007
	Deuxième impression	juillet 2010

LINA SAVIGNAC

**GENS DU VOYAGE
UNE EXPÉRIENCE DE CARAVANING**

RÉCIT



Photographie
Raymond Gallant

Page couverture
Pyxis

Mise en pages
saga

Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada

Savignac, Lina, 1949-

Gens du voyage: une expérience de caravaning

ISBN 978-2-923447-19-3

1. Amérique du Nord - Descriptions et voyages. 2. Caravanage -
Amérique du

Nord. 3. Savignac, Lina, 1949- - Voyages - Amérique du Nord.
I. Titre.

E41.S28 2010

917.04'54

C2010-941479-9

Éditions la Caboché
Téléphone: 450 714-4037
Courriel: info@editionslacaboche.qc.ca
www.editionslacaboche.qc.ca

Toute reproduction d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Table des matières

UN GRAND PROJET.

PREMIER ESSAI

L'ACADIE

LA MAISON MÈRE DE COMPTON

LE DÉPART.

LE TEXAS

LE RETOUR

ÉPILOGUE

ANNEXES

ANNEXE 1 Les véhicules récréatifs

ANNEXE 2: Planification budgétaire

ANNEXE 3: Adresses utiles

ANNEXE 4: Liste des terrains de camping
visités durant une année

À Raymond, sans qui ce magnifique projet habiterait encore le domaine du rêve. Notre grande complicité traduit notre profond amour.

À Mathieu et Nicolas pour leur support dès les premières heures.

À Pierre pour le regard attentif porté à chacun de mes mots.

Citoyen de l'univers
Jamais seul sur cette terre
Le monde allant découvrant
À la cadence du temps

À savourer calmement
Se vit chacun des instants
Au soleil ou sous la pluie
La joie fait fi des ennuis

Voyager et admirer
Ces merveilleuses beautés
Grandes réalisations
Ou superbes érosions

Entre amis et étrangers
À qui mieux-mieux échanger
Prendre les gens où ils sont
Les accepter comme ils sont

Extrait tiré du poème *Globe-trotteur* d'Armillaire

UN GRAND PROJET

De tout temps, nous avons aimé voyager et caressions le rêve d'en faire un mode de vie. Après avoir arpenté de fond en comble tous les coins du Québec et fouillé avec soin, au fil des années, la plupart des régions pittoresques de la côte atlantique, nous constatons que le monde est bien étrange. À quelques occasions, nous nous retrouvions plus près des côtes européennes que de l'extrémité ouest de notre pays. Rien n'a résisté à notre curiosité, poussant même l'audace du camping jusqu'à Terre-Neuve et découvrant la France, pour la première fois, par le biais des îles Saint-Pierre-et-Miquelon.

Comme de nombreux Québécois qui brûlent de retrouver la terre de leurs ancêtres, nous franchissons d'un coup d'aile ce qui restait d'océan. Pendant près de treize ans, une série d'allers et retours nous a menés en France, en Suisse, en Belgique, en Allemagne, en République tchèque, en Autriche, en Italie, en Espagne, en Andorre, en Angleterre et en Écosse, au Portugal ainsi qu'au Luxembourg. Bien sûr, il reste tant à voir.

Après un quart de siècle d'administration publique, mon mari Raymond bénéficie de certains avantages dont celui de prendre sa retraite jeune et à des conditions avantageuses. La cessation d'activités professionnelles est souvent associée au bénévolat. Donc, après deux ans de travail communautaire auprès d'associations toujours plus gourmandes les unes que les autres, le nouveau retraité se retrouve avec un agenda aussi garni que celui d'un premier ministre. Nous vivions pour et en fonction des autres. Est-ce que cela correspondait à notre projet de vie? De mon côté, j'avais progressivement abandonné mon travail de couturière à domicile. Donc, finis pour moi les bords de pantalons et terminée l'écoute des récits de toutes ces clientes en mal de confidences. Désormais, les papiers-mouchoirs serviront à autre chose qu'à éponger des larmes.

Depuis presque huit ans, nous élaborions divers projets afin de conserver, au moment de la retraite, un style de vie intéressant. Voir vieillir tant de personnes inactives, seules, malades, et le pire de tout, sans aucun projet, chagrine toujours. Nous voulions éviter ces pièges. Il y a sept ans, nous avons fondé une troupe de théâtre amateur qui, en plus d'avoir joué dans plusieurs villes du Québec, comptait à son

actif quatre tournées en France. Particularité de cette troupe, certains membres écrivaient les textes et tous, à la mesure de leur talent ou de leurs ressources, participaient au montage des productions. Quelle place sera réservée au théâtre dans le futur? Un projet semble toutefois occuper la plupart de nos pensées: le voyage.

Depuis longtemps, nous avons été contaminés par le virus du tourisme et avons transmis à nos fils ce goût de l'aventure en les plongeant, dès leur tendre enfance, dans le tourbillon magique du camping. Avec notre petite tente, nous en avons vu de toutes les couleurs. Rien ne nous arrêta, même pas la pluie diluvienne qui nous faisait tordre notre tente, le vent qui en a déchiré une seconde, les ours ou la chaleur étouffante. Comparée à notre vie d'aujourd'hui, cette période évoquait la simplicité volontaire, le grand air, la constante communion avec la nature et ce qu'elle nous donnait dans sa générosité.

Nous voici donc à Beloeil au mois d'août 2000. Confortablement installés sur notre patio, nous rêvons tout en sirotant un délicieux cappuccino comme seul Raymond sait les faire.

Rien de nouveau en soi, cela fait des années que mon mari réfléchit à la façon d'organiser notre vie de manière à voyager douze mois par année. Mais cette fois, j'ai plaisir à partager ses pensées. D'impossible ou presque, le projet commence à prendre forme. Rapidement, je constate que j'ai devant moi un immense casse-tête, une grande quantité de pièces, peu d'espace pour les étaler et aucune image qui servirait de guide.

Maintenant, rien de plus sérieux. Je veux vivre quelque chose d'intéressant, d'exceptionnel même. Comment faire? Une évidence revient régulièrement dans nos réflexions, la maison semble de trop. Elle occasionne des problèmes de logistique et chaque fois que voudrions partir, il serait impensable de constamment avoir recours aux voisins pour s'en occuper. Il faut donc la vendre. J'ai l'impression de détruire le nid familial, de le solder au rabais afin de pouvoir poursuivre des chimères. En cas de coup dur, mes enfants n'auront plus d'endroit pour se réfugier, et pire encore, leurs parents, qui normalement devraient les aider, ne seront plus à la maison ni même au pays durant plusieurs mois. Ne serions-nous pas mieux de louer notre propriété afin de garder une sortie de secours? Les locataires seront-ils aussi attentionnés que nous, car la maison représente notre seul bien, le reste ayant été sacrifié à la conquête du monde? À ce sujet, où voulons-nous aller? La réponse est pour ainsi dire un vrai méli-mélo. Il ressort de chaque discussion que les États-Unis, ce grand pays voisin non encore visité, nous attirent beaucoup. Qui n'a pas vu dans les reportages ces majestueux parcs nationaux, ces espaces infinis

habités par des cowboys et des Indiens aussi féroces les uns que les autres? Qui n'a pas rêvé de la douceur de vivre de la Californie, de l'hallucinant Grand Canyon et de l'austérité des déserts? Les provinces à l'ouest du Québec, il faut les voir bien sûr, et le Yukon et l'Alaska. Nous nous empêtrons sur les routes à suivre, les villes à visiter, les coins pittoresques à découvrir, mais surtout, dans quoi vivrons-nous notre épopée? Nous connaissons très bien la vie sous la tente, mais est-ce vraiment réaliste d'y vivre à l'année? Notre âme bohémienne se questionne. Pendant un moment, nous envisageons même d'acheter une moto et une petite remorque pour contenir le peu de choses que nous désirons garder. Nous voilà donc, en pensée, circulant sur les routes de la campagne américaine au volant d'une grosse cylindrée. Rêve un peu fou...

Délaissant bien vite la moto de tourisme, nous lorgnons du côté de la tente-remorque. Ce serait certes plus confortable que la mini tente prenant place dans la remorque de la motocyclette et, de toute façon, n'avons-nous pas passé l'âge de coucher par terre? Ne méritons-nous quand même pas un peu de confort? Après plusieurs visites chez des vendeurs autorisés et avoir évalué nos besoins, notre choix est presque fait et nous le croyons judicieux. Une belle tente-remorque de vingt pieds avec une rallonge escamotable, rien de moins. Mais la réalité refait vite surface. Avons-nous le bon véhicule pour la tracter? La réponse s'impose d'elle-même et déjà nous devons la raccourcir, réduire son poids et sacrifier la rallonge. Pourquoi alors ne pas regarder du côté des véhicules classe B, comme le Westfalia, qui offre confort et sécurité? Au fait! Pourquoi subir l'averse lorsque vient le temps d'installer une tente-remorque? Comme par magie, on pourrait garer le véhicule et se retrouver bien au sec dans son petit chez soi. Comment ne pas y avoir pensé plus tôt? Mais en y réfléchissant deux fois plutôt qu'une, ce serait presque impossible d'y vivre douze mois par année et où trouver la place pour cacher tous nos trésors? De plus, la dose d'amour exigée pour vivre si près l'un de l'autre nous paraît énorme. Notre amour profond ne peut être remis en question, mais nous éprouverons certainement le besoin d'avoir un peu d'espace et d'intimité. Par conséquent, nulle envie de rester des heures à l'extérieur pour laisser le temps à l'un de nos deux caractères de se calmer.

Durant des années, nous avons discuté, comparé, analysé, visité tous les genres de véhicules¹. Une autocaravane de type classe C, par exemple, plus spacieux que le Westfalia dévalue trop vite. Si on veut profiter pleinement de cette belle retraite, il ne faut quand même pas y engloutir une fortune. Nous éliminons d'emblée le motorisé de classe A. Nous aurions l'impression de vivre dans un autobus, de mettre la

valeur de notre maison sur quatre roues et ne faut-il pas remorquer une auto? De plus, cela ne correspond pas du tout au sens que nous accordons au mot camping. Que faire? À combien ce rêve se soldera-t-il? Nous remettons toujours à plus tard la question économique², sachant fort bien que selon notre habitude, nous ajusterons cet achat à notre portefeuille. D'ailleurs, ce projet ne fait-il pas encore partie du futur?

Donc, je reviens à ce fameux mois d'août où nos deux fils parcourent le monde. L'aîné, Nicolas, suit des cours de mandarin à l'université de Nankai en Chine, tandis que son frère, Mathieu, sac au dos, voyage depuis plus d'un an déjà et doit le rejoindre à Pékin. Ils projettent d'aller ensemble au Tibet, puis Mathieu continuera seul vers le Népal et l'Inde. Donc, devant notre cappuccino qui refroidit, le gazon à tondre et la haie qui n'en finit plus de pousser, nous décidons que j'ai assez cuisiné de muffins, que nous n'attendrons pas l'appel téléphonique de nos fils et qu'ils ne viendront certainement pas souper dimanche soir prochain. On doit agir dès maintenant. *Si on ne peut pas changer la direction du vent, on peut changer celle de la voile...*

Il y a quelques années, un ancien collègue de travail de Raymond avait troqué sa maison et ses biens pour une caravane à sellette. Nous avions eu peu de nouvelles de lui jusqu'au moment où, à l'occasion du souper soulignant la retraite de mon mari, cet ami se présente avec l'air de quelqu'un qui va très bien, et qui plus est, semble heureux de sa nouvelle vie. À tout hasard, il nous avait laissé son numéro de téléphone portable et le nom du camping où il jette l'ancre pour la saison estivale.

— Pourquoi n'appellerais-tu pas ton ami Pierre? dis-je entre deux gorgées de café.

— Pierre, pourquoi?

— Histoire de voir comment lui et sa femme réussissent à vivre dans une roulotte à l'année et comment ils ont procédé pour tout mettre en place, la vente de la maison et de leurs meubles. Leur expérience pourrait nous servir.

Je dois vous dire que mes paroles ne sont pas tombées dans l'oreille d'un sourd. Les informations furent vite retrouvées, car on dirait que le hasard avait prévu les choses. Un coup de fil à l'ami Pierre et nous voici avec une invitation à souper en bonne et due forme. Ce dernier semble heureux de partager les informations qui nous aideraient à prendre une décision éclairée, mais pour moi, cet homme détient la clé de notre avenir, au sens propre et figuré.

Nous arrivons donc un peu hésitants. C'est la première fois qu'on

visite ce genre de camping où la majorité des gens sont considérés comme des résidents permanents, c'est-à-dire de mai à octobre. Quelle surprise! Des rangées de roulottes de parc, de roulottes, de caravanes à sellette et d'autocaravanes sont alignées sur un terrain qui ressemble plutôt à un champ. L'herbe jaunie du mois d'août, les tables à pique-nique et les petits cabanons en tôle ondulée habillent sans élégance cette partie du camping.

L'accueil est chaleureux et, à n'en pas douter, on nous attendait avec une certaine fébrilité. Après les embrassades d'usage, on s'installe sur les bancs peu confortables de la table à pique-nique, proprement recouverte de la traditionnelle nappe à carreaux plastifiée, question de bavarder un peu. Nous voici installés dans ce que nos hôtes appellent une cuisinette, en fait un abri extérieur garni de moustiquaires, quand après quelques minutes, on entend enfin la phrase attendue avec tant d'impatience.

— Mais entrez donc pour voir.

Il faut auparavant préciser que même avant mon arrivée, je m'étais posé une question à laquelle je devais répondre péremptoirement:

— Est-ce que je pourrais vivre là-dedans?

La réponse est immédiate.

— Oui.

La caravane à sellette est bien éclairée, légèrement plus spacieuse que celles déjà visitées et sa rallonge double cuisine salon offre beaucoup d'espace. Aménagée dans des teintes claires et avec d'abondantes armoires, je suis à l'aise dans ce petit environnement. Pierre et son épouse ne se montrent pas avares d'informations. Les questions ne tarissent pas et les réponses nous semblent adéquates et honnêtes. Une visite minutieuse de tous les recoins de la caravane nous indique, qu'après quatre ans et demi d'usage intensif, sa qualité ne dément pas et qu'elle a été l'objet d'un entretien méticuleux. Selon le récit des occupants, la vie à bord se déroule au rythme des saisons. Le Sud américain durant les longs hivers québécois et le terrain de camping où ils séjournent actuellement durant l'été. Des amis de passage viennent partager avec eux des petits bouts de vie.

Avides d'informations, nous voulons tout savoir, car nous connaissons peu de choses sur le caravaning et encore moins des ceux qui vivent en permanence dans une roulotte après avoir vendu tous leurs biens. Des *full timers* comme on dit. Notre connaissance des États-Unis est également limitée. Les Américains nous accueilleront-ils en bon voisin? Comment se passent les menus détails de la vie quotidienne, l'essence, l'épicerie, les routes, les campings, les arrêts

routiers? La langue nous apparaît aussi comme un handicap. Nous parlons anglais un peu, le baragouinons bien et pouvons finir une phrase avec nos mains! C'est déjà ça de pris. Comment vit-on en étant touristes à temps plein? Qu'ont-ils visité et où trouver les renseignements nécessaires? Comment un mécanicien en devenir se débrouille-t-il avec cet équipement? Comment vit-on dans un espace aussi restreint? À cette dernière question, la réponse en appelle une autre.

— Êtes-vous sûrs de vous aimer?

Notre réponse semble un peu hésitante. Un oui ferme vient de notre cœur, mais où veut-il en venir avec sa question?

— Parce que si vous ne vous aimez pas trop, ça va vite devenir un cauchemar.

À ce moment, nous écartons du revers de la main cette vision d'horreur. Nous avons l'intention d'être heureux. Alors, nous sommes prêts à écouter toutes les autres réponses.

Les Américains s'avèrent des gens affables, très sociables et de bons voisins. Ils nous saluent à toutes heures de la journée et se révèlent excellents observateurs quand ils déclarent unanimement qu'il fait plus chaud chez eux qu'au Québec!

Les *WELCOME CENTER* fournissent des informations touristiques très adéquates. Vivre en touristes à l'année paraît intéressant, mais atteint ses limites. Les caravaniers peuvent se permettre d'arrêter quelque temps, d'apprécier la vie des gens de la région, de vivre à leur rythme sans courir à gauche et à droite. La langue? Bah! On finit par se débrouiller, enrichir son vocabulaire et finalement l'apprendre. La mécanique? On ne peut être plus mauvais mécanicien que Pierre. Le camion apparaît en très bonne condition et ils n'ont jamais éprouvé de problèmes majeurs, bien qu'une bonne vérification mécanique avant de partir et une assurance routière sont indispensables, au cas où...

Les campings? Des associations offrent à des prix plus qu'acceptables des terrains de qualité et répartis dans tous les états américains. En ce qui concerne les routes, il suffit de sortir de la Belle Province pour apprécier la qualité du réseau américain.

— Elles sont toutes belles, déclare-t-il.

La question financière est aussi abordée. Pierre et Mado paraissent vivre confortablement même si le taux de change demeure peu avantageux pour les Québécois. Le système de paiement automatique étant bien développé, leur vie quotidienne est suspendue au bout d'une carte de plastique.

Le fils de Pierre leur fournit l'adresse de résidence permanente au Québec. Le système d'assurance-maladie du Québec permet de passer six mois à l'extérieur de la province pourvu que les cent quatre-vingt-trois jours de résidence au Québec par année civile soient respectés.

Après une journée à discuter, la tête remplie d'images, nous pouvons mieux mesurer l'ampleur de notre projet. De son côté, Pierre a glané des informations pour d'éventuels voyages en Europe qu'il projette faire. Pourtant, une ombre se profile à l'horizon. Pierre éprouve des problèmes de vision qui lui occasionnent des difficultés de conduite automobile, au point que dernièrement, il a pris la décision de vendre camion et caravane à sellette afin d'acquérir une roulotte de parc. Il désire visiter certains pays de l'Europe qui offrent une alternative intéressante aux snowbirds québécois.

Un peu naïvement, Raymond s'informe du prix demandé pour son équipage. Pierre nous indique la valeur estimée et le montant final qu'il accepterait, tout en nous invitant à en faire la promotion. Au cours de l'été, il a d'ailleurs fait paraître une annonce dans les revues de camping caravaning, sans résultat.

La soirée tire à sa fin et nos hôtes semblent fatigués. La veille, ils ont participé à une de ces nombreuses soirées organisées, visant à favoriser de bonnes relations entre les campeurs.

Nous prenons donc la route de retour sans prononcer un seul mot. Nous avons tant parlé aujourd'hui qu'on ne sait plus s'il en reste à dire. La seule chose qui me vient à l'esprit est: c'est bien trop tôt, car nous avons pensé réaliser ce projet la prochaine année. Nous avons subi le charme de cette agréable caravane et tout ce qui se passera par la suite découlera de cet après-midi mémorable.

Cette nuit-là, j'ai mal dormi. Des images tournoient constamment dans ma tête. Une occasion en or d'acquérir une caravane à sellette et un camion, à un prix qui ne crèvera pas notre budget, s'offre à nous. Mais prendre une décision aussi importante demande encore réflexion. J'éprouve une bizarre impression, soit de mettre le pied de l'autre côté d'une clôture, sur un terrain inconnu et que j'espère non miné. Une fois la maison et tous nos biens vendus, le retour en arrière s'avèrerait beaucoup plus difficile. Pendant des jours, j'essaie de résoudre les problèmes et de trouver des réponses adéquates, mais chaque soir, j'ai toujours peur de me tromper. Quant à Raymond, il ne partage pas mes craintes.

Un jour, mon père qui faisait le ménage de son garage nous offre un abri Tempo qui sert à protéger la voiture de la neige. Un beau cadeau pour l'hiver prochain! Tout en le remerciant de sa générosité, nous hésitons. C'est alors le début de la fin. Quelques jours plus tard, après

avoir réfléchi, je lui dis que finalement je n'accepterai pas l'abri proposé et que s'il trouve un acheteur intéressé, ce serait plus profitable pour lui de le vendre. Eh bien! Me voilà prise au piège. Je dois maintenant expliquer notre projet à mes parents et qu'il y a de très fortes probabilités qu'il se concrétise. J'aurais voulu les ménager, car je savais très bien que ma décision serait très difficile pour eux puisqu'elle impliquait mon absence durant six mois consécutifs. Leur acceptation serait une question de temps. En plus d'une mère absente, je deviendrais une fille absente. À leur retour de voyage, nos fils ont pris la nouvelle avec enthousiasme et philosophie. Ils ont retrouvé des parents allumés et *in*. Lorsque nous parlons de nos intentions avec nos amis, ils sont d'abord surpris et à chacune de leurs questions, je me fais un devoir de faire tomber la barrière érigée en trouvant une réponse. En fait, le questionnement de nos parents et amis s'avère positif. Cela nous conforte dans une décision qui est déjà presque prise et nous fait réfléchir à des facettes peu explorées.

Un beau matin, après trois semaines de réflexion intense, Raymond appelle son ami Pierre :

— Ta caravane à sellette est-elle toujours à vendre?

— Tu as trouvé un acheteur?

— Oui, moi.

Impossible de renégocier le prix, même en faisant valoir une amitié vieille de plusieurs années. Il avait fait son prix lors de notre visite et ce sera son dernier mot.

— Quand veux-tu en prendre possession?

Raymond hésite.

— Heu! Quand peux-tu nous la laisser?

— Donne-moi deux semaines.

Un premier rendez-vous pour régler les formalités avec l'institution financière est vite planifié et un deuxième pour la prise de possession de l'équipage. Ça y est, cette fois je suis certaine d'avoir traversé la clôture. De l'autre côté, il y a effectivement une mine que nous n'avions pas prévue. La surprise sera pour plus tard.

Pendant ce temps, à Beloeil, c'est le branle-bas de combat. Comment et par où commencer? La vente de nos biens ou encore celle de la maison? Vente par le propriétaire ou par une agence immobilière? Quand vendre? À l'automne ou au printemps? Que faire avec la troupe de théâtre et comment procéder? La production a atteint son rythme de croisière, tout fonctionne rondement et de nouvelles sources de financement viennent alléger le fardeau de la trésorerie. Nous avons

également planifié et terminé les démarches concernant une tournée théâtrale en France qui nous amènera en Savoie et en Lorraine dès mai 2001. La décision la plus sage demeure de fouetter un chat à la fois, en l'occurrence, prendre possession de notre bien. La date d'échéance arrive déjà à grands pas.

Nous voilà de nouveau au camping de nos amis avec une caravane dûment nettoyée et prête à changer de propriétaire. Voici donc notre première leçon de caravane à sellette 101. D'abord, l'intérieur où il faut se familiariser avec tous les boutons électriques, commutateurs et systèmes d'allumage divers. Déjà, la première mise en garde vise l'interrupteur de la rallonge. Un visiteur désirant ouvrir une lumière peut, par inadvertance, actionner le bouton-poussoir. Imaginez sa surprise lorsque la rallonge escamotable commence à bouger. Un autre interrupteur, situé sous le comptoir de la cuisine, peut également poser problème. Ce dernier déclenche le système du chauffe-eau au gaz propane pendant que celui-ci fonctionne déjà à l'électricité.

— Attention, ne jamais, au grand jamais, mettre en marche simultanément les deux systèmes du chauffe-eau. Ça peut te coûter très cher si ça brise. N'oublie surtout pas d'éteindre le chauffe-eau si tu utilises le micro-ondes. Pour plus de sécurité, nous laissons le four éteint et ne l'ouvrons qu'en cas de besoin, disent Pierre et Mado en me montrant le nième commutateur.

Pierre est si sérieux que j'ai l'impression de voir mes poches se vider de leurs précieux dollars. Le petit panneau électrique cache lui aussi sa part d'intrigues. Un feuillet explicatif, plié avec soin, nous dévoile tout sur la distribution de cette ressource. Heureusement, nous avons déjà reçu des explications concernant le système d'évacuation de la toilette, ça fait toujours ça d'appris. Mado a rédigé un aide-mémoire concernant les produits ménagers à acheter, leur prix, ainsi que les magasins où se les procurer. En ce qui a trait à l'entretien extérieur de la roulotte, même procédé. La remise des clés se fait de façon officielle et très ordonnée. Chaque clé, méticuleusement numérotée, correspond à une porte ou un coffre. Déjà, l'ouverture de la porte extérieure requiert l'attention: deux serrures. Demi-tour pour la première et tour complet pour la deuxième ou vice-versa. Voilà que commence le défi débrouillardise. Logiquement, en cas d'oubli, j'essayerai les clés et je verrai bien laquelle sera la bonne. Dans le but de mieux nous instruire sur les étapes à respecter avant de prendre la route, les anciens propriétaires n'ont pas complètement terminé les manoeuvres devant être effectuées. Premièrement, l'auvent :

— Pour la fermer, tu pousses ici, tu tires là, et attention que ça ne parte pas trop vite et tout d'un coup. Pour l'ouvrir, même manège et tu comptes les trous de chaque côté. Ta femme peut te donner un coup

de main pour ça.

Pendant que Raymond apprend le maniement de l'auvent, je prends fidèlement des notes. À la suite de ma liste de clés numérotées et d'articles ménagers, j'ajoute les tirer, pousser et compter les trous. Ouf!

— Ensuite, tu dois rentrer l'extension, pardon, la rallonge escamotable. N'oublie surtout pas de la fermer avant de partir. Elle doit toujours être la dernière à sortir et la première à rentrer.

Vision d'horreur! J'imagine à peine le dégât causé par une rallonge demeurée ouverte et accrochant un arbre. Et ce marche-pied dont il faut relever la première marche, pousser la seconde et finalement vérifier à ce tout soit bien bloqué, il ne faut pas l'oublier lui non plus.

— Bon, l'égout maintenant. Je n'ai pas vidé le réservoir d'eau noire pour te montrer comment procéder. Ce n'est pas agréable, mais il faut ce qu'il faut, dit Pierre en enfilant une paire de gants. Voici, c'est relativement simple, tu as deux poignées à tirer. Celle-ci, c'est pour la *tank* d'eau grise et celle-là, l'eau noire. Tu dois évacuer l'eau noire en premier, puis l'eau grise en second. Ensuite, tu vois ce bidule, ça te permet de rincer le tout à l'eau claire. Ici, en haut, se trouve le réservoir d'eau fraîche ou d'eau dite potable, mais il est préférable de ne pas la boire. Ici, à l'occasion, il faut verser un désinfectant ou un rafraîchisseur.

Pendant que Raymond démêle les poignées, je griffonne toujours les notes concernant les trois réservoirs, tout en me disant qu'il faudra éclaircir toutes ces eaux plus tard.

— Maintenant, tu dois ranger le boyau pour l'eau fraîche.

— Pourquoi utiliser un boyau blanc, les verts ne sont pas adéquats? demande Raymond.

— Non, il faut des blancs et ne me demande pas pourquoi. Sais-tu comment vider ça, un tuyau?

— Oui, on a qu'à le rouler et l'eau s'écoule d'elle-même.

— Oh non! Tu dois souffler dedans jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

— Souffler?

Raymond s'exécute, les joues rondes sous l'effort en se demandant si c'est vraiment la bonne méthode ou si Pierre se moque de lui. Effectivement, l'eau s'écoule timidement et le boyau est maintenant jugé apte à être remisé.

— Ensuite, tu dois ranger l'égout.

— Tu ne veux sûrement pas que je souffle dans celui-là aussi, dit Raymond à la blague.

— Non, pas dans celui-là, répond Pierre avec un grand sérieux. Ensuite arrive le tour du câble électrique, il faut le débrancher et le remiser. Finalement, tu peux enlever les stabilisateurs arrière. Ah oui! Je te signale que j'ai acheté un nouveau pneu de secours. Tu es chanceux.

Je prends toujours aussi fidèlement que possible les notes sur toutes les manoeuvres à exécuter: boyau par ici, tuyau par là.

— Maintenant, tu dois installer la sellette dans le camion, car je l'enlève durant l'été. Attention, ça pèse! Assure-toi que les goupilles soient bien insérées dans les trous. Bon, il ne te reste plus qu'à attacher la caravane au camion. Voilà, je t'explique le système de balancement de la sellette et toi, Lina, tu n'as qu'à lever la caravane suffisamment haute pour que l'attache s'enclenche bien dans la sellette...

Laissant mon rôle de secrétaire en second plan, Pierre me fait prendre position près d'un petit moteur qui actionne les béquilles de soutien avant de la caravane, permettant de la lever ou de la baisser selon le besoin. En même temps, je dois regarder si la caravane arrive bien au niveau de la sellette. Comment faire? Même sur le bout des pieds, j'arrive à peine à voir par-dessus le côté de la caisse du camion. Mission quasi impossible qui s'exécute à l'aveuglette. Je m'active, faisant des allers et retours entre le moteur et la sellette. De son côté, Raymond recule bien droit vers la partie de l'attache. La première approche s'avère la bonne et cela lui vaut les éloges de son ancien collègue.

— Maintenant, ne reste qu'à vérifier à ce que ta sellette soit bien verrouillée. Tu n'auras pas de difficulté, ça va bien aller.

— Au fait, quel genre de terrain demandes-tu habituellement? s'informe Raymond.

Pierre et son épouse répondent en chœur: des *pull through* ou entrées directes. Ça y est, nous avons fini le cours théorique de caravane à sellette 101, ne reste plus qu'à mettre tout cela en pratique. Raymond s'installe donc au volant du camion et moi je ramène l'auto. Sur la route, tout se passe très bien et le conducteur a également droit à mon admiration, car il semble à l'aise. Installer notre nouvelle acquisition dans notre entrée, sur le côté de la maison et sous le regard attentif des voisins, pose un premier défi. Là encore, Raymond recule sans trop de difficultés. Il faut maintenant détacher le camion. C'est une tâche risquée qui donne déjà lieu à des divergences

de point de vue. À ce moment, les notes prises plus tôt s'avèrent utiles et font effet de loi! Témoins de nos manœuvres, les voisins lorgnent discrètement du coin de l'oeil pour savoir comment on se sortira du pétrin.

— Saviez-vous qu'il existe un règlement municipal régissant ces équipements entreposés sur une propriété en zone résidentielle? m'indique l'un d'eux.

— Euh non!

— Vous feriez mieux de vous informer à la ville pour connaître ce qui est permis.

Dès le lendemain, direction hôtel de ville pour s'enquérir de nos droits et de ceux des autres.

— Pas de problème dans la mesure où votre voisin est d'accord, répond le commis.

Il va de soi qu'un monstre pareil bloque la vue du propriétaire d'à côté qui, heureusement, se montre coopératif. Il accepte même de couper les branches trop longues de son érable qui frôlent la caravane. Notre voisin s'accommodera temporairement d'une vue moins panoramique. Une fois la maison vendue, nous le soulagerons de la présence de ce mastodonte. Quant à son arbre, les branches envahiront le nouveau propriétaire en un rien de temps.

Le 9 septembre, nous contemplons donc notre rêve sur roues à nos côtés. Il s'agit maintenant de l'habiter. Pour ce faire, nous vendrons notre maison avec le concours d'une agente d'immeuble. Très confiante, elle nous assure que nous obtiendrons un bon prix et qu'une telle propriété se vendra en un rien de temps. Pendant ce temps, je commence à faire le tri des choses à conserver, dont celles ayant une valeur sentimentale. Bien sûr, nos fils profiteront les premiers de nos largesses. À voir leur binette déconfitée, nous avons quelques fois l'impression qu'ils se sentent un peu comme un marché aux puces. Leur mode de vie et leur appartement ne leur permettent pas d'accepter tout ce que nous leur offrons, sans compter qu'ils n'ont probablement pas le goût de se retrouver avec nos vieilleries. Il faut donc se modérer un peu. Nos amis sont invités à venir jeter un coup d'oeil sur les articles à vendre. De cette façon, lors de nos visites subséquentes, nous retrouverons une partie de chez nous chez eux.

1. Voir l'annexe 1 à la page 180

2. Voir l'annexe 2 à la page 182

PREMIER ESSAI

Fin septembre, ça y est, c'est notre première fin de semaine de caravaning. Nous tentons l'expérience du côté de Saint-André-Avellin, dans la campagne de notre grand patriote Louis-Joseph Papineau. Nous connaissons un peu moins bien cette région et de plus, la météo semble favoriser les nouveaux caravaniers. Le départ est donc entremêlé d'appréhension. Apporter les choses nécessaires pour quelques jours ne pose pas de très grands défis à la condition de bien les ranger. Le pari, ouvrir une porte d'armoire sans qu'une partie de son contenu se déverse sur ma tête, ce qui se produit à quelques reprises. Pour me consoler, je me dis :

— C'est le métier qui entre.

Un revêtement antidérapant vient à mon aide et assure la stabilité de la vaisselle.

Conduire ce gros équipage n'est pas une sinécure. Il faut éviter les pièges tendus, comme ces arrêts brusques aux feux de circulation qui tournent trop souvent à l'orange ou encore ce coin de rue achalandé où l'on se demande comment éviter la voiture arrivant en sens inverse puisque l'angle nécessaire pour tourner est plus large, et ces rues sans issue que nous n'avions pas prévu emprunter. Bref, comment éviter de se retrouver dans la merde et d'avoir l'air idiot.

L'arrivée au terrain de camping s'effectue après avoir réussi à éviter les premiers écueils. L'emplacement attribué se situe sur le bord de la rivière Petite Nation. Maintenant, nous devons réussir à stationner la caravane dans un espace restreint tout en évitant le bord de la rivière. Dans un ballet d'avancerecul, Raymond réussit à se stationner correctement. La caravane est placée légèrement de biais, mais pour une première fois, nous nous déclarons satisfaits. Les précieuses notes se sont avérées fort utiles, car la mémoire a la fâcheuse habitude d'oublier. Ainsi, les discussions oiseuses et stériles sont évitées. Dans un second temps, il faut mettre la caravane de niveau. Ici, le coefficient de difficulté paraît de taille, De quel côté mettre des planches auxiliaires qui, une fois sous les roues, ajusteront la sapristi bulle du niveau devant obligatoirement se retrouver au centre? Comme deux clowns, nous trimballons nos planches d'un côté à

l'autre. Après quelques essais-erreurs, nous atteignons enfin l'essai-succès avec, toujours en mémoire, la déclaration de Pierre :

— Surtout, ne sortez la rallonge que lorsque vous êtes de niveau.

Mission accomplie! Avec un peu de tâtonnements, nous parachevons l'installation de la caravane. Il ne reste plus que l'électricité à brancher et les deux boyaux à raccorder, soit l'eau potable et l'égout. Il faut maintenant se mettre à l'abri, car la température devient un peu frisquette. Comme nous avons déjà acheté un système de télévision par satellite, il n'y a rien à craindre, monsieur Derome sera au rendez-vous ce soir.

Qu'y a-t-il de plus agréable que d'entendre la pluie? Quelle douce chanson sur le toit d'une tente! Mais aussi quelle sensation d'humidité! Quel désagrément que de se voir condamnés à l'inactivité pour une partie de la journée! Cela fait un peu ronchonner. Imaginez maintenant, pour la première fois, le crépitement de la pluie qui nous surprend sous un épais duvet. Nous n'aurons pas à déjeuner sous l'averse et cela nous remplit d'aise. Grâce au confort du système de chauffage central, les rôties et les œufs pourront être dégustés bien détendus à la table-banquette. Finalement, rien n'interdit de reprendre ce livre si passionnant ou de tricoter un peu, bien au chaud. En après-midi, nous profitons d'une accalmie pour visiter le célèbre Château Montebello, celui que certains ont surnommé, ma cabane au Canada. La visite se continue vers la résidence de Louis-Joseph Papineau, véritable château, puis jusqu'au petit cimetière où plusieurs Papineau reposent sur le bord de la rivière des Outaouais.

La région outaouaise doit son existence à l'exploitation de sa forêt de pins. Au début du 19^e siècle, les précieux arbres exportés vers Angleterre servaient à la construction navale. Plus tard, l'agriculture est venue se greffer à cette économie forestière.

Heureusement que nous avons le goût du cocooning et de rester à l'intérieur bien emmitoufflés, car il a venté et plu une grande partie de la fin de semaine. Le seul inconvénient mineur à cet ermitage reste la buée dans les fenêtres. Il ne faut pas oublier de garder une source d'aération même par temps froid: Logique, mon cher Watson!

Dès notre retour, nous sommes certains d'avoir pris la bonne décision. Quel plaisir en perspective! Rassurés par cette première sortie, nous ne pensons qu'à récidiver.

L'automne déploie ses plus belles couleurs, pourquoi ne pas en profiter. La région des Cantons de l'Est est particulièrement jolie en cette saison. Nous franchissons la seconde étape de notre initiation au caravaning durant le congé de l'Action de Grâce. Un petit camping

situé près des Chutes Hunter et du moulin de Frelishburg est encore ouvert en cette période de l'année. La météo annonce beau, mais frais. L'installation sur notre site se fait sans trop de problèmes, bien que la mise de niveau, versus planche, reste difficile à assimiler. Il y a encore des hésitations, mais soyons généreux envers nous-mêmes, ça viendra bien avec le temps. Dehors il fait froid et nous apprécions encore le confort de notre caravane. Au retour de longues marches, un bon chocolat chaud nous réchauffe. Durant cette saison, la région offre généreusement ses dernières récoltes et ses plus belles pommes trônent sur les étals des vendeurs locaux. Frelishburg figure parmi les villages pittoresques du Québec et le vieux magasin général, transformé en café-restaurant, accueille les touristes. Il faut goûter aux tartelettes au sucre qui, selon mon gastronome préféré, sont particulièrement délicieuses. Le reste de notre séjour se passe dans notre petit cocon, mais après avoir apprécié sa chaleur, voici que le système de chauffage pousse de l'air froid. Qu'est-ce qui se passe? Après une vérification des réservoirs de gaz propane, nous constatons que les deux bombonnes de trente livres chacune sont complètement vidées. Le sort vient de nous jouer un mauvais tour. Avec appréhension, Raymond se dirige vers la réception afin de s'informer à quel endroit trouver du gaz propane dans les environs, un dimanche à 16 heures...

— Vous n'avez qu'à apporter vos réservoirs à l'arrière, nous en vendons, nous indique la dame. Vous avez bien dit que les deux? Vous êtes chanceux, car avec ce temps froid...

Inutile de tourner le fer dans la plaie. Pourtant, Pierre avait brièvement expliqué le fonctionnement des réservoirs et, même si je fouille frénétiquement dans mes précieuses notes, je dois constater que la rubrique propane n'y figure pas. Manifestement, certains détails de notre cours 101 nous ont tout simplement échappés. Pendant que le préposé remplit les réservoirs, Raymond s'informe afin de connaître la procédure:

— Comment sait-on qu'ils sont vides?

— Quelques heures avant, vous sentez une odeur particulière et en plus, votre indicateur tourne au rouge. Vous ne l'avez pas vu?

La réponse s'impose d'elle-même. Les deux héros que nous sommes, heureux d'être bien au chaud pendant deux fins de semaine complètes, viennent de recevoir une bonne leçon: détecter l'odeur et vérifier le bidule rouge s'ils ne veulent pas grelotter.

Ces petites expériences, pensons-nous, font partie d'un apprentissage normal et ne nous découragent pas. Il en faut plus que ça, car nous avons la couenne dure.

Voici maintenant le temps de remiser notre équipement pour la période hivernale.

— Vous n'allez pas dans le sud, cet hiver?

— Eh non!

En vérité, le goût ne manque pas, mais des représentations théâtrales sont déjà prévues dans quelques villes du Québec. Impossible de partir. Alors, pourquoi ne pas profiter pleinement de ce dernier hiver? Nous sommes les chanceux qui passeront les prochains au chaud. Il faut également organiser la vente de la maison. C'est fou ce qu'il y a à faire!

Premièrement, il faut jouer de vitesse avec la température et préparer la caravane contre la neige et le gel. Raymond s'informe auprès d'un marchand de véhicules motorisés pour savoir de quelle façon procéder. Selon le spécialiste, il suffit de vider les réservoirs d'eau et d'y verser un antigel conçu pour la tuyauterie délicate des roulottes. Il est également préférable de recouvrir d'un sac de polythène le système de climatisation. N'y a-t-il pas de problème avec le poids de la neige sur le toit de la caravane? Y aura-t-il des dommages? Il suffit de le déneiger à l'occasion, tout en faisant attention à la membrane de caoutchouc qui le recouvre. Nous procédons à l'étape de préparation à l'hiver avec soin. Après avoir acheté les gallons d'antigel, une question bête se pose: comment opérer? Raymond retient chez monsieur Loutec une pompe qui poussera l'antigel dans chaque petit tuyau. Après plusieurs essais, le liquide rose refuse obstinément de monter et l'appareil ne réussit qu'à pomper de l'air. On ne fait pas mieux comme apprentis. Pourtant, il aurait suffi de verser le liquide directement dans le réservoir d'eau propre, au préalable vidé, et d'ouvrir le robinet jusqu'à ce que l'antigel apparaisse. Simple, non! Il fallait y penser! Et voici notre caravane prête à passer son premier hiver au froid.

Pendant ce temps, ce n'est pas une période de chômage à la maison. Il faut mettre en place la phase II du projet. La maison est finalement mise en vente et l'agente d'immeuble fait de nombreuses visites de la maison avec des couples qui ne souhaitent pas toujours acheter. Vous connaissez le terme utilisé dans le domaine de la vente d'immeubles : établir des comparables. Eh bien! Nous avons goûté à cette méthode de vente indispensable selon notre agente. Cette pratique m'oblige à faire constamment du ménage pour que tout soit impeccable, l'odeur d'un bon gâteau étant censée disposer favorablement l'éventuel acheteur. D'ailleurs, la maison s'est valu le titre d'impeccable dans les revues spécialisées et annonces publicitaires. Pendant ce temps, notre impeccable se vide de ses meubles. Nous léguons, donnons et vendons

les biens non essentiels à notre vie quotidienne, tandis que la liste des objets indispensables à notre vie de caravaniers s'allonge. Que faire des souvenirs, photos, livres et autres trésors qui nous tiennent tant à cœur? Les entrepôts ne correspondent pas à nos besoins et, à la longue, deviennent dispendieux. Avec regret, je vois partir certains meubles comme cet ensemble de salle à manger ancien que j'avais décapé, par exemple. Par contre, le mobilier datant de presque trente ans, et dont personne ne veut d'ailleurs, peut partir sans que je verse une larme. Un vendeur de marché aux puces vient finalement faire le tri dans mon vaisselier et commente chaque brèche sur les plats et les assiettes de service. Je le revois encore à quatre pattes, la tête dans le fond du meuble, et m'offrant quelques dollars pour mes antiquités. On fait également une vente de garage intérieure, le mois d'avril ne se prêtant pas à ce genre d'événement à l'extérieur. Sur invitation, parents et amis viennent voir nos biens. Étalés au milieu de la place dans le sous-sol, on retrouve pêle-mêle de petits articles de bureau, des livres, des sacs de couchage, des accessoires de sport et autres articles hétéroclites. Ce qui est resté de cette razzia, dont des meubles démodés, a été donné à une oeuvre de charité. Devant ce remue-ménage, notre agente d'immeuble insiste pour que nous répartissions dans les pièces vides le peu de choses qui restent.

— Une maison un peu garnie se vend mieux.

Une tante, qui possède un immense grenier, m'offre alors d'entreposer ce que nous désirons garder. J'accepte avec empressement, car j'aurai ainsi l'impression que quelqu'un veille sur nos trésors.

Il faut aussi régler d'autres problèmes d'ordre pratique. Comment pourrions-nous communiquer avec nos enfants, parents et amis si nous n'avons plus de domicile fixe? Le téléphone cellulaire avec un plan couvrant le Canada et les États-Unis semble répondre à nos besoins. L'indispensable Internet facilitera également la correspondance et les recherches³, car la plupart des terrains de camping semblent offrir des services de connexion. On repense également l'espace qu'un ordinateur de table, écran, numériseur à plat, imprimante prendraient dans la caravane, car vingt-neuf pieds, c'est vite rempli. Impossible de tout garder sans constamment s'empêtrer dans tous ces câbles. Comment protéger ce matériel fragile lorsque nous voyagerons? Peu d'espace semble à l'abri des soubresauts de la route. Avec regret, Raymond doit se départir de son ordinateur. Quant à moi, j'évite cette déception puisque j'ai une incompatibilité avec tout ce qui possède des boutons. La technologie, ce n'est pas ma tasse de thé !

Mon mari doit maintenant magasiner un ordinateur portable, la solution idéale! Seule l'imprimante a réussi à trouver une place dans

notre petit *home*.

Il faut maintenant trouver quelqu'un qui accepte de recevoir le courrier et qui nous servira d'adresse permanente au Québec. Nos deux fils ont la drôle d'habitude de déménager constamment, ça fait partie de la jeunesse, et si on se fie aux parents, ça ne fait que commencer. Il faut chercher ailleurs. Le frère de Raymond accepte le rôle de poste restante. Déjà, nous avons planifié le paiement des factures par Internet ou paiement direct et considérablement réduit nos abonnements à divers organismes qui nous inondent de revues semestrielles.

Nous avons passé notre hiver à planifier, vendre et acheter. Se débarrasser des biens acquis au fil des années n'est pas chose facile. Souvent, l'attachement à nos vieilles choses nous apparaît irrationnel. Ce qu'on veut garder est chargé de souvenirs. Trente années de vie commune sont maintenant contenues dans quatorze boîtes qui reposent dans un grenier. Elles sont remplies de photos et de bricoles ramenées lors de nos nombreux voyages. Ces objets très précieux nous attendent et retrouveront leur place dans notre vie, celle d'après le caravanning.

Pendant ce temps, la mécanique du camion est révisée. Bien sûr, l'achat de bons pneus est affaire de sécurité, ce que nous ne négligerons jamais. Un diéséliste s'affaire à vérifier si tout est en ordre. Les freins sont examinés ainsi que la colonne de direction. Comme le camion est un 4 x 4, un jour, nous utiliserons peut-être les quatre roues motrices. Donc, il faut dérouiller le mécanisme et assouplir sa mise en action puisque l'ancien propriétaire ne l'a jamais utilisé. Bref, après bien des réparations, on se croit à l'abri des malheurs et des mauvaises surprises.

Avril! Le printemps pointe enfin son nez. Raymond désire faire installer une échelle qui lui permettra d'avoir accès plus facilement au toit de la caravane. Il en profitera pour faire vérifier le système de roulement et de freinage. Déjà, une première surprise nous attend. Une béquille de soutien avant refuse de monter. J'ai beau actionner le commutateur dans tous les sens, une seule patte remonte, l'autre reste bloquée.

— Ça va mal. Je ne peux pas me rendre chez le concessionnaire.

Nous mettons tout le poids de la caravane sur la récalcitrante, espérant la forcer à rentrer de quelques centimètres. Voici notre diagnostic de la situation: la caravane a été remisee tout l'hiver dans notre entrée de garage légèrement en pente, ce qui a probablement eu pour résultat d'endommager la jambe bloquée.

Le concessionnaire conclut clairement qu' il doit nécessairement remplacer la béquille de soutien, mais malheureusement, il ne les vend qu'en paire. Après discussions, le commis, accommodant selon lui, consent à n'en vendre qu'une. La réparation effectuée et l'échelle installée, il s'agit de ramener la caravane dans notre cour et c'est à ce moment que la chorégraphie commence. Heureusement que les voisins brillent par leur absence, car j'imagine leurs sourires derrière les rideaux. Comme Raymond n'a pas conduit l'équipage depuis l'automne dernier et que l'hiver a laissé des bancs de neige assez imposants, il doit reculer dans un espace rétréci et avec un angle très restreint. Après s'être empêtré pendant près de quarante-cinq minutes, monté sur le banc de neige de notre voisin afin d'avoir une approche convenable, utilisé le 4 X 4 et avoir marmonné des expressions musclées, voici la caravane à l'abri. L'expérience a été éprouvante.

Pendant ce temps, notre *impeccable* a trouvé un acheteur. La toiture et les fenêtres neuves ont séduit un jeune couple qui acquiert leur première maison.

Après tous ces préparatifs, nous sommes enfin prêts. Le 4 mai 2001, nous visitons le notaire et remettons les clés de la maison au nouveau propriétaire. Pas de tristesse, mais une sensation bizarre, celle de se retrouver sans attache, comme une bouée sur le fleuve qui a brisé ses chaînes à la suite de forts vents avec l'impression que tout est à faire... et qu'une nouvelle vie commence.

À Saint-Mathieu-de-Beloil, le camping Alouette répond à nos besoins. On était pourtant libre de voyager, d'aller ailleurs! Le chemin parcouru est bien court. Le 11 mai, la troupe de théâtre doit partir pour la France où des représentations sont prévues à Albertville, Chambéry et Nilvange. Encore des choses à terminer et peu de temps pour voyager.

Heureusement, nous n'avons que quelques kilomètres à parcourir, car les freins de la caravane, pourtant examinés par le concessionnaire, ne répondent pas. Bien sûr, un arrêt chez ce dernier s'impose afin de vérifier si l'entretien a vraiment été fait. Le mécanicien affirme avoir effectué la vérification et, pour comprendre, il faut revenir un autre jour. On a carrément l'impression qu'il veut se débarrasser de nous. Au camping, l'installation se fait sans qu'on ait trop l'air d'apprentis et déjà nos voisins viennent nous saluer. D'ailleurs, nous avons remarqué que les salutations se multiplient au cours de la journée, certaines personnes pouvant dire plusieurs fois bonjour au même individu. Ça tourne au délire.

Comme nous partons en Europe pour un mois, il faut remiser l'équipement. Encore parler d'entreposage comme si nous n'avions pas

assez fait en vendant la maison. Après avoir pris des informations à la réception du camping, il serait possible d'y entreposer la caravane. Lors d'une promenade sur le terrain, Raymond découvre qu'un campeur offre ses services pour l'entretien général des véhicules récréatifs. Serait-ce notre homme? Gérald s'avère le mécanicien qu'il nous faut et s'il est aussi efficace que bavard, les réparations seront bien faites. En un rien de temps, il trouve le trouble qui affecte les freins de la caravane.

— Tes fils sont pourris, Ti-gars.

En effet, les fils électriques passant dans la caisse arrière du camion et qui alimentent la caravane, sont coupés pour ne pas dire réduits en cendre.

— Ça va aller mieux comme ça, Ti-gars.

Maintenant, relaxons. Nos deux garçons viennent souper ce soir pour fêter le début de notre nouvelle vie. Madame Popote se met à l'oeuvre. Ça fait bizarre de faire la cuisine dans un espace aussi restreint. Comme j'ai l'habitude de tout mettre en chantier en même temps, je manque vite d'espace. La moitié du contenu des armoires encombre maintenant le petit comptoir et chaque fois que je veux un ingrédient, il est bien sûr coincé au fond. Je comprends rapidement qu'il faut faire une seule recette à la fois et qu'on n'avance pas très vite en foutant le bordel dans la cuisine. Miracle! J'arrive en même temps que tout le monde à l'heure du souper. Nous passons une soirée fort agréable avec nos enfants dans notre nouvelle maison miniature. Le traditionnel feu de camp terminera cette première veillée passée sous les étoiles.

C'est le jour du départ pour la France, et comme chaque fois, la fébrilité règne. Il faut compléter nos valises auxquelles il faut rajouter la préparation de la caravane en vue de son entreposage. Le transport des bagages du théâtre tels que les costumes, les décors et les accessoires ayant été assurés les jours précédents, il reste malgré tout de petites mises au point, et ce, jusqu'à la toute dernière minute. Comme nous assumons la plus grande partie des responsabilités concernant la tournée de quatorze jours à laquelle prendront part treize personnes, nous ne prévoyons pas un voyage de tout repos. Chacun de nous sait que cette tournée est la dernière et tout le monde donne sa pleine mesure. Ce qui se passe sur scène est tout simplement pure magie. Les représentations terminées, Raymond et moi avons prévu quatorze jours de vraies vacances, ne penser que détente, se retrouver et visiter l'Alsace, le Jura et la Sologne. Depuis quelques mois, nous avons pris les bouchées doubles et, en peu de temps, nous avons organisé notre nouvelle vie. Il faut doublement profiter de ce

voyage en France, car c'est probablement le dernier pour quelque temps.

Le 10 juin, retour au Québec, prêts à vivre ce que nous avons planifié avec tant de soin. Plusieurs projets attendent. Le premier est de revisiter pour la nième fois les provinces maritimes durant l'été. Cette fois, pas de contrainte de temps, de route à suivre. Nous avons l'été devant nous, c'est-à-dire l'éternité...

Souhaitant que le camion soit top niveau, Raymond découvre d'autres sujets de tracasserie juste avant le départ. Le silencieux est bruyant et un clignotant ne fonctionne pas. Je commence à me douter que ce vieux camion '93 n'était pas en si bon ordre qu'on nous avait laissé à entendre. Plusieurs réparations ont été faites, mais on dirait que les bobos sortent les uns après les autres, sans compter qu'il y a ce frein à main qui n'a jamais été activé et qui est coincé lui aussi. Mon mari, éternel optimiste, m'assure chaque fois que cela achève. J'essaie d'y croire, c'est la seule façon de ne pas trop m'en faire.

Pendant ce temps, nouvelle découverte, le robinet de la cuisine fuit. De l'eau dans l'armoire, ça n'augure rien de bon. Après l'étude du cas, nous changeons la robinetterie. Je dis nous, mais Raymond est mis à plus forte contribution que moi. Nous constatons que les caravanes sont construites de façon à ce que lorsqu'on doit réparer ou changer quelque chose, c'est l'enfer! Les armoires sont posées par-dessus une tuyauterie déjà installée, à l'inverse d'une maison. Les tablettes, étant fixées de façon à solidifier la structure, l'espace pour rénover est donc très restreint, pour ainsi dire, inexistant. Pendant que Raymond, par une journée de chaleur insoutenable, se contorsionne pour réussir à atteindre les pièces à changer, moi je l'encourage, le stimule, le frictionne, car il est vraiment coincé, le pauvre, et il a le dos marqué de stries rouges. Je me découvre des qualités d'entraîneur. Notre équipe performe bien, car finalement, le nouveau robinet fonctionne à merveille.

Le 24 juin, destination Upton où Claire et Bernard, des amis faisant partie de la troupe de théâtre, nous ont invités à rencontrer de vieux routiers, des gens qui font du caravanning depuis un certain temps aux États-Unis. À leur avis, ils pourraient nous fournir des renseignements utiles. En fait, chaque couple possède sa propre dynamique et ses expériences sont parfois originales. Force est de constater que le genre de camping-caravanning qu'ils préconisent n'est pas nécessairement celui qu'on a envie de vivre. Comme je connais peu les États-Unis, les informations données en trop grand nombre me mêlent plus qu'elles ne m'aident et ne font pas image dans ma tête. L'utilisation de certains outils comme: le guide *Exit Authority*, l'*Atlas Wal-Mart* semblent toutefois intéressants. Ces gens font ce que l'on appelle dans le jargon

du *dry* ou du *boondocking*, c'est-à-dire squatter des terrains vagues, des centres commerciaux ou encore le désert. Je ne suis pas encore prête à vivre cette expérience et je préfère m'installer sur des terrains aménagés et franchir les étapes une à la fois. Après leur rencontre, j'ai la vive impression, non seulement d'être une novice, mais d'avoir fait certains choix peu judicieux. Heureusement, chacun a droit à ses opinions et nous ferons les choses à notre façon. On verra bien si on se casse la gueule!

3. Voir l'annexe 3 à la page 186

L'ACADIE

Le 25 juin, c'est l'aventure, celle avec un grand A. Jamais vu si juste. Nous prenons la route, libres comme l'air et confiants. Comme dit la chanson « *le ciel est bleu, les oiseaux chantent sur les toits...* ». Rendus à Montmagny, un bruit suspect provenant de l'arrière nous intrigue. Après s'être rangés rapidement sur le bord de la chaussée, nous sommes interloqués :

— Sapristi, une crevaison!

Les pneus ont pourtant été vérifiés, toujours par le même concessionnaire peu consciencieux. Rapidement, nous retrouvons nos esprits. Notre excellente police d'assurance offre une assistance routière en cas de problème. Nous jugeons ce dernier majeur parce qu'on ignore comment changer le pneu de ce monstre. Malheureusement, c'était sans compter sur une autre surprise. Le téléphone cellulaire devant nous servir en cas d'urgence ne répond plus. Il a été malencontreusement laissé ouvert durant quelques jours. Raymond sort alors son pouce afin d'intercepter un brave qui pourrait nous offrir son aide ou son téléphone. Je constate l'indifférence ou la crainte des automobilistes à secourir quelqu'un en panne. Aucun ne s'arrête, tous passent bien vite en changeant rapidement de voie afin de nous éviter. Finalement, après vingt minutes, un bon samaritain s'arrête et nous offre son téléphone cellulaire.

Il fait 30° C, dans l'herbe et les fleurs jusqu'aux genoux, les abeilles butinent allègrement autour de nous. Nous n'avons pas très fière allure ainsi, plantés dans la verdure. Finalement, la compagnie d'assurance envoie une dépanneuse. C'est à ce moment que surgit de nulle part une préposée à la sécurité routière. Elle s'informe de nos besoins, installe des feux de Bengale et une immense flèche clignotante qui indique un changement de voie.

En attendant la dépanneuse, Raymond s'affaire autour du pneu de rechange. Celui-ci est bien cadenassé sur un support à l'arrière de la caravane. De plus, pour compliquer la tâche, les deux bicyclettes sont bien enchaînées et recouvertes d'une bâche attachée avec de multiples noeuds. Après avoir réussi à enlever la fichue toile, Raymond ne se rappelle plus où il a mis la clé du cadenas des bicyclettes. Nous

foillons toutes les cachettes possibles et finalement, elle apparaît. Les vélos se retrouvent sans ménagement dans le fossé. Il ne reste qu'à sortir la roue de secours. Cette dernière résiste, car le boulon rouillé refuse de céder.

— Sortons le 10W40, ne ménageons pas nos efforts, on va l'avoir.

Enfin, le boulon lâche et, à ce moment, la dépanneuse tant espérée arrive. Nous ne sommes pas encore au bout de nos peines. Le service routier de l'assurance nous a envoyé deux novices que je qualifierai de deux de pique. Étonnés, ils constatent que la clé en croix ne s'avère pas du bon calibre. Ne s'aperçoivent-ils pas que les boulons sont recouverts de capsules de plastique pour les protéger? Voyons messieurs, il faut les enlever avant de dévisser. Et où placer le cric pour soulever la caravane? Ici ou là? Ils n'en ont pas la moindre idée. La tâche est d'autant plus compliquée, car la crevaison lorgne du côté de la circulation. Heureusement, la préposée à la sécurité leur sert d'ange gardien, sinon je ne donnerais pas cher de leur peau. Ils n'ont rien pour travailler, aucun outil et aucune jugeote. Raymond fournit tout le matériel nécessaire, clé, cric et planches. N'ayant pas réussi à soulever la caravane assez haute, à court de génie, ils finissent par dégonfler le pneu de secours afin de le mettre en place. Du vrai cafouillage! Ça y est, enfin installé! Les deux néophytes nous suggèrent d'aller gonfler le pneumatique à cinq kilomètres plus loin. J'ai bien de la difficulté à comprendre leur intervention. Ils ont changé un pneu crevé pour un dégonflé. Nous avons beaucoup appris sur le changement de pneu, surtout ce qu'il ne faut pas faire. Je doute encore de la compétence de ces deux opérateurs ou plutôt conducteurs de dépanneuse. Notre ange gardien, muni de sa flèche, nous accompagne jusqu'à la station-service et après avoir correctement gonflé le pneu, on reprend la route, à nouveau confiants.

À Saint-Atoine-de-Rivière-du-Loup, le préposé au terrain de camping où nous devions passer trois jours ne trouve pas notre réservation. Le propriétaire ayant changé, celle-ci n'a pas suivi. Ça ne va pas très bien, mais contre mauvaise fortune, bon cœur. Sur l'emplacement assigné, il y a un petit arbre un peu trop près de la caravane. Lorsqu'on ouvrira l'extension, celle-ci le frôlera, mais ça ira. Eh non! Le gars d'en face vient nous avertir que cet arbre, il le taille avec amour depuis longtemps pour en faire un bonsaï et il craint que la rallonge l'abîme. Il faut donc reculer et avancer à nouveau pour éviter son p'tit bijou. Quelle journée éreintante! Nous voulions une existence plus olé olé, nous voilà servis.

Le lendemain, qu'une idée en tête, aller acheter un pneu neuf qui remplacera la roue de secours. Nous nous apprêtons à prendre le petit déjeuner quand, en prime, une autre surprise nous attend. Le vieux

grille-pain a rendu son dernier souffle.

Décidément, nous sommes entrés dans une série noire. Allons à Rivière-du-Loup faire les achats et bien sûr, le premier arrêt est chez monsieur Goodyear. Raymond débite les spécifications du pneu et le commis désolé de répondre :

— Cher monsieur, on n'a aucune demande pour les pneus de roulettes. Je peux vous en faire venir un de Montréal par courrier express. Cependant, vous ne l'aurez que demain.

— Drôle de coïncidence, nous arrivons justement de ce coin-là.

Pas d'autre choix que d'accepter cette proposition. D'ailleurs, ne sommes-nous pas en vacances? Et du temps, nous en avons... Cette pause nous permettra d'aller faire de la bicyclette sur le sentier du Petit Témis. Il faut également se procurer un nouveau grille-pain. Cet achat s'avère plus aisé, la demande est plus grande pour ce genre d'article. Une dernière acquisition s'impose, un chargeur pour le téléphone cellulaire se branchant dans l'allume-cigarettes. Cette fois, aucune raison d'avoir de mauvaises surprises, nous sommes armés jusqu'aux dents. À tout hasard, j'essaie si le nouveau grille-pain fonctionne. Eh bien non!

— Voyons donc, un grille-pain neuf!

Après avoir cherché ce qui cause ce nouveau problème, Raymond constate que la prise électrique au-dessus du comptoir de cuisine est munie d'un *reset* ou bouton de remise en circuit qui arrête le courant lors d'une surcharge. Misère! Je me revois lançant mon vieux grille-pain dans le bac à déchets. Il était encore bon, je présume, et ce n'était que la prise qui se trouvait hors tension. Conclusion: la cafetière et le grille-pain branchés sur la même prise électrique, ça saute. On apprend constamment et souvent à la dure.

Bon, nous avons mérité une pause-café au soleil et à ma grande surprise, cette fois, j'aperçois qu'il manque une partie de semelle grande comme une pièce de vingt-cinq cents à un des pneus de la caravane. Appelé à la rescousse, mon mari constate la même chose que moi.

— Encore? Demain, nous le montrerons au gars de Goodyear.

Laissant de côté ces damnés pneus et la prise électrique, nous profitons de l'après-midi sur la magnifique piste cyclable du Petit Témis, question d'aller s'essouffler un peu et de suer abondamment en regardant les abeilles tourner autour des fleurs! Après souper, pourquoi ne pas savourer au maximum notre séjour en photographiant ce magnifique soleil qui se couche sur le fleuve indifférent à nos petits

malheurs.

Le cher pneumatique arrive aujourd'hui et maintenant, tout devrait entrer dans l'ordre. Nous préparons la caravane pour le départ. Au moment de faire la vidange, la poignée du réservoir d'eau noire reste littéralement dans les mains de Raymond.

— Merde! Comment vais-je réussir à faire la vidange?

Avec une paire de pinces et en tirant délicatement pour ne pas aggraver la situation, il réussit à sortir la manette d'évacuation.

Direction chez le marchand d'articles de véhicules récréatifs pour acheter une nouvelle poignée tout en espérant fortement que celle-ci se vende séparément.

— Bon, voici un cas de réglé, allons chez monsieur Goodyear.

Le courrier express s'attardant quelque part entre Montréal et Rivière-du-Loup, fait que le concessionnaire n'a pas encore reçu notre précieux colis. Au sujet du pneu détérioré, le spécialiste du caoutchouc constate que la semelle est abîmée et qu'il doit être remplacé. Malheureusement, il en a commandé un seul. Au lieu de s'en servir comme pneu de secours, on devra l'utiliser pour remplacer celui à galette manquante.

— Vous pourrez peut-être en trouver un autre en chemin, peut-être à Grand-Sault au Nouveau-Brunswick.

Notre vie de bohème présente certains inconvénients. Notamment lorsqu'un article est non disponible, il faut le chercher ailleurs et parfois, il est impossible d'attendre la livraison. Enfin, le pneu arrive et est rapidement installé. Il ne manque qu'un pneu de secours, encore une fois. Raymond tient à faire balancer les quatre pneus de la caravane, car apparemment, cet ajustement n'est jamais fait. Se disant que *trop fort ne casse pas*, au moins, ils s'useront de façon égale, si toutefois ils durent assez longtemps.

La pesanteur de la caravane et sa capacité de charge, selon les normes du manufacturier, sont choses connues. Cependant, depuis l'achat de l'équipage, une question nous turlupine, soit son poids réel une fois la caravane remplie. Profitant de notre arrêt obligé à Rivière-du-Loup, nous trouvons utile de la faire peser afin d'avoir l'assurance que nous ne la surchargeons pas. Mesurée sur toutes ses coutures, comme je m'amuse à le dire, on établit une charte indiquant maintenant si on peut passer aisément sous un viaduc ou prendre un petit pont. Toutes ces informations s'avéreront utiles pour le futur.

La route vers Edmundston permet d'apprivoiser la conduite en montagne. En traversant les Appalaches, nous avons l'impression

d'être débarrassés des ennuis et pouvons commencer à apprécier notre nouvelle vie. À Grand-Sault, un arrêt obligatoire s'impose chez le marchand de caoutchouc qui, à notre grand soulagement, garde en réserve des pneus pour véhicules récréatifs. Faut-il en conclure qu'il y a plus de crevaisons au Nouveau-Brunswick qu'au Québec? Pourtant, les routes ressemblent étonnamment aux nôtres, c'est-à-dire pleines des trous. Après avoir installé la nouvelle roue de secours à l'arrière de la caravane, le vendeur fait une inspection rapide des pneus du camion et constate qu'un clou est enfoncé dans la semelle. Il le retire tout doucement et avec un accent acadien tout à fait savoureux nous dit :

— C'est ben pour dire, ça arrive toujours aux riches, toé y a pas crevé, mais le pôvre y crèverait.

Notre vie quotidienne s'organise tranquillement au fil des jours. Il n'y a pas que des histoires abracadabrantes à raconter, des journées se déroulent également sans péril. Il suffit alors de s'arrêter, de profiter du temps qui passe comme ça tout bêtement, d'écouter le chant des oiseaux oublié depuis longtemps. Suivre le vol d'un papillon prend un temps fou si on s'y arrête. Comme ces roses sauvages à maturité sur lesquelles les abeilles s'acharnent. Quel plaisir de passer des heures à redécouvrir la nature. Mon mari, mordu des reportages sur la flore et la faune, s'amuse beaucoup et me fait découvrir cette richesse. Je le retrouve, couché à plat ventre, en train d'observer une fourmilière et photographier ses résidentes. Je le surnomme alors mon frère Marie-Victorin.

Nous avons fait l'achat d'une caméra numérique avec l'intention de faire partager, via Internet, nos découvertes. De plus, c'est la solution à l'économie sur les coûts de développement et au stockage des photos. Avec surprise, plusieurs autres amateurs reçoivent virtuellement dans leur courrier électronique des papillons, des fleurs ou des fourmis. Plus prêts de la vraie vie, on se retrouve dans le silence. Lorsqu'un oiseau chante, il faut savoir se taire.

On se sent rajeunir et des fous rires à n'en plus finir font maintenant partie de notre quotidien. La vie toute simple enlève des rides et nous fait retourner aux choses essentielles, aux vraies valeurs. On dit qu'avant la Seconde guerre de '39-'45, les gens riaient en moyenne quatorze minutes par jour alors qu'aujourd'hui, on arrive à peine à rire quatre pauvres petites minutes. Quel déficit! Nous avons sûrement comblé ce manque et même repris le retard accumulé, nous esclaffant pour des riens. Notre ancienne vie ne nous apportait sûrement pas cette nouvelle forme de communication et de communion. Ce qu'on était sérieux avant! En riant, Raymond envoie des courriels à nos fils :

— Je crois que votre mère rajeunit.

Pendant ce temps, notre anglais se perfectionne. Dès notre arrivée à Fredericton, on s'aperçoit des efforts linguistiques à faire. Cette partie du Nouveau-Brunswick est anglophone et son histoire de colonisation loyaliste explique en grande partie sa culture. La proximité de la frontière américaine renforce également l'utilisation de l'anglais. Il faut maintenant se débrouiller et assimiler rapidement les termes qui sont d'usage courant sur les terrains de camping. C'est ainsi que les *pull through*, *full hook-up*, *hook-up*, *sewer*, *site*, *awning*, viennent s'ajouter à notre vocabulaire. L'apprentissage se fait au quotidien et cela donne lieu à des phrases bizarres et des situations parfois cocasses. Le commis du garage demeure perplexe lorsque je me tiens devant lui droite comme un piquet et dit très rapidement:

— *Restroom.*

Comme de raison, il ne comprend rien et il me faut alors recommencer, réexpliquer ma demande et répéter moins vite.

— *Restroom please.*

— *Oh! Restroom.*

À ce moment, un flot de paroles m'indique l'endroit, mais souvent le geste montrant la toilette est plus explicite pour moi. Trop de mots pour indiquer un si petit endroit.

Entre temps, Raymond se débat avec le préposé à la pompe.

— *Full up ou fill up?*

L'expression est dite tellement rapidement que le préposé doit répéter:

— *Fill up, sir?*

— *Yes !*

Nous apprenons encore cette fois par le système essais-erreurs et la débrouillardise prévaut.

Lors des visites antérieures au Nouveau-Brunswick, notre préférence était de camper dans les parcs provinciaux ou fédéraux⁴, là où l'environnement est plus protégé. Comme d'habitude, on s'arrête au parc provincial de Mactaquac. Le terrain est déjà rempli à pleine capacité en cette fin de semaine de la Confédération. Néanmoins, il reste un emplacement pour une seule nuitée. Demain matin, il faudra faire la queue à la réception et espérer une annulation. Dans ces parcs, la priorité est accordée aux tentes familiales et peu de places sont allouées aux véhicules récréatifs. Ce que nous avons apprécié quelques années plus tôt cause aujourd'hui une petite déception.

L'emplacement libre est à flanc d'une petite colline, une *collinette* comme dirait Pagnol, et le terrain n'est par conséquent pas de niveau. Le coefficient de difficulté s'élève. Dans quel sens installer la caravane? Notre hantise! Finalement, après avoir analysé la situation, fait le tour de l'emplacement afin de trouver un angle adéquat, on arrive à la conclusion qu'une pile de planches placées sous les roues, d'un seul côté de la caravane, devrait faire l'affaire. Quel crime de s'installer sur un gazon vert et impeccable avec notre gros équipement! Inutile de dire qu'aucun service n'est offert. Pas de problème en ce qui concerne l'électricité, une pile à décharge lente et le gaz propane fourniront l'énergie nécessaire. Quant à l'eau potable, le réservoir de quarante gallons peut durer au moins sept jours si on l'utilise avec parcimonie. Par contre, nouvel objet de tracas. L'eau du réservoir a conservé une forte odeur d'antigel. Celui-ci a pourtant été bien rincé à l'eau claire après l'évacuation complète du produit. Faut-il le faire à nouveau? Sous le regard vigilant des campeurs, l'opération s'avère délicate. À la tombée de la nuit, Raymond sort de sa cachette et procède à la purge du réservoir d'eau chaude. Rassurée sur le procédé écologique, j'assiste, à la lueur du feu de camp, à l'arrosage peu orthodoxe du gazon. Mais il n'est qu'à moitié satisfait. Le lendemain matin, avant notre départ, il s'acharne maintenant sur le réservoir d'eau potable, il faut le vidanger lui aussi. La pelouse reçoit un autre arrosage inattendu et les voisins peu scandalisés continuent de déjeuner. Mission réussie, l'odeur a finalement disparu.

Dans le but de fêter la Confédération avec nos compatriotes néo-brunswickois, le 30 juin, nous campons sur les bords de la rivière Saint-Jean, un peu à l'est de Fredericton. Une fois confortablement installé, voici que le ciel s'obscurcit soudainement. Rien de très rassurant, mais au moins, nous sommes à l'abri. En un rien de temps, le vent se met à souffler et sans aucun ménagement, une pluie diluvienne fouette arbres. Sans protection, la caravane placée au milieu d'un champ est frappée sur toute sa longueur. Fortement secoués, c'est la première fois que nous essayons pareille tempête. Tout en espérant que notre installation tienne le coup, nous regardons les feuilles arrachées par le vent se promener à droite et à gauche. En moins de temps qu'il s'est installé, l'orage poursuit sa course. Aucun dommage, le champ où les emplacements avaient été aménagés, nous a protégés car beaucoup de branches ont été brisées. La bourrasque a provoqué une panne électrique généralisée et le courant revient peu après. Nous constatons alors qu'une partie seulement de la caravane est alimentée.

— Voyons, que se passe-t-il encore?

— Impossible! Le côté gauche seulement?

Nous vérifions les fusibles, les disjoncteurs, le fil d'alimentation, le poteau électrique. Tout semble correct. Voici le temps venu de sortir le manuel de l'utilisateur à la rubrique électricité. Il ne contient même pas le début d'une réponse. Le propriétaire du camping, informé de notre préoccupation, trouvera sûrement la solution. Peine perdue! Après vérification, le courant passe bien à l'extérieur. Conclusion: le problème se situe dans le circuit de la caravane et nous avons avantage à le croire puisque nous avons affaire à un électricien.

Comme cette spécialité n'est pas notre point fort, il faut compter quelques heures avant de découvrir la réponse. Pierre, l'ancien propriétaire, avait pourtant bien dit:

— Quand il y a un problème, ne vous énervez pas. Il y a toujours une solution simple, il s'agit d'y penser.

Nouvelle découverte, un deuxième bouton de remise en circuit situé, celui-là sur une autre prise électrique à l'arrière, contrôle la moitié du réseau. Il a certainement dû être déclenché lors de la reprise de l'électricité afin d'éviter une surcharge, pensent les deux apprentis.

L'orage passé, le soleil réapparaît et il ne reste plus qu'à aller célébrer, direction Fredericton. Tout au long du trajet, nous constatons l'ampleur des dégâts laissés par la tempête. Elle a suivi un couloir où tout est dévasté. Les arbres sont couchés par terre, sans compter les centaines de branches et de débris étalés. Finalement, même si on s'est fait brasser au milieu de notre champ, c'est quand même mieux qu'aux alentours. À notre grand étonnement, nous trouvons la capitale plongée dans le noir. Nous qui pensions y trouver la fête!

— Peut-être que dans un autre quartier de la ville?

Le Québec a l'habitude de célébrer la veille et la journée des fêtes populaires. Ce doit être la même chose ici. Rien que le calme, aucune activité ne semble prévue. En désespoir de cause, on se rabat sur un petit boui-boui qui offre de la crème glacée et sagement assis sur un banc d'arrêt d'autobus, on fête.

— À ta santé, Canada!

Fredericton se réveille le premier juillet, jour du *Canada Day*. Au centre-ville, on dirait une petite fête de quartier. Dans un grand parc en bordure de la rivière Saint-Jean, quelques stands offrent de la barbe à papa et une restauration rapide. Un va-et-vient de chaises de parterre nous indique qu'un événement se produira. Nous dénichons une place à l'ombre le long d'un muret et on fait la même chose que les autres, on attend. Après une heure, notre patience est enfin récompensée. Les premières majorettes arrivent et l'esprit festif monte dans la foule. Le défilé s'étire tel un long cordon désordonné d'oeuvres

sociales de toutes sortes: les Shriners, les pompiers, le club de karaté, les dames patronnesses, les clowns, les joueurs de cornemuse et même le vendeur de pneus. Heureux, les spectateurs applaudissent leurs amis. L'unifolié attaché au phare flotte allègrement. La fête dure peu et se résume à cette parade. Tout à coup, comme une urgence, la foule ramasse chaises, sacs à lunch et couvertures, puis se disperse dans toutes les directions. Branle-bas de combat, chacun reprend sa voiture, d'où résulte un embouteillage monstre.

Nous avons si souvent arpenté le Nouveau-Brunswick, en reste-t-il encore à découvrir? La Baie de Fundy n'a pas encore divulgué tous ses trésors et parmi eux, St. Andrews se révèle un véritable coup de coeur. Cette jolie petite ville sur le bord de la Baie Passamaquoddy est incomparable avec ses maisons coquettes qu'on dirait sorties d'un autre âge. Ses boutiques encouragent les artisans locaux et offrent leurs plus belles réalisations. Le blockhaus, datant de la période coloniale, semble encore surveiller l'ennemi qui pourrait surgir du côté de la Nouvelle-Angleterre. Dans ce petit coin de paradis, il y a un *tea-room* qui propose des cappuccinos savoureux. Un de nos petits bonheurs tout simples, c'est de prendre le temps de s'arrêter sur une terrasse pour déguster un café. L'Europe nous avait séduits avec ses cafés-terrasses, où flâner et déguster un café ou une bonne bière pression tout en regardant déambuler les gens, restaient des incontournables. À mon avis, ce n'était pas du temps perdu, mais au contraire, du temps de qualité qu'on s'offrait.

Nous sommes donc continuellement à la recherche de ces petits moments magiques et souvent, durant ce temps, d'autres rêves et projets s'échafaudent.

Près de St. Andrews, l'île de Sainte-Croix raconte sa page d'histoire. Les premiers Français à s'aventurer en Acadie ont passé leur premier hiver sur cette petite île située au milieu de la rivière Sainte-Croix. Les Pierre Duga et compagnie se sont fait piéger, ne pouvant sortir de leur terre d'accueil, car les Indiens les avaient à l'oeil. La terre ferme leur aurait probablement tendu d'autres pièges, mais au moins, une porte de sortie. On ne peut rien changer à l'histoire.

Ce coin de la Baie de Fundy est parsemé d'îles et Deer Island n'est pas dénuée d'intérêt. Un traversier nous y transporte sans frais. De petits ports de pêche sont parsemés ici et là. Peu de gens semblent y vivre et la morue, ici comme ailleurs, se fait rare. Peut-être quelques homardiens seront-ils plus chanceux? Quarante kilomètres de routes tranquilles mènent à Léonardville à l'extrémité est de l'île, où un phénomène naturel se produit à chaque marée. Un *whirlpool* géant s'agite dans la baie. Les courants forment un gigantesque tourbillon qui, lors des marées basses, atteint son amplitude maximale.

Juste à la frontière du Maine et du Nouveau-Brunswick, la ville de St. Stephen cache un trésor inestimable, celui de la fabrique de chocolats Ganong. Pour une gourmande comme moi, il fallait obligatoirement faire une visite. Un petit musée nous ramène à l'époque des boîtes enrubannées que les galants offraient à l'élue de leur coeur. Là, survit un métier presque disparu, la sauceuse de chocolat. Dans son uniforme de soubrette des années '50, une femme aux doigts de fée plonge ces petits bijoux, un à un, dans du chocolat chaud et en un tour de main, ils se retrouvent prêts à la dégustation. C'est tout simplement divin et la petite boutique attenante finit par nous faire succomber à la gourmandise.

Le phénomène naturel des chutes inversées est un des nombreux attraits de la ville de St. John. Les marées de la Baie de Fundy sans conteste les plus importantes au monde, offrent un spectacle insolite. La marée montante réduit, puis interrompt le déversement du fleuve Saint-Jean vers la baie. Pendant ce moment de calme qu'on appelle l'étalement de la marée ou *low flat*, les bateaux peuvent passer sous le pont. En peu de temps, la marée devient plus haute que le fleuve de sorte que celui-ci commence à couler à contre-courant, créant des rapides qui atteignent leur plus haut point à marée haute. Le résultat se fait sentir en amont du fleuve, jusqu'à Fredericton à quelque cent trente kilomètres plus haut. Malheureusement, le soleil se couche. Demain, nous reviendrons observer le phénomène inverse.

Le lendemain matin, nous nous réveillons dans un espace ouaté. La brume est tellement dense qu'on ne voit qu'à quelques mètres. La seule chose parfaitement visible se résume au voisin qui s'est littéralement collé sur nous, malgré un terrain presque vide. Impossible d'aller voir les chutes. Il faut remettre cette sortie à plus tard, par contre c'est une belle journée pour faire du *cocooning*.

La brume finit par lever au bout de trois jours et avec hâte, nous retournons voir les chutes. À la marée descendante, le niveau du fleuve en amont commence à baisser jusqu'à la marée étale, atteignant le point d'équilibre entre le fleuve et la baie. Le fleuve reprend alors son cours normal et se déverse dans la baie tout en reformant des rapides. Rien de spectaculaire en soi.

Le musée du Nouveau-Brunswick ainsi que la Tour Carleton-Martello, lieu historique national, sont des lieux intéressants à visiter pour des mordus de l'histoire. Cet ouvrage de défense anglaise a servi de façon épisodique du 18^e siècle jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. On y raconte la vie des soldats qui ont défendu St. John, cette importante ville portuaire.

Que les routes du Québec sont mauvaises! Faut voir celles du

Nouveau-Brunswick... Nous ne sommes pas les seuls parents pauvres du Canada. Circuler sur les autoroutes ne pose généralement pas problème, c'est là qu'on dépense les millions de dollars. Si par malheur, on a l'idée de quitter ces grands axes routiers pour musarder dans la campagne, une surprise de taille nous attend. Les routes sont étroites, sans accotement, truffées de trous et de bosses. Rapidement, le circuit devient digne d'une course à obstacles. Avec regret, on constate vite que notre gros équipage ne nous permet pas toujours de fréquenter les routes bucoliques. Admirer le paysage s'avère presque périlleux, on risque qu'un pneu tombe dans un nid de coq.

Pourtant, ces petites routes possèdent un charme incontesté. La façon idéale et la plus sécuritaire d'y circuler est de laisser notre caravane sur le terrain de camping et de partir avec le camion à la découverte des petits coins perdus.

Le trajet se poursuit en Nouvelle-Écosse. Visiter au complet cette province charmante reste un incontournable. À chacun des voyages précédents, nous avons dû sacrifier une région au profit d'une autre par manque de temps et sa géographie asymétrique impose une planification routière serrée. La ville d'Amherst, porte d'entrée de la Nouvelle-Écosse, reste des plus accueillantes avec ses superbes maisons en briques de style britannique, ses terrains bien paysagés et ses arbres majestueux. Le guide touristique propose un petit terrain de camping sur le bord de la mer à Gulf Shore. Notre âme de marin nous convie vers les plages désertes, mais avant d'arriver à cette béatitude, il faut entreprendre un chemin pour ainsi dire non recommandé et non recommandable. Tout se promène dans la caravane, les armoires s'ouvrent et se referment, laissant derrière elles des traces. Je retrouve des desserts au tapioca et du jus d'orange étalés un peu partout sur le tapis vert menthe.

Après avoir nettoyé et tempêté contre l'état des routes, nous arrivons au camping qui se résume à un immense champ ouvert avec une pente naturelle menant jusqu'à la mer. Aucun emplacement n'est délimité, aménagé ou numéroté. Quelques sorties d'eau et d'électricité, discrètement parsemées ici et là, indiquent qu'on est bel et bien sur un terrain de camping.

— Bon, dans quel sens se place-t-on?

Forts de l'expérience acquise à Mactaquac, l'installation est rapidement complétée, c'est-à-dire sur une pile de planches.

Ça y est, le niveau est respecté, il ne reste plus qu'à descendre les jambes de soutien avant, mais tout ne se déroule pas normalement. Les béquilles descendent en faisant un drôle de bruit. On dirait que le système de levée tourne dans le vide, et lorsqu'enfin, elles arrivent à

mi-hauteur, tout s'arrête. Plus rien. J'ai beau actionner le petit moteur électrique, rien ne bouge, tout est bloqué. Consternés, choqués et inquiets, notre patience commence à être mise à rude épreuve.

— Qu'est-ce qui se passe encore avec ces satanées pattes- là? Elles ont pourtant été réparées. Est-ce qu'elles sont encore croches? Ah, ce maudit concessionnaire! Je le retiens celui- là...

Heureusement, une manivelle de sécurité nous permet de descendre complètement les jambes de soutien pour enfin détacher le camion. Le fabricant a prévu le coup des béquilles...

Impatients, on se dirige vers la réception afin de s'informer où on peut trouver de l'aide et régler le problème une fois pour toutes. La pauvre vieille mémé qui nous accueille veut bien nous aider, mais notre anglais étant couci-couça, elle ne comprend pas grand-chose à notre baragouinage, sans compter qu'elle ne connaît rien à la mécanique. Pire, on ignore même comment on dit en anglais: béquille de soutien. Finalement, à bout de ressources, nous sautons sur l'annuaire téléphonique qui répond partiellement à nos questions. Un concessionnaire de New Glasgow pourrait peut-être offrir une solution. C'est loin, mais il faut ce qu'il faut. On ne peut rester comme ça.

Venus ici pour admirer la mer, alors autant en profiter. Il ne faut pas se laisser abattre. Allons prendre l'air, marcher, se changer les idées. Un couple de Québécois vient tout juste de s'installer pas très loin. Quelles merveilleuses victimes! Au moins, on racontera nos malheurs en français.

La vie nous offre parfois des surprises. Ces voisins habitent Sorel, la ville natale de mon mari, et connaissent plusieurs membres de sa famille. De fil en aiguille, on parle de choses et d'autres pour finalement oublier, en partie du moins, notre malheur. On se sent moins seuls chez les anglophones.

La mer et son coucher de soleil finissent par apaiser nos inquiétudes. Comment résister au soleil qui se couche dans une féerie de couleurs et embrase finalement tout l'horizon? Au loin, des cavaliers trottent sur le sable devenu rose. La magie se prolonge pendant que nous marchons sur la plage. *À chaque jour suffit sa peine.* Demain sera porteur d'espoir.

Mais la tombée du jour apporte aussi sa réalité et nous offre en contrepartie les maringouins. Une nuée de ces bestioles affamées attendent notre arrivée. Nous réussissons à nous mettre à l'abri sans en laisser entrer, croyons-nous. Erreur! Toute la nuit, je suis assaillie par des bourdonnements autour des oreilles. J'essaie de me cacher

sous les couvertures, mais aussitôt que je me montre le bout du nez pour respirer, je suis attaquée par ces damnés piqueurs. Cette nuit-là ne fut pas l'une des meilleures et sûrement pas des plus romantiques non plus si on en juge par ma coiffure au réveil. Mission quasi impossible de réparer ça.

Ce matin, une interrogation importante, comment se comporteront les béquilles de soutien? Une seule bouge, celle réparée au mois d'avril est là toute bête, bloquée, alors que l'autre remonte accompagnée d'un bruit suspect.

À tout hasard, Raymond appelle le concessionnaire du Québec, celui-là même qui a effectué la réparation, afin de savoir ce qui a pu causer le même problème. Mon mari ne se sent pas très habile d'exposer son problème dans la langue de Shakespeare et ne veut pas se faire avoir, comme on dit. Le seul renseignement qu'il obtient de ce dernier est:

— Probablement *un spacer* entre les deux gears qu'il faut ajouter et, de toute façon, votre garantie sur la réparation est expirée depuis quelques jours.

Forts de ces maigres explications et pestant contre cet abruti, nous partons pour New Glasgow avec une béquille en haut et une en bas. À son tour, Stone R.V. Service, n'est pas très clair sur la raison du bris.

— Demain, mon mécanicien va être à la job et regardera tout ça. C'est peut-être un *spacer* qui manque.

Au moins, deux sons de cloche au même diapason, c'est un peu rassurant. Accommodant, le propriétaire nous offre de camper sur le terrain de démonstration, à côté du garage et des poubelles. Ainsi, on sera sur place dès l'arrivée du mécano demain. Un couple de Shédiac attend également pour une réparation. La dame, qui semble bien connaître la ville de New Glasgow, m'explique dans un français à la mode acadienne:

— Tu peux aller au mall, icitte pas loin, pis tu peux t'shopper.

Je n'ai pas compris du premier coup pour finalement décoder qu'il y a un centre commercial tout près avec plusieurs boutiques. Nous visitons Pictou, question de prendre la vie du bon côté et pourquoi ne pas aller également fouiner du côté du mall pour t'shopper.

Surprise! À notre retour, la caravane est réparée, ses deux béquilles semblent parfaitement égales. Durant notre absence, le propriétaire a changé les deux roues d'engrenage, soit les fameuses *gears*. Comme il se fait tard, nous partirons demain matin. Et les poubelles, bah! Lorsqu'il fera noir, on ne les verra plus. La première nuit de camping

sauvage, je l'avais imaginée autrement que près d'un bac à déchets. La police qui assure la protection des commerces fait des rondes durant la nuit. Que voulons-nous de plus?

Après déjeuner, nous joignons le camion à la caravane et je remarque que le même bruit se reproduit et que la béquille apparemment réparée monte plus lentement que l'autre. Sitôt informé, monsieur Stone Service conclut :

— Pour le bruit, ça va toujours faire ça et pour le *landing jack*, on va le mettre égal.

Ça y est, je sais au moins comment s'appelle cette béquille de soutien: un *landing jack*, facile non!

Après avoir recommencé la réparation à deux reprises, le problème semble insoluble et nous sommes insatisfaits. Effectivement, de la limaille de fer apparaît chaque fois que les jambes remontent ce qui, à notre avis, n'est pas normal.

— Faut acheter un nouveau *jack*. Je peux pas rien faire de plus, car les *gears* sont trop *slacks* dans le *jack*.

— Mais, celui-ci est neuf et vous venez juste d'installer de nouvelles *gears*.

— J'sais pas quoi faire d'autre. J'ai téléphoné à un distributeur de Truro, mais faut attendre à demain avant qu'on le livre. À moins que tu ailles le chercher.

Cette dernière solution nous semble la plus acceptable. Nous préférons courir à Truro plutôt que de rester ici à se morfondre et, de plus, on veut régler ça au plus vite et partir.

Avec la nouvelle béquille, le bonheur s'installe. Tout va très bien. Elles sont d'égale longueur et les grincements ne se font plus entendre. Raymond insiste pour garder la pièce défectueuse. Il verra à la faire réparer si possible. Papa bricole très bien.

Notre horaire débridé ne comporte qu'une seule contrainte, assister aux *Highlands Games* d'Antigonish. Il ne faut pas rater les festivités qui s'étirent sur près d'une semaine. Un joli camping, situé tout près du centre-ville, permet d'assister aux compétitions, de visiter les stands et autres activités planifiées par les organisateurs. Comme on se déplace à bicyclette, on oublie les problèmes de stationnement. Il suffit de trouver un arbre coopératif et d'attacher les vélos.

Le jeudi soir, les *Highland Dancers* offrent un spectacle. Plusieurs jeunes danseurs de 11 à 17 ans se partagent la scène. À ma grande surprise, ces danses folkloriques sont aussi gracieuses que le ballet. Les costumes en tartan, aussi jolis les uns que les autres, sont aux couleurs

des divers clans. Le kilt est à l'honneur.

Ce soir-là, nous faisons une escapade à la Cendrillon. À la sortie du spectacle vers 22 h, nous retournons à pied au camping, mais à notre grand étonnement, l'entrée arrière est cadenassée. Il ne nous reste plus qu'à refaire le chemin déjà parcouru en sens inverse et entrer par la porte principale où le surveillant de nuit nous accueille d'un signe de main amical. Le très achalandé champ Colombus, terrain officiel des compétitions, reçoit les visiteurs et les différents compétiteurs. Les danseurs s'exercent sur une estrade au son des cornemuses pendant que sous les arbres, non loin de là, des groupes de *pipers* se pratiquent. Quelle cacophonie nasillarde! Nous apprécierons mieux les véritables compétitions, pensons-nous.

Le vendredi, armés de crème solaire, de chapeaux, de bouteilles d'eau et de quelques fruits, nous abordons les épreuves. Sous un soleil de plomb, assis sur une estrade inconfortable, on assiste à la performance des danseurs et des instrumentistes. Après trois heures, complètement abasourdis, nous quittons le site. Il faut dire que la cornemuse, c'est très joli, mais huit cents cornemuses... Et les tambours rajoutent au tapage.

Nous enfourchons nos bicyclettes afin de rentrer au camping et écouter le silence ou presque.

Le défilé du samedi est très attendu. Il faut se lever tôt pour y assister, car il s'ébranle dès 8 h 30. Les drapeaux, majorettes, clowns et publicités accompagnent les cornemuseurs. Se rappelant la parade du *Canada Day*, celle-ci mérite des éloges. Enfin, l'attraction la plus attendue arrive, soit celle des *Heavy Events* où les hommes forts s'exécutent. Près d'une douzaine de colosses, classés selon leur âge, rivalisent en lançant des pierres de différents poids, le bâton et le marteau. Le lancer du poteau est vraiment spectaculaire. Des pièces de bois de 21 et de 23 pieds sont projetées. Lathlète doit prendre la base du pieu, le catapulte et le basculer sur l'autre extrémité, l'obligeant à faire un demi-tour. Il faut voir la chorégraphie que ce lourd poteau impose aux athlètes. Comme il semble difficile d'arrêter tout mouvement incohérent avant de décocher la lourde bille de bois! Étant donné le kilt est la tenue réglementaire, le spectacle vaut le déplacement et maintenant, je sais ce que les Écossais portent sous leur jupe.

Sur la côte ouest, la magnifique ville acadienne de Ché-ticamp se targue d'être la porte d'entrée du parc national du Cap-Breton. On y parle français, mais quelle langue savoureuse! Entendre un Acadien parler, c'est comme si le vent du large caressait nos oreilles. Nous élisons domicile sur la presqu'île de Ché-ticamp. Confortablement

installés dans nos chaises de parterre, nous lorgnons du côté de nos voisins qui viennent de recevoir un cadeau du beau-frère *fisherman*, du crabe des neiges, le meilleur. Les voilà assis tranquillement à leur table de pique-nique en train de décortiquer un sac rempli de pattes, lorsque le système d'alarme de notre camion se met à hurler. Surpris, ces derniers se lèvent et tentent de nous expliquer qu'ils ne sont pas responsables et que le *horn* s'est déclenché tout seul. Pour faire oublier ce qui selon nous s'avère un malentendu, ils nous offrent suffisamment de crabes pour rassasier au moins quatre personnes. Bouche bée devant la valeur de ce cadeau, l'imbroglio tourne à notre avantage. Ils deviennent vite nos amis et c'est autour du feu de camp que nous faisons plus ample connaissance. Cependant, une question les asticote:

— *What do you think about the separation?*

La réponse se révèle fort délicate et on essaie d'expliquer la place que tient le Québec au sein du Canada. Notre anglais hésitant ne nous permet pas de bien nuancer notre discours. N'y a-t-il pas d'autres questions plus faciles et ne vaut-il pas mieux épiloguer sur les vertus de la retraite?

Dans notre errance, nous recherchons souvent les couchers de soleil. Sur le bout de la presqu'île de Chéticamp, là où la route s'arrête et devient sentier, là où les vaches règnent en souveraines, un splendide coucher de soleil descend lentement et joue à cache-cache avec le phare. Alors, nous oublions tous nos petits tracassés et nous pensons, sans contredit, que notre vie est la plus belle. Nous ne regrettons vraiment rien.

Nous visitons la côte ouest du parc national du Cap Breton Highlands qu'avec le camion, car le circuit est très montagneux. Inutile de se mettre dans le péril comme le disent les Acadiens. La beauté de ce parc presque sauvage et les photos rapportées lors de notre périple parlent cent fois mieux que les plus beaux mots. Rendus à Neil's Harbour, nous reprenons la route en sens inverse, constatant que la côte est aussi jolie dans un sens que dans l'autre. Et j'en profite pour enrichir ma photothèque.

Pour explorer la partie est du Cap-Breton, nous établissons notre campement à Englishtown. Du même coup, il sera possible de visiter les hautes terres du Cap-Breton, Baddeck et Big Bras d'Or. Une expérience nouvelle nous attend à Englishtown. Les explications pour se rendre au terrain sont assez vagues, pour ne pas dire nébuleuses. Suivant depuis quelques kilomètres une rivière, on remarque bien qu'un traversier accoste doucement à un petit quai. Lorsque nous passons devant le bateau avec notre gros équipement, les gens qui attendent nous regardent en ayant l'air de dire:

— Où est-ce qu'ils vont comme ça?

La route rétrécit de plus en plus, il n'y a plus aucune maison, les épinettes et les bouleaux composent maintenant le décor. Brusquement, la route s'arrête en bordure de la forêt, aucune issue. Si, il en a bien une, mais il faut rebrousser chemin. Raymond se débrouille assez bien pour exécuter les manoeuvres de recul sur un terrain de camping, mais cette fois, il doit presque faire un miracle. Reculer sur plusieurs centaines de mètres, c'est une autre affaire. Il semble que faire demi-tour soit la seule alternative acceptable. Une fois l'équipage de travers sur la route, impossible de changer d'idée, il faut continuer. Cette fois, l'exercice d'avance-recul se négocie au pouce. J'indique à Raymond la mince marge de déplacement disponible. Le camion et la caravane sont maintenant en position de portefeuille et les pneus se tordent sous l'effort demandé. Je n'ai qu'une pensée, pourvu qu'ils résistent... Raymond sue et continue sa manoeuvre. Au bout d'un temps jugé interminable, on sort de l'impasse. Quel soulagement!

— Au diable le camping programmé, nous en prendrons un autre.

En repassant devant le traversier, nous baissions la tête, espérant bien que les gens ne rient pas trop dans leur barbe. Heureusement, les vitres teintées protègent notre orgueil.

On apprendra plus tard que la route continuait de l'autre côté de la rivière et que le petit traversier en assurait la liaison. Plus d'hésitons à choisir le camping devant lequel nous avons passé tout droit d'ailleurs, c'est le seul aux alentours. La montée est spectaculaire, remplie de bosses, de trous et la pente abrupte, abîmée par la laveuse. Le camion embrayé sur les quatre roues motrices vibre de partout. Je m'inquiète un peu.

— Imagines-tu quand nous repartirons? En bas, c'est la route, l'église du révérend et la rivière...

Raymond, toujours optimiste, répond:

— Chaque chose en son temps. On a fini par monter, on va redescendre, t'as pas à t'inquiéter.

La ville de Baddeck, située sur le bord du St. Patrick's Channel, se veut attrayante. Un musée sur Alexander Graham Bell instruit les visiteurs sur les mystères entourant la téléphonie et autres inventions sophistiquées dont l'hydroptère, le phonographe et le gilet à vide.

On met au programme la visite des hautes terres du Cap-Breton. Un panier à pique-nique, un goûter et nous partons en expédition. J'aime partir pour la journée et faire de la route, comme on dit.

Heureusement que j'aime les longues balades, sinon j'aurais sûrement raté mon coup en choisissant ce mode de vie. Nous arrêtons à Ingonish où le bord de mer et les plages nous invitent à relaxer au soleil. Comme si on avait encore besoin de lâcher la bride! Arrêter un peu partout pour flâner, observer un cormoran se faire sécher les ailes, croquer sur le vif les bateaux qui rentrent au port, fouiller les boutiques des artisans locaux ou savourer une crème glacée font partie de nos expéditions. Toujours soucieux de nous imprégner de la vie des petites villes perdues, la visite des cimetières demeure une façon inédite de découvrir une page d'histoire. Lugubre, pouvons-nous penser! Pas du tout... Mon mari est fils et petit-fils d'Acadiens et souvent on retrouve dans ces lieux abandonnés les traces laissées par les Haché dit Gallant.

La petite histoire, celle qui a laissé plus que des traces, soit des blessures profondes à une Acadie déjà bien meurtrie reste toujours vivante et actuelle à Louisbourg. Cette visite particulière nous plonge bien malgré nous dans le déroulement d'une journée typique de 1764, entre les Anglais qui surveillent le port et le pain qui cuit. Cette forteresse impressionne même s'il n'y a que le cinquième des ruines de relevées. Dans le but d'animer ce monument séculaire, des gens vêtus de costumes d'époque occupent les différentes maisons durant le jour et utilisent la langue parlée au 18e siècle. Les enfants jouent aux quilles dans la rue et le gardien d'oies poursuit un jars dissipé. Depuis plusieurs années, l'histoire me fascine, plus particulièrement celle du Québec et de l'Acadie. Elle m'intéresse au plus haut point et ma curiosité s'alimente de lectures, de recherches et de voyages. J'ai beaucoup apprécié cette incursion au pays des ancêtres acadiens, il faut y consacrer une journée entière.

La ville de Louisbourg cache un autre bijou au fond d'une baie. Le petit camping où nous séjournons se retrouve coincé entre la rue principale et le port. Ça sent bon la mer, le poisson et le varech. Faire une longue promenade sur le quai ou assister, si on est matinal, au déchargement des bateaux fascine. Le quai bourdonne à toute heure de la journée et pourquoi ne pas aller nous emmêler les pieds dans les cordages ou faire un brin de jasette avec les pêcheurs? Rue principale, des boutiques touristiques se suivent à la queue leu leu. Au milieu de celles-ci se cache le magasin général. On y vend de tout: des agrès de pêche au beurre en passant par l'essence et surtout du poisson frais. Lorsque nous demeurions en Gaspésie, à Carleton, au coeur de la Baie des Chaleurs, j'ai appris à apprécier les langues et les bajoues de morue. C'est aujourd'hui mon anniversaire de naissance et Raymond décide de mettre son tablier et de me gâter un peu. Au menu: bajoues, langues de morue et pétoncles. Quel festin! Ensuite, au Playhouse, à

côté du port, nous assistons au spectacle de Glen Graham, musicien néo-écossais. L'artiste est accompagné de toute sa famille. La représentation est entraînante et comme beaucoup d'autres spectateurs, on a un pied qui bat la mesure au son du violon acadien.

Souvent, nos journées sont très simples. Il faut savoir s'arrêter, prendre le temps, respirer. La chaise de parterre fait alors office de fauteuil, la petite table d'appoint de table de salon, un bon café et me voici en train de profiter de la vie au soleil. Souvent, un bon livre m'accompagne. J'ai aussi une passion, et là, le mot n'est pas trop fort, celle du tricot. J'ai continuellement les broches à la main et la boule de laine qui me suit. Lorsque terminé, le projet suivant est déjà élaboré. Pendant ce temps, mon mari s'occupe à l'ordinateur: comptabilité, classement de photos, projets vidéo, correspondance. Une partie de son temps est consacrée à la modernité technologique. L'entretien de la caravane et du camion relève aussi son domaine. Parfois, je le retrouve avec son pinceau et un pot de peinture en train de faire disparaître toute trace de rouille et de rafraîchir notre équipement, même les planches qui assurent la mise à niveau ont droit à une couche de peinture.

Un jour, il pose des bandes antidérapantes sur les marchepieds du camion afin d'éviter les chutes, ceux-ci deviennent glissants lorsqu'il pleut. Patiemment, il applique deux grandes bandelettes et m'invite à faire un premier essai. Tout va bien pour monter, le résultat est on ne peut plus probant et le pied reste stable. Lorsqu'il s'agit de descendre, ça adhère aussi... Comme je ne suis pas grande et que le camion est haut, j'ai pris l'habitude de me laisser glisser jusqu'à terre. J'ai donc laissé une partie de ma peau sur ces antidérapants et, par conséquent, je me suis retrouvée avec l'arrière des cuisses râpées.

Halifax mérite bien un arrêt. Nous avons déjà parcouru le circuit touristique habituel, incluant la Citadelle. Cette fois, le vieux centre-ville se laisse découvrir tranquillement. Une cathédrale anglicane à visiter, des grands parcs ombragés où l'on peut se reposer et de petits cafés sympathiques où s'attarder.

Cette partie de la Nouvelle-Écosse montre une côte très échancrée et abrite une multitude d'anses et de ports. L'un des plus jolis ports de mer est celui de Peggy's Cove. À côté des hangars, dans le calme d'une petite anse, des bateaux de pêche remplis de filets et de bouées attendent patiemment le prochain quart de travail. De chaque côté, quelques maisons colorées et le silence tranquille d'une journée achevée. Nous arrivons à Peggy's Cove à l'heure où le soleil se couche. Déjà, il commence par colorer l'eau et teinter chaque bateau ancré, puis il les jette temporairement dans l'ombre pour aller embraser tout l'horizon. Nous enjambons les rochers en quête de photos. Regarder

n'est pas assez, il faut se souvenir. Puis le ciel s'obscurcit et la lune prend toute la place derrière le phare. Si peu de mots pour décrire toute cette grandeur. Autant cette vision affiche un spectacle grandiose, autant celle du vol de la Swissair qui s'est abîmé en mer en 1998 a dû être dantesque.

En 1980, nous avons visité ce même Peggy's Cove avec nos enfants. Une tout autre atmosphère y régnait alors. C'était jour de brouillard. La corne de brume hurlait et tout près du phare, une cornemuse jouait un air plaintif. Nous avons l'impression de vivre la détresse des marins perdus en mer pendant que les rochers jouaient à cache-cache dans cette ouate épaisse. J'imagine que chaque visiteur possède un Peggy's Cove différent à raconter. Quel formidable coup de cœur!

Jour après jour, nous explorons les petites villes, les ports et les plages les uns après les autres. Lunenburg, ville classée par l'UNESCO, faisant partie du patrimoine mondial, séduit le visiteur. Ses maisons adoptent le style géorgien et son petit port abrite souvent le magnifique Blue Nose II. Il fait bon marcher dans ses rues et sentir le soleil sur son quai achalandé par les touristes. Les petites villes de Port-Joli et de Louis Head ne sont pas en reste. Cette dernière est une véritable découverte. Un camping sympathique nous accueille le temps du Noël du campeur. Voici la première fois que nous assistons à cet événement désormais passé dans la tradition de la mi-juillet. Un grand sapin décoré est planté près de la petite salle communautaire. Le défilé du Père Noël et de ses lutins s'ébranle au son de Jingle Bells et autres chansons de circonstance. Ce cortège bruyant prend place dans les voiturettes de golf, les tracteurs, les camionnettes et remorques décorées avec soin. Évidemment, la distribution des cadeaux succède à la parade et chaque enfant, sage ou non, mérite un petit présent. Les grands célébreront ce soir au son de la guitare et du violon et danseront quadrilles et sets carrés.

De l'autre côté de la route, au bout d'un petit sentier, une magnifique plage de sable blanc se cache comme une perle au milieu d'un écrin. La mer descend lentement et offre aux marcheurs un trésor de coquillages. Le soleil couchant teinte joliment le sable et reflète ses derniers rayons dans l'eau. Quelle scène féerique! Au retour, je cueille des fleurs sauvages si abondantes en cette fin de juillet. Le petit bouquet multicolore évoquera ce magnifique tableau que la Nature vient de nous offrir. Dans la salle communautaire, le bal bat son plein, car le temps d'un set carré, on entend le violoneux répondre au calleur.

Les cathédrales, églises ou simples chapelles gardent jalousement les richesses ainsi que l'architecture d'une époque. Les valeurs culturelles d'un peuple y sont attachées et méritent qu'on s'arrête. À Sainte-Anne-

du-Ruisseau, une paroissienne partage avec nous le magnifique patrimoine de son coin de pays. Son français, truffé de mots anglais, raconte une histoire peu commune. Ce n'est pas celle de l'Évangéline, mais tout aussi touchante, car elle évoque la déportation, la domination anglaise et la pauvreté. Quelle ténacité et quel amour de l'Acadie! Un autre joyau architectural acadien se cache à Point Church. On y découvre la plus grande église en bois d'Amérique. Construite en 1797 elle est admirablement bien conservée.

Notre route se poursuit vers Digby Le métier entre... Nous nous sentons de plus en plus à l'aise dans notre nouveau mode de vie. Voulant pleinement participer à notre aventure commune, et aussi par mesure de sécurité, je m'étais bien promis de conduire l'équipage. Mais voilà que ma décision retarde de jour en jour. Être au volant du camion me rend déjà mal à l'aise, car je le trouve très gros. Imaginez maintenant avec la caravane. Je me contente donc de l'honorable titre de copilote. En fait, je conteste l'achat d'un GPS, dès lors, j'aurais l'impression d'être privée de mon modeste boulot. Mon défi consiste donc à lire les cartes en tenant compte des petites routes à éviter, celles où on risque de se retrouver en mauvaise position et de planifier les visites en conséquence. Des choses aussi simples que de s'arrêter sur le bord de la route ou faire un demi-tour prennent parfois l'allure de véritables paris. Il faut s'assurer qu'il y a suffisamment d'espace et bien surveiller la sortie des terrains de stationnement. À l'occasion, on tombe dans des pièges à cons, mais de façon générale, la mauvaise fortune commence à abdiquer.

À Digby, la Baie de Fundy offre une géographie très particulière. Pendant soixante et onze kilomètres, entre la baie Sainte-Marie et celle de Fundy, nous avançons sur une étroite bande de terre jusqu'à l'extrémité de Long Island. Un traversier nous amène ensuite à Brier Island, île formée de rochers de basalte, ces derniers rappelant la Chaussée des Géants en Irlande du Nord. Ici, la marée s'avère spectaculaire, elle figure parmi les plus hautes du monde. Le retrait des eaux laisse à nu d'immenses plages de sable. Ça et là, des petites chaloupes échouées attendent patiemment que la marée montante les remette à flot pour la pêche. Une de ces cheminées de basalte vaut le détour, on l'appelle Balancing Rock. Tout au bout d'un sentier d'environ un kilomètre, un escalier de deux cent trente-cinq marches plonge vers le bord de la mer où une roche défie littéralement les lois de l'équilibre. Le pied d'une longue cheminée de pierre ne repose qu'à moitié sur un autre bloc de basalte. La Nature se fait acrobate. On a vraiment l'impression qu'elle a été déposée là par une grue géante, car rien autour ne possède sa dimension. Les alignements monolithiques autour de Balancing Rock complètent l'ensemble de ce décor insolite.

Par contre, la beauté du site ne nous fera pas de cadeau et après l'émerveillement, les marches à remonter sont le lourd tribut à payer pour le spectacle offert.

Durant cette virée en Acadie, nous privilégions bien sûr les endroits non visités et retrouvons avec joie les coups de coeur du passé. Tout en remontant lentement la côte acadienne du Nouveau-Brunswick, on prend le temps de vivre au rythme des gens d'ici. Dans la baie de Shédiac, Grande Digue semble un bon point d'ancrage. À ce temps-ci de l'année, Shédiac se trouve littéralement assaillie par les touristes, avec comme conséquence que la sortie du petit centre commercial devient le siège d'un embouteillage quasi permanent. Les Québécois, délaissant peu à peu les côtes américaines, viennent faire trempette dans les eaux chaudes de la baie.

En fait, Grande Digue nous apparaît bien petite et ses plages beaucoup moins fréquentées. À leur parlure, le shiack, les campeurs de la plage Gauvin habitent sûrement la région. Au début, lorsqu'on les entend parler, l'accent surprend et en vérité, on ne comprend pas grand-chose. Deux mots en français, un en anglais et tout cela avec un débit tellement rapide qu'on se sent pris de vertige.

— Qu'est-ce qu'il vient de dire?

Pour mieux savourer cette parlure et nous imprégner de cette culture si riche, nous allons au théâtre voir « *Laurie ou la vie de galerie* », d'Herménigilde Chiasson. Jouée au petit théâtre de la marina de Shédiac, nous apprécions beaucoup cette représentation tant pour la richesse de son texte que par le jeu des acteurs. Les Acadiens et les francophones apprécient monsieur Chiasson, cet auteur prolifique.

Suivant notre route vers le pays de la Sagouine, nous découvrons Saint-Edouard-de-Kent et la ferme Maury. Un Français, originaire du sud de la France, tombe amoureux d'une belle Acadienne, émigre en Acadie et s'achète un lopin de terre. Il fait donc ici ce qu'il sait le mieux faire, c'est-à-dire du vin. La ferme vignoble Maury, située en bordure de mer, accueille des campeurs juste à côté de la maison. L'ambiance est telle qu'on se sent comme de la visite qui, lors d'une fête de famille, couche un peu partout sans manière, ici et là. Nos voisines de camping attisent le regard des messieurs, ce sont des danseuses de baladi. Une petite tente sert d'écrin à ces deux perles de l'Orient égarées en Acadie. La température coopère et la musique enivrante et invitante des palais orientaux incite ces demoiselles à exécuter une danse sous l'oeil attentif des campeurs. De place en place, la rumeur circule et chacun se tient aux aguets... Leur grâce et leur volupté rendent bien des dames envieuses et plus d'un spectateur

fébrile.

Mais laissons les danseuses à leur occupation et allons visiter l'Île-aux-Puces, même si on croit que c'est un piège à touristes. L'animation qui y règne nous gagne très rapidement. Voici qu'on se retrouve dans le hangar de Gapi occupé à expliquer les coquillages. Je me suis souvent posé des questions sur ce personnage et douté des qualités du mari de la Sagouine. Je comprends maintenant celle-ci d'y être attachée, car l'homme est drôlement sympathique et on se laisse prendre à la fiction. Sa casquette posée de travers et son teint hâlé nous font presque croire à la réalité de l'antihéros. Il y a aussi cet intrépide petit bonhomme, Euclide, le fils de la Sainte qui cherche la bataille avec son rival, Peigne. Le coeur de la belle Agathe, responsable de la garderie, en est l'enjeu. Il faut aussi écouter les racontars de Michel-Archange qui amène la galerie dans son univers. Un monologue de la Sagouine, cette grande dame, couronne notre visite de l'Île-aux-Puces.

Nous clôturons cette journée par un souper théâtre à l'Ordre du Bon Temps, celui-là même institué par Samuel Champlain et monsieur de Poutrincourt en 1606 pour tromper l'hiver rigoureux. Viola Léger y offre un spectacle extraordinaire. Quelle grande actrice et quelle simplicité dans l'exécution de son personnage!

Le Centre Irving se situe à quelques pas du vignoble Maury. Un sentier de deux kilomètres protège le fragile écosystème du bord de mer. On admire à loisir les dunes de sable blanc et les arabesques que les foins dessinent au gré du vent. Des bancs, posés çà et là, invitent à la contemplation et à la méditation pendant qu'une brise douce et légère chasse la lourdeur de la journée.

À Caraquet ou plus exactement à Bas-Caraquet, un minuscule terrain de camping fait face à la Baie des Chaleurs. Un ciel bleu comme ce n'est pas possible, de petits bateaux ancrés et devant nous l'immensité de la côte québécoise avec les monts Chic-Choc en toile de fond. Le vent se lève au coucher du soleil, ce qui n'augure rien de bon. Durant la nuit, il secoue la caravane, s'acharne et ne semble pas vouloir faiblir. Ça siffle et ça grince de partout, rendant la nuit excitante, mais non palpitante. À notre grand soulagement, au lever du soleil, tout redevient calme et nous en profitons pour faire une escapade du côté des îles de Lamèque et de Miscou. Ma grand-mère maternelle, originaire de Miscou, y a passé son enfance. Depuis longtemps, je désirais visiter son coin de pays. Je comprends déjà en traversant le pont qui enjambe le détroit pourquoi Miscou semble oubliée. C'est la terre de Caïn! Constamment balayée par les vents de l'Atlantique, il nous faut imaginer la solitude des gens qui ont réussi à arracher une maigre pitance à cette terre remplie de sable et de

tourbières. Avant la construction du pont, les longs mois d'hiver rendaient l'isolement complet. Quelques maisons perdues au milieu des arbres rabougris et quelques petits commerces jalonnant la route lui donnent un semblant de vie. En parcourant le sentier des tourbières, c'est avec ravissement que le frère Marie-Victorin a pu s'adonner à l'étude de la flore locale. Des panneaux explicatifs initient les promeneurs aux espèces végétales et animales cohabitant dans ce fragile écosystème.

Après avoir revisité pour la nième fois le Village historique acadien, il est temps de rentrer au pays. Nous avons complété notre feuille de route. Pendant ce voyage, nous avons tenté de nous fondre en Acadie. L'accueil chaleureux que nous avons reçu reste incomparable. Par leur façon de faire, de dire et d'aimer, les Acadiens possèdent une richesse enviable. L'Acadie est et restera toujours un coin de terre où il fait bon se ressourcer.

4. Voir l'annexe 4 à la page 190

LA MAISON MÈRE DE COMPTON

De retour au Québec, nous affichons maintenant une nouvelle assurance. On peut vivre dans un espace de vingt-neuf pieds et continuer à s'aimer sans se déchirer. Durant ces deux mois, nous avons aussi fait de belles découvertes, soit une histoire riche, des petites villes accueillantes, des bords de mer qui forcent la réflexion et surtout une vie différente, plus enrichissante que celle qui s'étiolait d'une réunion à l'autre.

Maintenant, les diverses manœuvres, qui au départ semblaient remplies d'attrape-nigauds et de pièges à cons, sont effectuées avec dextérité. Nous avons maintenant l'air de vrais pros. Fiers de nous être débrouillés seuls, à notre avis, nous formons un tandem d'enfer. Deux super héros prêts à affronter les États-Unis d'Amérique dès l'automne prochain. Rien ne pourra nous résister ou enfin, presque. Cette langue, qui si souvent s'entortillait avant de parler anglais, se délie peu à peu. Selon moi, quand on dit de se tourner la langue sept fois avant de parler, c'est probablement parce qu'on cherche le bon mot qui fera qu'on nous comprenne au lieu de nous entendre. Avant d'aller voir l'Oncle Sam, il y a encore beaucoup de choses à mettre en place, car la prochaine fois, nous partirons pour six mois.

Bien sûr, les premières visites sont pour les nôtres, on a hâte de voir les enfants, parents et amis. Séparés durant deux mois, même si les contacts téléphoniques et courriers électroniques ont été fréquents, rien ne vaut les tête-à-tête, les discussions animées et les petits soupers gastronomiques accompagnés d'une bonne bouteille de vin. Nous avons tant à dire, tant à raconter et surtout, écouter ce que les autres ont vécu. Notre nouvelle vie nous fait porter un regard bien différent sur les événements qui semblaient tant nous préoccuper. En regardant une photo de la plage déserte de Louis Head au coucher du soleil, ma mère me dit:

— Vous avez passé un été de rêve.

Nous nous sommes donné ce plaisir et avons organisé notre vie de façon à ce que des étés comme ceux-là se multiplient durant les douze mois de l'année.

La vie de nos deux fils continue à la vitesse que la jeunesse impose. J'ai un retard d'amour maternel à combler et j'ai hâte de les bichonner un peu d'autant plus que je dois faire des réserves pour les six

prochains mois. Nous profitons également de la saison qui avance rapidement pour se remettre à jour, comme faire face à une pile de courrier accumulé, redescendre de notre nuage afin de bien planifier notre deuxième envolée. Durant ce temps, mon père modifie notre porte-vélos et répare la précieuse béquille de soutien en ajoutant tout simplement une rondelle de métal de chaque côté de la roue d'engrenage. Elle servira si le mauvais sort s'acharne. C'est aussi le temps de profiter des aubaines de fin de saison, rafraîchir nos garde-robes. En riant, on se dit qu'on a parfois l'impression d'être venus au monde avec notre chandail tant il est vieux.

Il faut aussi et surtout assurer notre capital santé par la prévention. Bien sûr, les visites médicales, examens de la vue et rendez-vous chez le dentiste doivent être orchestrés.

Nicolas, ayant à coeur notre santé, doit-on croire, me dit un jour :

— Où en êtes avec vos vaccins?

— Euh! Je ne sais pas.

Lorsque les garçons s'apprêtaient à voyager dans de lointains pays, comme la Chine ou l'Inde, nous avons fortement insisté sur cette question. Voilà que la leçon fait boomerang. Donc, rendez-vous avec la clinique santé-voyage afin de recevoir les doses appropriées contre l'hépatite A et B et on rajoute également un rappel de la diphtérie, tétanos et polio. Nous voilà protégés contre l'attaque d'un quelconque virus malveillant.

On passe la fin du mois d'août et celui de septembre au camping de Compton dans les Cantons de l'Est. Pourquoi Compton? Parce que c'est la maison-mère à laquelle il faut être attaché si on veut devenir membre des associations AOR (*Adventure Outdoor Resorts*), RPI (*Resort Park International*) et *Coast to Coast*. Elles offrent des campings de qualité, tant aux États-Unis qu'au Canada, à des prix plus qu'abordables. Comparant avec le tarif régulier exigé, on y voit vite un avantage certain. Cependant, certaines règles s'appliquent aux réservations ainsi qu'à la durée de séjour. La combinaison des trois associations offre un nombre suffisant de campings disséminés à travers l'Amérique et nous permet de ne pas grever notre budget. En planifiant notre itinéraire, on s'assure d'avoir un terrain disponible à chaque étape, et de cette façon, éviter les :

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant? devant un camping complet.

La sécurité reste pour moi très importante et je crains un peu le *boondocking*. Je ne connais pas suffisamment bien nos voisins américains et je suis un peu farouche vis-à-vis leurs bonnes intentions à me vouloir du bien ou plutôt à vouloir mon bien.

Bon, revenons à notre maison-mère... Compton est une jolie petite ville encastree entre les collines et son camping est bien situe. Nous preparerons notre depart tout en ayant le loisir de decouvrir les paysages encore verdoyants et deguster les saveurs de la region. Mais avant de goûter à cette beatitude, il faut d'abord s'y rendre. En faisant route vers les Cantons de l'Est, on s'arrete pour le lunch à l'Ange-Gardien. Un terrain vague fera l'affaire et, selon son habitude, Raymond verifie l'equipage.

— Merde, encore une crevaison!

— Impossible, les pneus sont neufs.

— Regarde, et depuis combien de temps roule-t-on comme ça?

Nous ignorons tous les deux la réponse, mais on sait une chose, c'est qu'il faut changer ce satané pneu sous la pluie.

Prenant notre courage à deux mains, nous y ajoutons un brin de motivation :

— On est capable.

D'abord, sortir la roue de secours toujours logee sous l'attirail des vélos, ensuite lever la caravane en plaçant le cric sur un bon point d'appui, conformément aux renseignements donnés par monsieur Goodyear lui-même, puis sortir le pneu et le remplacer. Simple! En moins de quarante-cinq minutes, la tâche est achevée, le pneu correctement posé et il ne reste plus qu'à faire chauffer la soupe. Nous avons pris du galon! Mais il faut encore acheter un pneu de secours...

À Compton, nous faisons la découverte d'une nouvelle forme de camping. C'est un va-et-vient continuel de campeurs, grands voyageurs comme nous qui viennent faire un séjour à la maison-mère. Il règne ici une atmosphère amicale, presque familiale. Les amis sont contents de se retrouver, de raconter leur voyage ou de se rappeler qu'ils se sont vus ici et là durant l'hiver, car il arrive fréquemment qu'il y ait des rencontres fortuites ou planifiées. Les feux de camp sont conviviaux et fort animés. On écoute les histoires des uns, le récit de voyage des autres. Exposer nos mauvaises aventures les dédramatise et provoque parfois le rire général, car ces vieux routiers en ont vécu des vertes et des pas mûres. Le couvre-feu nous surprend encore tout excités d'avoir partagé et surtout beaucoup ri. Nous y recueillons également une foule de renseignements, ces voyageurs sont généreux de cette information précieusement accumulée au cours des années.

Au début, ce comportement m'a un peu déstabilisée, nous faisons office de novices. Tous ces conseils me semblent donnés par un gang de Ti-Jos connaissants. Je me dis que l'expérience ne s'achète pas,

mais j'ai vite constaté qu'elle se partage avec générosité. Nous avons fait nos classes de campeurs avertis autour de ces feux de camp et fignolé notre prochain trajet pour le Texas.

Le 31 août, notre fils aîné déménage à Québec. Un père aidant et sa camionnette font bien l'affaire de Nicolas. Je ne serai pas du voyage parce qu'il n'y a tout simplement pas de place disponible tant il y a de meubles et autre précieux objets à transporter, sans compter que les étudiants amassent des caisses de documents.

Je profite alors de mon court veuvage de deux jours pour commencer à nettoyer la caravane en prévision du départ pour l'hiver. Madame Torchon procède avec diligence et s'acharne sur la poussière oubliée. C'est le branle-bas de combat à l'intérieur. Il fait chaud et ça bouge là dedans, quand soudain un bruit semblable à un souffle sourd venant de l'extérieur attire mon attention.

— Le voisin va exploser!

J'ouvre la porte pour voir.

— Mais non, c'est pas le voisin qui va exploser, c'est moi!

Je vois bien sur le mur extérieur, un grand carré d'où vient le bruit. En lettres majuscules, je lis le mot *HOT*.

— Qu'est-ce que j'ai fait, mon Dieu?

Énervée, je rentre à l'intérieur où il fait une chaleur étouffante. Je cherche ce qui peut causer ce bruit et vérifie tous les interrupteurs. À mon avis, ce n'est pas la cuisinière, tous les boutons sont fermés ni le chauffage central, c'est impensable. En désespoir de cause, je vérifie même l'interrupteur qui active la rallonge escamotable. Je sais qu'il y a quelque chose d'anormal, mais j'en ignore la cause. La solution qui me reste est de chercher du secours. J'arrive chez Roger et frappe à sa porte. J'ai l'air d'une poule à qui on vient de couper la tête.

— Je suis une pauvre femme abandonnée, Raymond est parti et il y a un bruit anormal dehors.

Roger vient chez moi voir ce qui peut bien être la cause de tant d'énervement. Il faut dire que Roger est une personne très calme, je ne l'ai jamais vu pressé. Il constate que c'est tout simplement le chauffe-eau qui fonctionne en mode propane. Horreur! En faisant du ménage, j'ai poussé par inadvertance le bouton qui actionne le brûleur alors que le système électrique est déjà en action. C'est le ciel qui me tombe sur la tête, celui prédit par Pierre si les deux systèmes, propane et électrique, étaient mis en marche simultanément. Je vois nos précieux dollars s'envoler. Il faut l'arrêter, ça urge et d'ailleurs, ça commence à sentir le roussi. Roger me rassure en m'expliquant que le chauffage au

propane fait normalement ce bruit et que tout est en ordre maintenant. Comme nous n'avons jamais utilisé cette façon de chauffer l'eau, j'ai l'air d'une belle tarte. J'ai de plus en plus chaud et plus Roger explique, plus la tension monte. Ma figure revêt maintenant la couleur d'une tomate. Les couettes toutes mouillées, je suffoque. Finalement, Roger me sentant plus rassurée, part.

— Vite, un verre de Diet Pepsi glacé pour me ressaisir.

Je vais dehors pour me rafraîchir et là, ce n'est guère mieux. La panique est en train de s'installer chez les campeurs. Une alerte météo est en vigueur avec des vents de quatre-vingts à quatre-vingt-dix kilomètres/heure. La pluie et le vent font rage un peu plus loin, selon les dires de nouveaux arrivants.

Qu'est-ce que je fais avec mon auvent ouvert? Raymond m'a bien dit de ne pas m'inquiéter, il est bien attaché.

— Je le ferme ou pas?

Voilà la question.

Mon voisin, Marcel, m'offre son aide, car je suis incapable de fermer seule tout cet attirail. Lentement, Marcel range ses chaises, roule son auvent et attend. Il me raconte des histoires d'horreur, d'auvents arrachés, déchirés en peu de temps. Rien pour me rassurer.

— Tu me le dis, si tu veux remonter le tien, insiste-t-il.

Je ne sais toujours pas ce que je dois faire et finalement, au diable les certitudes de mon mari quant à la solidité de son installation. *Trop ne fort casse pas* et je remonte le tout.

Je me retrouve en compagnie de Roger et de Marcel en train de m'acharner sur l'auvent qui est décidément bien fixé. Ça y est, on réussit. En le roulant, la tirette qui permet de l'ouvrir est avalée par le rouleau qui a filé à toute allure.

— On réglera ça plus tard, me dis-je.

Ce que Roger voit d'un mauvais oeil. Il cherche à rattraper la tirette devenue invisible.

— Raymond arrangera tout ça, dis-je pour mettre fin à la recherche de Roger.

Mission accomplie! Il ne me reste qu'à attendre ce maudit orage. Il pleut abondamment certes, mais rien pour s'énervier. Pas de vent, pas d'éclair, pas de catastrophe. Raymond devra recommencer le travail dès son retour et surtout retrouver la tirette de Roger.

Ces émotions m'ont creusé l'appétit et, de toute façon, il est grand

temps de souper. À ce moment, je constate que le réfrigérateur fonctionne mal. J'ai beau vérifier chaque contrôle, tout semble correct. Dans ma frénésie de ménage, j'ai dégivré le congélateur à l'aide du séchoir à cheveux afin d'aller plus vite. Est-ce que j'aurais abîmé quelque chose?

Inquiète, je mets les contrôles au maximum et attends. Je me couche et ne dors que d'un oeil. Le frigo me chatouille un peu et fréquemment, j'ouvre la porte du congélateur afin de vérifier si le pain est plus ou moins dur qu'il y a une heure. Finalement, à bout de nerfs, je m'endors sur le raisonnement suivant: il est archi plein et doit prendre le temps de bien congeler.

Le lendemain matin, tout est bien gelé. Raymond arrive crevé d'avoir déménagé notre fils, mais content de retrouver le calme du camping.

— Le calme, vous m'en direz tant.

Le plus beau dans tout ça, c'est qu'il s'est ennuyé de moi.

Nos amis sont très importants et les plus aventuriers se déplacent jusqu'à Compton où on les accueille durant quelques jours. Cela nous permet d'apprécier ainsi l'intimité qu'impose une caravane. J'espère que nos amis ne sont pas trop à l'étroit. Certains en profitent pour faire une randonnée à bicyclette exigeante, d'autres préfèrent déguster un café et mettre le pla-cotage à jour, confortablement installés au soleil. Les repas sont souvent simples, on oublie les cinq services. Seulement quatre couverts sont disponibles et le peu de place pour cuisiner exige des menus ingénieux. Bien souvent, un repas frugal pris sur la table à pique-nique est plus apprécié que tous mes efforts culinaires. Nos fils sont heureux de venir jeter l'ancre dans ce petit havre de paix.

Ce mode de vie nous offre la chance d'agrandir le cercle de nos amis et de faire de nouvelles connaissances. Deux couples se taillent une place de choix dans notre vie. J'ai rencontré Hélène, une fille dynamique, qui aime la vie et mord dedans de toutes ses forces. Jean-Paul, son mari, est un maudit bon gars, astucieux et bricoleur. Je pourrais raconter durant des heures toutes ces parties de plaisir autour du feu qui s'éteint à se raconter nos histoires, découvertes et mésaventures de voyage. Nous avons fait le même trajet qu'eux dans les Maritimes, à trois jours près, et chacun de nous raconte des aventures assez semblables. Ce sont des *full timer* comme nous. Ils ont également vendu leurs biens au mois de juin, soit un mois plus tard. Notre bonne entente est celle des novices.

À sa manière, la vie fait bien les choses et la rencontre d'un autre

couple tout aussi charmant est déterminante. Je vois bien un grand brun qui se promène avec sa tasse de café et qui jase avec Raymond. Sa femme, tout aussi gentille, est plus retirée et s'arrête pour bavarder à l'occasion. Lors d'un souper annuel au restaurant organisé par les campeurs saisonniers, on partage un bout de table avec Armande et Jacques nouveaux campeurs à temps plein depuis le mois de juillet. Bienvenue dans le club! Débute alors une nouvelle amitié. Jacques, un raconteur né, sait nous captiver durant des heures alors qu'Armande possède une âme de poète. Ils ont eux aussi visité les Maritimes durant l'été et suivi à peu de choses près le même périple. Faut-il croire que les débutants fourbissent leurs armes dans ces provinces?

Le terrain de pétanque est l'endroit de réunion par excellence. On dirait le magasin général d'autrefois où tout le monde vient faire son tour et bavarder. Les bancs se remplissent de spectateurs plus ou moins attentifs. Par contre, la joute est sérieuse et c'est le début d'un spectacle digne d'une comédie provençale. C'est là que les coqs, pardon, les pros s'affrontent. Raymond s'aventure sur le terrain lentement, soir après soir, pour se découvrir une véritable passion. Qui n'a pas vu dans un film français les joueurs de pétanque discuter, mesurer, tourner autour des boules pour vérifier l'angle de tir et finalement, lancer dans une pose athlétique. À l'occasion, certains coqs plus énervés se gonflent la phalle, se secouent les ailes, mais ils sont vite ramenés à leur place par le reste de la basse-cour. En cas de litige sérieux, Aimé devient la personne ressource, car les Français, ils connaissent ça! À chaque partie, qu'on gagne ou qu'on perde, les joueurs se serrent la main, l'amitié prime et on est prêt à recommencer.

Les palabres des hommes sur un terrain de camping sont chose courante, et ma foi fort utile. Voici que Raymond raconte à un auditoire intéressé l'histoire de ses crevaisons successives. Angelo, un voisin, écoute avec attention le récit et réfléchit. Cette histoire est peu courante. Angelo se retire pour quelques instants et revient avec des revues où des cas semblables ont fait l'objet de plaintes. Magazine en main, il est convaincant et maintient que nos pneus ne sont pas bons. Pas bons, ça, on l'a vu! Toujours selon l'article, il y aurait un défaut de fabrication, ce qui a pour conséquence que ceux-ci sont enclins à éclater. Bien entendu, il semble que les nôtres correspondent à cette description. Angelo affirme que la compagnie aurait remplacé les pneus des plaignants. La nouvelle se répand chez les novices comme une traînée de poudre et chacun vérifie ses pneumatiques. Après un appel au service à la clientèle chez notre bon ami, monsieur Goodyear, Raymond fait valoir les deux crevaisons et l'article paru dans la revue. Il réussit à obtenir un rendez-vous chez un concessionnaire

recommandé par la compagnie. Après un examen minutieux, le technicien déclare qu'on a droit à quatre pneus neufs. On profite de l'occasion pour s'en procurer des plus résistants. Je commence à acquérir des lettres de noblesse en matière de caoutchouc. Dernières vérifications avant de partir. C'est au tour de la roue droite de la caravane à faire des siennes.

— Mmm... Encore ces satanées roues!

Cette fois, nous perdons le peu de patience qui nous reste. Il fallait inspecter les freins et graisser les roulements à billes, alors on en profitera pour faire vérifier ce bruit. Le camion a eu sa part d'attention: l'examen des freins, l'alignement des roues et le changement du câble de l'odomètre. On ne devrait pas avoir de mauvaises surprises durant le voyage, nous les avons toutes eues.

Bon, et cette roue bruyante? Notre ami Gérald de Beloeil se charge de la révision et du graissage. Dès l'ouverture des freins, il s'écrie :

— Tu devais trouver que ça ne freinait pas beaucoup, Ti-gars? D'où c'est que tu viens comme ça?

— Des provinces maritimes et des Cantons de l'Est.

— T'as les couilles bénites, Ti-gars, parce que de ce côté-ci, t'as plus qu'une roue qui freine et j'ai pas hâte de voir l'autre côté.

— Les roues et les freins ont été examinés au début de la saison, mais maintenant, plus rien ne me surprend, dit Raymond un peu découragé.

Et il raconte l'histoire de la béquille de soutien et du travail bâclé. Il charge à fond de train ce concessionnaire peu méticuleux.

— Ça ne me surprend pas de lui, je le connais pour son manque de responsabilité, répond Gérald.

Il passe donc tout le système de freinage et de roulement à la loupe. Il brosse les freins rouillés, enlève les fils d'araignée et remplace les pièces brisées. Lorsqu'il arrive de l'autre côté, même surprise.

— T'as les couilles bénites deux fois. Là aussi, t'as qu'une roue qui freine. Tu vas maintenant voir la différence.

Raymond n'en doute pas et s'estime très chanceux d'avoir fait un voyage rien que sur deux roues ou plutôt sur deux freins...

Le 11 septembre, les Américains vivent un deuil et le monde entier respire à leur rythme. Les États-Unis d'Amérique sont attaqués au plus profond de leur coeur, celui des affaires. D'innocentes victimes paient de leur vie le lourd tribut de l'hégémonie américaine. Nous voyons à la télé le déroulement de la catastrophe et chacun retient son souffle,

n'en croyant pas ses yeux. Cette attaque terroriste a des conséquences désastreuses sur la vie de tous, les pauvres campeurs y compris. Beaucoup vont passer l'hiver en Floride, au Texas, en Arizona ou en Californie. Ces voyages sont-ils compromis? Certains sont effrayés, ont peur pour leur sécurité et ne partiront pas. D'autres attendent, laisseront les événements s'estomper. Le temps arrangera sûrement les choses et ils quitteront plus tard. Par contre, les plus aventuriers décident de ne pas vivre la peur et la panique collective et voyageront malgré tout. Nous sommes de ceux-là.

Durant l'été, nous avons offert à nos deux fils, des billets d'avion pour qu'ils puissent nous visiter au cours de la période des Fêtes. Ils font également fi de leurs appréhensions et décident que leur Noël et Nouvel An seront à saveur texane. Ils nous rejoindront à Brownsville et passeront trois semaines au soleil, du moins l'espèrent-ils. Les Gallant feront front commun devant la peur et seront rejoints par d'autres braves.

Nous planifions partir le 9 octobre 2001 pour revenir le 10 avril 2002. Les derniers préparatifs occupent nos journées et il faut rassurer nos parents inquiets. Nous partons pour une longue période et la situation aux États-Unis, pensent-ils, est précaire et même dangereuse. Notre décision est irrévocable. Nous avons depuis longtemps décidé de profiter au maximum de la vie qui nous est donnée en la vivant et l'appréciant pleinement jour après jour et, face à notre détermination, peu de choses peuvent nous arrêter. Le départ est accompagné de la promesse d'être prudents et discrets pour ne pas se faire repérer par le méchant Ben Laden.

LE DÉPART

Nous partons tôt ce matin du 9 octobre, nous avons un pays à découvrir. Derrière nous, un Québec frileux où la première gelée au sol a déjà blanchi les toits et les bordures de chemin. Le froid nous pousse au sud comme les outardes. On traverse la frontière canado-américaine vers 7 h 30 de façon à éviter l'achalandage. Après l'attaque terroriste du 11 septembre, comment cela se passera-t-il? Il n'y a pas un chat à la frontière et le douanier, à moitié endormi, nous accueille bien gentiment. Il vérifie les passeports, s'informe du temps que nous passerons en sol américain et désire visiter seul notre caravane, rien de plus. Ça y est, tout s'est très bien passé et le douanier retourne rapidement se réchauffer.

Nous traversons l'État de New York et les Adirondacks parés des couleurs d'automne. La condition des routes ravit déjà mon mari et les trous et les bosses sont restés de l'autre côté de la frontière. Rapidement, les kilomètres font place aux *miles* pendant que les panneaux publicitaires unilingues anglais vantent les vertus de l'unité et de la foi en Dieu.

Désormais, durant six mois, nous découvrirons la culture américaine et vivrons à son rythme.

Évitant la ville de New York, terrorisme oblige, nous bifurquons vers Binghamton où, pour la première fois, nous passerons la nuit dans un Flying J. Cet arrêt routier offre plusieurs avantages aux voyageurs. D'abord, l'essence y est vendue moins cher que partout ailleurs et les caravaniers peuvent bénéficier de services d'eau fraîche et de vidange, ce qui les accommode grandement. De grands îlots, légèrement isolés, sont disponibles pour passer la nuit, sans aucun frais. Nous voilà donc prêts à passer la nuit dans un arrêt routier et à y voir l'achalandage, nous ne sommes pas les seuls voyageurs à profiter de l'accueil du Flying J.

Cette station d'essence offre plusieurs services, dont la restauration et une boutique spécialisée d'articles pour camionneurs. Dans la section des cartes, je dénêche la ressource essentielle, l'Exit Authority. Malheureusement, il n'en reste qu'un légèrement abîmé. Malgré mon anglais bredouillant, je réussis à négocier un rabais sur le prix indiqué. Vive le marchandage, même en anglais, et comme Raymond s'amuse à répéter:

— Les femmes sont meilleures pour ça.

Maintenant, je suis bien équipée, prête à faire face aux sorties, pardon aux *exits*. Ma bible, comme je l'appelle, m'indiquera les services routiers offerts à moins d'un quart de mille des sorties des *interstates*.

Cette première nuit ne fut pas des plus reposantes. Le bruit des camions qui accélèrent et décélèrent reste omniprésent. Peu importe l'heure, un va-et-vient continu nous force à constater que l'îlot réservé aux caravaniers n'est pas très éloigné de celui des camions. Il faudra s'y faire...

Lors des déplacements, la rallonge escamotable étant fermée, il reste bien peu de place pour sortir toutes les douceurs du déjeuner. On décide de se payer un petit luxe et d'aller manger au resto du Flying J. Le luxe est bien petit en effet, un café, deux rôties feront l'affaire, mais lorsque nous voyons arriver notre repas, nous sommes sidérés. Une tasse de café remplie aux deux tiers est presque lancée sur la table de bois, suivie une d'assiette où trônent deux rôties aussi minces qu'une feuille de papier et tartinées au milieu d'une margarine sans goût. Les ustensiles planent quasiment, car on les a entortillés dans une serviette de table de manière à éviter l'éparpillement. Aucun napperon de papier, si petit fût-il, ne garnit la table. Voilà notre premier déjeuner américain. Déçus, il ne reste qu'à rire de notre infortune. La matinée sera longue avec deux hosties dans l'estomac.

Suivant les Appalaches, nous faisons un premier arrêt à Gettysburg pour une étape de six jours. Nous découvrons avec beaucoup de plaisir cette ville historique. Le camping est situé à l'extrémité d'un champ de bataille de la guerre de Sécession, son nom d'ailleurs l'indique, Battlefield Resort. Y a-t-il une coïncidence à se retrouver sur un ancien champ de bataille un mois à peine après le 11 septembre? L'impression est bizarre. L'installation terminée, une visite de reconnaissance en ville s'impose. Que de drapeaux! Les couleurs américaines, quand ce ne sont pas celles des unionistes, flottent à presque tous les parcomètres et maisons. Beaucoup d'autos exhibent l'étendard collé à la lunette arrière. Je connaissais la Pennsylvanie comme étant un état très patriotique, mais ça dépasse tout entendement. Est-ce que l'avion qui s'est écrasé dans un terrain vague de l'état lors des attentats a attisé la flamme patriotarde? Est-ce que ce sentiment nécessite tant de démonstration? Nous sommes sans réponse.

Nous revenons au camping afin de profiter du soleil qui s'attarde et tentons d'installer l'antenne parabolique afin de regarder les derniers développements de l'actualité. La peur du 11 septembre fait

maintenant place à celle de l'anthrax et nous sommes avides d'information. Impossible de capter le signal du satellite. Les coordonnées sont pourtant exactes, mais rien, le petit écran refuse de nous livrer une image canadienne. Qu'à cela ne tienne, nous écoutons le déroulement des événements en anglais. À Rome, on fait comme les Romains.

L'animateur parle abondamment des attaques terroristes passées et de celles appréhendées. Le peuple américain vit au rythme de la peur. Le poison est la nouvelle forme que prend la panique. Chaque lettre qui passe de main à main devient source de terreur. Le piège se referme sur chaque maison américaine. Nous comprenons bien que l'heure ne soit pas à la rigolade, mais à voir la tête d'enterrement du lecteur de nouvelles, je commence à m'énervier moi aussi. Un soir, après avoir écouté les nouvelles locales, une petite bruine persistante et une brume de plus en plus opaque alimentent une atmosphère qui devient lugubre. Les glands des chênes, tombant sur le toit, font un tapage qui me tient en alerte. Soudain, j'entends dans la nuit la longue plainte d'une sirène. Puis, tout s'arrête. La question arrive inévitablement.

— Que se passe-t-il?

Le long cri strident est lancé à deux autres reprises. Maintenant, je ne suis plus inquiète, mais quasiment paniquée.

— Nous a-t-on averti d'évacuer? A-t-on attaqué à l'anthrax?

Je n'ai pas la moindre idée de ce qui arrive, mais je veux le savoir à tout prix. Me voici dehors, en jaquette très légère sous le crachin nocturne. Les voisins ont certainement entendu, eux aussi. Raymond se pose des questions légitimes sur mon comportement.

— Que fais-tu dehors?

— Si on doit évacuer, je le saurai.

— Et puis?

— Rien, il ne se passe rien.

D'un côté, je suis soulagée que tout soit tranquille, mais en même temps un peu choquée. Ces personnes âgées ont-elles entendu, car je doute que quelques-unes soient dures de la feuille? Seront-elles au courant si on doit se mettre à l'abri? J'imagine que la meilleure solution est de me coucher, de me calmer et d'essayer d'oublier toutes ces folies. Comme dit ma mère :

— Demain, il va faire clair.

Visiter les champs de bataille de Gettysburg n'est pas une mince

affaire. Nous arpentons pendant une journée entière le théâtre des opérations militaires que l'esprit fratricide a transformé en champs de carnage. Ici, les Unionistes du général Grant et les Confédérés du général Lee se sont rencontrés dans une bataille finale et déterminante à Pickett. Imaginez que les 1-2-3 juillet 1863, chaque journée a vu se dérouler un drame. Chaque heure, près de 5 000 hommes tombaient. Pour mieux tenter d'expliquer cette guerre, les habitants de la ville font revivre une page de leur histoire en tenant un bivouac. En tenue de combat, les soldats tiennent un conseil. On pousse le réalisme à sa limite, soit en montrant une tente où s'entassent des cadavres et des membres amputés. Tout à côté, la cantinière s'efforce de faire bouillir de la soupe sur un feu de bois. Nos âmes pacifistes ressentent une immense tristesse devant la reconstitution de cette guerre et ses conséquences désastreuses. Lorsque Lincoln vint sur-le-champ de bataille, il prononça un discours dont l'une des phrases est désormais célèbre :

— Plus jamais la guerre.

Il faut croire que l'histoire est trop vite oubliée et ne porte pas les fruits escomptés. Pourtant, les champs sont remplis de plaques commémoratives et de monuments dédiés à la mémoire de tous les combattants. La flamme de la paix éternelle brûle-t-elle uniquement pour les touristes?

Au-delà des champs de bataille et du patriotisme de Gettysburg, une douce campagne reste à découvrir. Elle est peuplée par les Amish, ces colons venus de Hollande qui prônent le pacifisme et la simplicité comme mode de vie. Tout près de Lancaster, notre périple nous mène sur des chemins moins fréquentés, parsemés de fermes, de champs de citrouilles et de maïs prêt à être récolté. On ne peut passer à côté du moyen de transport des Mennonites. Leurs calèches noires tirées par un cheval occupent les bordures de route. Les hommes, habillés de noir, sont coiffés d'un chapeau de paille à large bord et portent tous la barbe. Quant aux femmes, elles sont très modestement vêtues d'une robe de coton aux couleurs sombres, manches longues, plissées à la taille, sans aucune parure. Seule une petite coiffe leur sert d'apparat. On se retrouve plongé dans une autre époque, celle d'avant l'électricité et du moteur à essence, car les Amish refusent tout modernisme, utilisant le gaz propane et l'éolienne comme source d'énergie. En se promenant au hasard des petites routes, on assiste au ramassage du maïs dans un champ. Un homme mène deux ânes tirant une charrette, dans laquelle un enfant d'environ cinq ans est assis. Le petit cueille les épis un à un et les dépose près de lui. Au rang suivant, la voiture écrase les tiges de maïs cueillies précédemment, celles qui enrichiront la terre. Ces paysans sont de véritables artisans et si on

pense à leurs moyens de production élémentaires, leurs créations raffinées ne peuvent que nous épater.

Nous apprivoisons tranquillement notre quotidien à l'américaine. Certaines activités aussi banales que faire l'épicerie deviennent de véritables défis.

D'abord, il est préférable de choisir une épicerie convenable, qui offre des produits frais à des prix abordables. Évitions les commerces aux noms incertains qui cachent des conserves poussiéreuses à des coûts dérisoires, car bien souvent, ces achats s'avèrent décevants. Me voici donc, en train de pousser le panier à provisions dans les allées du supermarché. La valeur des articles devient souvent matière à discussion et, assez régulièrement, il nous arrive de comparer un produit par rapport à un autre. Au début, nous évitons les marques inconnues et concluons qu'un biscuit Oréo sera toujours un biscuit Oréo et que le ketchup Heinz restera le meilleur. Par contre, la coupe des viandes nous étonne. Les Américains portent-ils tous des prothèses dentaires ou ont-ils de la difficulté à mastiquer? Les viandes sont piquées, hachées et coupées de façon à ce qu'un cube de boeuf soit rendu méconnaissable. Le plus étonnant est le boeuf haché qu'on dissimule dans un rouleau de papier plastique opaque et qu'on ferme aux deux bouts comme une immense papillote. Comment savoir s'il est frais? Il faut se fier à la date d'expiration, et à la grâce de Dieu...

Quand arrive le temps de choisir un pain, le pari est également de taille. Oublions vite la baguette absente la plupart du temps. Si par chance, on réussit à en trouver, elle loge dans un sac de plastique, lui enlevant ainsi tout son croustillant. Des étalages sans fin sont remplis de grands pains tranchés blancs sans ingrédient nutritif, sauf peut-être les quelques substituts servant à enrichir la farine et qu'on se targue de qualifier d'enrichie et d'améliorée. Au bout de l'allée, quelques pains contenant quelques grains sont tellement chers qu'on a presque envie de retourner acheter les premiers. Ici, on coupe le pain si mince qu'on a l'impression de communier. Est-ce ainsi que l'on combat l'obésité? Si, par inadvertance, on laisse sa tranche trop longtemps dans le grille-pain, elle devient vite grillée d'un bord à l'autre et aussi raide qu'une toast Melba. Il y a également une chose que je ne comprends pas, qu'un peuple qui envoie des hommes sur la lune et qui construit une station spatiale en soit encore réduit à attacher son sac à pain avec des broches tel un sac de poubelles. Les savants ingénieurs ont dû oublier d'inventer l'attache de plastique si utile et qui évite que l'on tortille la broche jusqu'à ce qu'elle devienne inutilisable.

Les fruits et légumes coûtent souvent plus chers qu'au Québec et ne sont pas nécessairement plus frais. Quel paradoxe! Pourquoi un pays qui produit une si grande variété de fruits et de légumes, qui a des

terres riches et irriguées même si l'eau se fait rare et qui en plus possède une main-d'œuvre abondante et peu chère pratique-t-il des prix si élevés? Exporte-t-il toute sa production?

Voilà maintenant le temps de passer à la caisse. Après avoir pensé faire le bon achat, rapport qualité-prix, la caissière nous désillusionne rapidement en nous demandant notre carte de membre. Une réponse négative nous empêche de bénéficier des rabais hebdomadaires dénichés. La facture grimpe alors à vue d'oeil. On se résigne en se disant qu'il faut nécessairement manger. À la caisse, on peut payer de diverses façons; bien sûr, le billet vert s'avère le plus pratique. Le pot de dix sous que la caissière compte un par un est également accepté même si on s'impatiente dans la file d'attente. Très étonnant, les clients utilisent très souvent le chèque personnel même pour un montant aussi bas qu'un ou deux dollars, et tout le monde patiente encore. Il y a finalement le paiement avec la carte de plastique, celui que nous privilégions. De cette façon, nous ne gardons jamais de somme importante dans nos poches et grâce au système Accès D des Caisses Desjardins, nous vérifions et payons régulièrement tous nos achats.

Un jour, en faisant la queue à la caisse, mon mari doit s'absenter quelques instants. C'est à ce moment que je tombe dans un piège tendu par la caissière. Celle-ci me demande rapidement:

— *Debit or credit?*

Je n'ai rien compris et elle recommence. Au risque de passer pour une ignare et voyant la file derrière moi qui commence à perdre son calme, je lance un :

— *Debit!*

Malheur! J'aurai dû dire *credit*, car la carte que je possède en est une de crédit. La caissière pitonne sur le clavier, regarde l'écran et finalement, m'abandonne à mon sort. Ça ne va pas très bien! Elle revient avec le gérant qui m'inflige toujours aussi rapidement que je n'ai aucun fonds dans mon compte et il refuse ma transaction. Ça y est, les chaleurs me prennent et plus ça va, moins je comprends :

— Bien sûr, mon compte est vide, c'est une carte de crédit que j'ai en main.

J'ai l'air d'une belle nouille et heureusement, j'aperçois Raymond qui arrive à la rescousse. De manière confuse, je lui explique la situation.

— Qu'est-ce que tu leur as dit?

— *Debit.*

— C'est *credit* qu'il fallait que tu dises.

Ça y est, il débrouille l'imbroglio, règle la facture et sauve l'épicerie.

Départ pour la Virginie, prochaine étape, Williamsburg. Nous revivons l'automne à l'envers. Tout au long de la route, les forêts s'enflamment. Les arbres jaunes et dorés flamboient parmi les immenses pins verts, faisant éclater une palette de couleurs enrichies par des sous-bois rougis. Que la Pennsylvanie et la Virginie ont l'air coquettes avec leurs fermes et leurs longues clôtures blanches! Ça respire le frais et la prospérité. Williamsburg sert de refuge à d'autres itinérantes venues du Nord, les outardes. Elles profitent d'une halte pour se nourrir et se reposer. On les observe sans les déranger lorsqu'elles se gavent dans les champs encore verts juste en face de nous. Mon frère Marie-Victorin de mari exulte bien à son poste d'observation avec ses jumelles et appareil-photo. Il remarque qu'à l'intérieur d'un groupe, deux ou trois oiseaux font le guet, permettant ainsi au troupeau de se nourrir sans inquiétude.

Les campeurs américains sont des gens très sociables. Difficile pour eux de passer devant nous sans lancer un *Hi!* ou encore un commentaire sur la température. L'important est de dire quelque chose. Nos voisins, particulièrement loquaces, habitent Brenson, au Missouri. La dame, une Fille de la Confédération, est férue d'histoire et collectionne les antiquités. Lui se laisse découvrir comme étant un pince-sans-rire. Malheureusement, notre connaissance sommaire de l'anglais nous empêche d'apprécier son humour et souvent, un peu idiotement, il se retrouve seul à rire de ses mots d'esprit.

Un soir, à vingt-trois heures, on vient à peine de se coucher lorsque quelqu'un frappe à la porte. Surprise! Les voisins reviennent d'une fête qui a eu lieu dans le quartier historique de Williamsburg et chacun tient à nous montrer sa tenue de soirée. Monsieur porte un uniforme anglais du temps de la colonie et madame, toute guindée dans un costume noir bardé de médailles du mérite, rayonne elle aussi. Vraiment, nos voisins ont fière allure! Leur visite impromptue nous a fait grandement fait plaisir, d'ailleurs, Raymond prend une photo des deux héros fièrement plantés près d'un pin centenaire.

À notre tour, on désire visiter Williamsburg, mais le quartier historique est bouclé. Un bus suivant un circuit prédéterminé dessert la zone piétonne. Bien entendu, nous pouvons acheter des billets, mais à un tarif qui nous semble très élevé: cinquante-quatre dollars canadiens par personne. Ce billet est valide pour une année complète, mais que voulez-vous que l'on fasse d'une si longue période, nous qui voulions marcher et apprécier l'architecture? Encore une fois, nous avons dû mal comprendre les explications de la préposée au bureau

d'information touristique.

Qu'à cela ne tienne, allons visiter Jamestown, premier établissement anglais aux États-Unis, érigé en 1607. Ce village historique fait revivre l'époque où l'Amérique était encore à l'état de projet. Ici, les constructions de style anglais impressionnent par les immenses poutres soutenant les structures. Le torchis et les pierres servent de matériaux de remplissage lors de l'érection des murs, tandis qu'un assemblage de roseaux vient compléter la charpente du toit.

Sur la place publique, un soldat se prépare au tir du mousquet et explique les secrets de la manipulation de son arme. L'exécution se fait cérémonieusement sous l'oeil attentif des visiteurs. L'homme de troupe tire un coup de fusil, suivi d'un bruit assourdissant, puis d'un nuage de fumée. Il n'entend pas à rire ce soldat, car il a une ville à défendre. Le forgeron captive également sa part de public attentif à la confection des clous. Il travaille consciencieusement, car il a des maisons à construire.

Sur la rivière James, trois répliques de bateaux marchands sont amarrées au quai. Ils transportaient les cent cinq premières personnes à mettre les pieds à Jamestown. La plus grosse des embarcations est en effet si petite qu'on a peine à concevoir comment cinquante-quatre passagers et dix-sept membres d'équipage ont pu y tenir place durant une si longue traversée. Alors, imaginez les deux autres navires: deux coquilles de noix avec de grandes voiles. Il fallait beaucoup de courage et de détermination pour arriver jusqu'ici ou fuir encore pire que ce que l'on devait affronter. Les intrépides ont sûrement vécu avec l'espoir d'un monde meilleur.

Un musée sur les Indiens Powatan nous renseigne sur ces grands méconnus, souvent associés aux gros méchants dans les livres d'histoire. On raconte le mariage de la princesse Pocahontas qui, pour faire la paix, a dû marier un Anglais. Pauvre petite princesse!

Dans le campement algonquin, on découvre la maison longue qui pouvait accueillir plusieurs familles. D'autres petites huttes construites de joncs nous suggèrent le confort qu'une vie même primitive savait offrir. Tout près, on peut apprécier le travail de taille d'un immense canot creusé dans un tronc d'arbre. La scène est bêtement intitulée: *work in progress*.

La technologie s'insère vicieusement au centre de nos vies et on ne s'en rend plus trop compte. Raymond possède un petit agenda électronique qui, à défaut de servir à planifier les nombreux rendez-vous et réunions de travail du passé, s'avère fort utile pour ne pas dire indispensable. Il contient tous les numéros de téléphone, adresses, dates de fête et mille et un renseignements essentiels. Comme je ne

blaire pas la technologie, je ne porte guère attention à ce précieux gadget. Raymond a souvent la fâcheuse habitude de le laisser traîner sur la banquette de la dînette et malencontreusement, j'ai mis un genou en plein milieu de l'objet auquel il attache une grande valeur.

Ma première réaction se veut celle d'un enfant qui cache son mauvais coup. Je ne dis mot et laisse aller les choses. Au bout de trois jours, il découvre le pot aux roses.

— Qu'est-ce qui est arrivé à mon agenda?

— Ton agenda?

— Oui, la fenêtre des données est craquée et je ne vois plus rien.

— Voyons donc, ça ne se peut pas.

— Oui! Il était là sur le siège.

Il commence à soupçonner quelque chose. J'ai la nette impression d'avoir cinq ans et j'avoue maintenant ma bêtise.

— Ça ne doit pas être si grave que ça.

— Oui, justement. J'ai toutes mes adresses là-dedans.

La faute est plus sérieuse que je ne le pensais et il veut recouvrer ses données. Il échafaude toutes sortes de plans tous aussi coûteux les uns que les autres. Il faudrait acheter un nouvel agenda, transférer les données grâce à un câble spécial. Le prix de ce dernier dépasse celui d'un neuf, encore faut-il qu'il soit compatible. Il téléphone à la compagnie où un technicien le rassure, ce dernier récupérera les données, les enregistrera sur une disquette qui pourra ensuite être lue par notre ordinateur portable. Comble de malchance! Tout s'effondre, nous n'avons pas le programme permettant de procéder à cette opération. Pour moi, tous ces plans semblent bien compliqués et frôlent la fiction. Raymond commence aussi à penser la même chose. Tentant le tout pour le tout, il met son agenda bien en sécurité dans une enveloppe matelassée, le poste pour Toronto et espère déjà son retour en se croisant les doigts.

Au bout de trois semaines, mon mari reçoit des nouvelles de son malade. Le technicien a réussi à changer la fenêtre de lecture et à récupérer les précieuses données. Hourra! Et vivement qu'on lui retourne l'indispensable bien.

Cette saga se termine malheureusement par une déception. *Le bonheur a la queue glissante*. La plus grande partie des données a été perdue et Raymond devra les colliger à nouveau, et tout ça, pour le prix d'un agenda neuf. En fait, nous avons échangé quatre vingt-cinq cents pour un dollar! Nous avons un agenda avec des données, mais

sans fenêtre, alors que maintenant, nous avons un agenda avec une fenêtre, mais sans donnée et payé deux fois plutôt qu'une. Dorénavant, il gardera le précieux objet à l'oeil...

Trouver notre chemin lorsqu'on fait une visite touristique s'avère relativement facile. Quelques renseignements, une bonne carte routière, et le tour est joué. De plus, le logiciel *Streets and Trips* permet de tracer des itinéraires, signaler la présence de bibliothèques, de restaurants et quantité d'autres informations utiles aux voyageurs comme la recherche d'une adresse civique.

Un cousin de Raymond vit à Richmond et nous désirons lui rendre visite. Un beau samedi après-midi, nous troquons le jean délavé et le t-shirt pour des vêtements un peu plus chic. Nous sommes invités à souper et fleurs en main, nous partons. Avec l'aide de son fameux logiciel, Raymond a tracé la route et ne prévoit aucun problème. Après avoir fait plusieurs milles, je m'aperçois que j'ai oublié l'atlas routier qui, d'habitude, ne me quitte jamais. J'ai bien en main le tracé des rues du quartier qui mène chez le cousin, mais voilà, en ce qui concerne les routes principales à suivre, c'est un peu l'inconnu sans carte routière. Se retrouver dans Richmond, capitale de la Virginie, n'est pas chose facile. Mon mari, toujours aussi optimiste, ne s'inquiète pas. On a qu'à prendre cette route-là, puis celle-ci, enfin c'est ce qu'il pense. De routes en route, de viaduc en viaduc et de demi-tour en demi-tour, nous réussissons à prendre la seule autoroute payante qui existe dans les environs. Notre errance dure près de deux heures. Il fait chaud, mon déodorant est mis à rude épreuve et ma coiffure commence sérieusement à s'aplatir. Heureusement, les fleurs tiennent le coup.

— Mets l'air conditionné, on va sûrement être plus patients.

Enfin, on peut penser! Il suffit de trouver un gentil badaud à qui on demandera notre route. De toute évidence, il ne faut jamais sortir sans le précieux atlas. La leçon portera ses fruits, du moins je l'espère.

De toute évidence, le cousin et sa conjointe sont heureux de recevoir la visite de parents québécois. Les nouvelles familiales étant mises à jour, pourquoi ne pas profiter de l'occasion pour se faire expliquer le système social, médical, scolaire, économique des Américains? Étant donné que Mara et Bernard vivent aux États-Unis depuis quelques années, ils sont en mesure de bien nous faire comprendre toutes les nuances du système américain. C'est d'autant plus intéressant que tout se déroule en français et cela nous permet de mieux saisir toutes les facettes de la poursuite de l'*américain dream* qu'un p'tit gars de la Gaspésie semble avoir découvert à sa façon.

En route vers la Caroline du Nord. Nous arrêtons par hasard à

Pinehurst sans en connaître la véritable réputation. Située dans une forêt de pins avec des quartiers résidentiels huppés, la magnifique petite ville est entièrement dédiée au golf et son architecture, typique des plantations. Pinehurst se classe troisième au monde quant au nombre de ses terrains de golf, la première place revenant à une ville californienne, alors que la seconde est St. Andrews, en Écosse, là même où le golf fut inventé. Ici, on vit au rythme du club et de la petite balle. Tout est chic, soigné, feutré. La période de floraison bat encore son plein et les azalées, impatientes et rhododendrons enjolivent chaque coin de rue. Nous qui avons quitté la grisaille d'octobre, sommes ravis par toutes ces couleurs.

Notre vie n'est pas toujours trépidante. Parfois, on se retrouve sur de petits terrains de camping, éloignés de tout. Un jour, nous campons à Screven en Georgie. Si personne ne connaît cette ville, c'est parce qu'elle est perdue au milieu des champs de coton. Confortablement installés dans un champ, à l'ombre du seul pin existant, la route sépare le terrain de camping du bâtiment administratif ou ce qui en tient lieu. Une petite cabane, avec une porte-moustiquaire qui grince, cache des trésors. Il suffit de la pousser. Une vieille mémé nous accueille avec impatience. Elle est scotchée derrière son comptoir rempli de toutes sortes de choses, un vrai bric-à-brac. Les gommes balounes et autres bonbons côtoient la pile de factures, tandis que les créations artisanales crochetées, ayant pris une teinte grisâtre sous l'outrage de la poussière, patientent sur un coin. Le petit secrétaire derrière elle déborde de piles de papiers posés en équilibre précaire. L'octogénaire est habillée de rose des pieds à la tête, son chandail taché a même été mis à l'envers, alors qu'un pantalon informe, de la même teinte, complète sa toilette. Elle est si âgée et si petite qu'on dirait qu'elle va casser, si bien qu'elle doit s'accrocher au comptoir pour se tenir debout. Son pépé est assis à une table, pas très loin, en train de siroter un *cream soda*. Autant la mémé est minuscule, autant le pépé s'allonge quand il réussit à se déplier. En fait, il n'a pas l'air de meilleure humeur que sa femme. À en juger par son oreille toute rongée, on dirait un vétéran d'une guerre perdue d'avance.

Dans ce petit village isolé, si on a besoin de quelque chose, il faut être tenace et ceci signifie faire soixante kilomètres pour un litre de lait. À ce compte-là, achetons-en deux!

Par contre, voici l'endroit rêvé pour faire l'entretien de notre équipage. Raymond constate que la moulure de caoutchouc qui assure l'étanchéité de la rallonge escamotable est décollée, c'est le temps de la réparer. Il bichonne sans cesse son camion, le lave, le cire et le frotte, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

Notre itinérance présente toutefois certains désavantages, je dois

oublier la coupe de cheveux mensuelle chez ma coiffeuse. Si je n'arrive pas expliquer correctement ce que je désire, j'ai de forts doutes sur les résultats. Suivant le principe qu'on n'est jamais mieux servi que par soi-même, je me mets à la tâche et me coupe les couettes. Les cheveux tombent allègrement. Comme ma coiffure naturelle ressemble souvent à un champ de bataille, le risque ne m'apparaît pas très grand. Le résultat final est, disons moyen, mais soyons indulgents, le métier finira bien par entrer. Par contre, mon mari qui a subi les mêmes assauts de la part de mes ciseaux a meilleure allure.

Laissant de côté nos préoccupations domestiques, nous préparons un pique-nique, attrapons notre chapeau et en route vers le bord de mer à Brunswick. On passe par des chemins tellement tranquilles qu'il semble que personne ne vit ici, sauf les résidents de la prison d'état. Puis, peu à peu, on découvre des maisons, que dis-je, des masures. La tristesse et la pauvreté se cachent sous les pins bien à l'abri des regards. Les maisons, sans fondation, sont déposées sur quelques blocs de ciment, certaines tiennent à peine debout tellement elles sont affligées par les intempéries. Ce qui leur tient de cour s'apparente davantage à un dépotoir ou un cimetière d'autos. La paix et le bonheur règnent-ils à l'abri de ces murs? En arrivant à Brunswick et St. Simon's Island, le contraste frappe tant il y a de richesse. La vie semble si douce ici. L'abondance et la beauté choquent quand on sait, qu'à quelques milles de là, d'autres citoyens n'ont pas droit à la verdure d'un golf ou au luxe d'un condo. La laideur réside au fond de la forêt de pins. Ici, tout a été pensé en fonction de la consommation, celle que le touriste exige, friand de plages, de sable et de plaisir. Déjà, on aperçoit les crevettiers qui rentrent au port chargés des fruits de mer qui garniront les assiettes des mieux nantis.

Fatigués de se promener? Il suffit de prendre le temps et de s'asseoir sur un banc à l'ombre d'un arbre majestueux, typique du Sud américain, le *live oak*. Ce chêne à feuilles persistantes est souvent envahi par la mousse espagnole, ce qui en fait souvent un véritable tableau d'art.

Une autre découverte: la *evacuation road* ou *hurricane road*. Ces routes, généralement larges, sont utilisées en cas d'urgence. Les petits panneaux routiers bleus rappellent que la saison des tornades et des tempêtes tropicales s'attarde cette année et qu'on en signale encore ici et là. Décidément, cette année semble bien différente. Le sort s'acharne-t-il sur l'Amérique de monsieur Bush?

Notre voyage d'amoureux est vraiment très agréable et nous apprécions notre vie sans contrainte et combien riche. Nous découvrons un nouveau pays, son peuple et ses habitudes, mais voici

qu'à être baignés jour après jour dans une culture qui est, force de constater, fort différente de la nôtre, j'ai un brin de nostalgie. Est-ce le fait de conjuguer les événements du 11 septembre, la peur de l'anthrax à l'ennui des miens, je ne sais trop? J'aurais envie de partager avec d'autres ce que je vis, de parler français, de dire bonjour au lieu de *Hi!* ou *Good morning!* Raymond comprend bien ma tristesse quoiqu'il soit plus résistant que moi à la déprime. Voici qu'un jour, un coup de téléphone viendra bouleverser ma nostalgie. Le destin suit souvent des chemins insoupçonnés.

Nos amis, Hélène et Jean-Paul rencontrés à Compton, se trouvent actuellement au Missouri. Ils désirent prendre de nos nouvelles, savoir où nous sommes rendus et comment se déroule le voyage. En pleine forme, ils se dirigent vers la Californie en compagnie d'un autre couple, mais au timbre de leur voix, il semble que quelque chose cloche. À peine trente minutes plus tard, le téléphone sonne à nouveau. C'est encore l'ami Jean-Paul :

— Est-ce que ça vous dérangerait si on allait vous rejoindre à Panama City?

La réponse est rapide.

— Bien sûr que non, ce serait formidable si vous veniez.

Du coup, ma petite tristesse s'envole et déjà j'anticipe la joie de partager mon quotidien avec ces amis.

Ils arriveront dans cinq jours. Enfin des gens de notre âge!

En attendant la visite, on se familiarise avec l'environnement. Nous enfourchons les bicyclettes et partons à la découverte des plages de sable blanc comme du sucre. La mer turquoise du golfe du Mexique se fait si invitante qu'il est difficile de résister à la douceur de l'eau de novembre. Ma collection d'objets hétéroclites s'enrichit. Coquillages, roches et sable blanc viennent rejoindre mes autres trésors. Les pélicans bruns, ces magnifiques oiseaux, habiles plongeurs, sans se faire prier nous présentent de véritables spectacles. À les voir plonger tels des avions en perdition, le frère Marie-Victorin m'indique qu'un banc de poissons est sûrement très près. En formation en V, un peu comme les outardes, ils rasant la surface de l'eau. On prend le temps d'apprécier ce que la nature offre en toute simplicité: le soleil, le sable, la mer et les oiseaux. Que voulons-nous de plus?

La côte est totalement dédiée au tourisme. Hôtels, condos, chalets, bungalows sont à louer et attendent la haute saison pour se réveiller et bouger au rythme de la plage, du soleil et des vacanciers.

Le 7 novembre, nos amis arrivent après une longue course du nord

vers le sud. Les retrouvailles sont chaleureuses et fort animées. C'est la complicité des novices retrouvés. Alors débutent les 4 à 6 et pas besoin de prétexte pour sortir l'apéro, les amuse-gueule et autres douceurs. Le bavardage va bon train et quelques fois, les anecdotes frôlent le mensonge. Peu importe, la vérité sortira bien victorieuse un jour ou l'autre et on se quitte en se disant:

— Mon Dieu, déjà l'heure du souper!

Souvent l'invitation à partager un repas se fait sans manière.

Nous planifions maintenant l'itinéraire en tenant compte de nos nouveaux compagnons et réservons les campings à venir. Notre destination semble leur convenir. Nous avons un rendez-vous très attendu avec nos fils au Texas pour Noël et le Nouvel An. La mère poule que je suis ne peut envisager de le manquer.

Pour voyager agréablement avec un autre couple, il faut beaucoup de respect réciproque. Bien sûr, nous partageons spontanément certaines activités, mais il faut savoir laisser à l'autre son autonomie ou son besoin d'intimité. Souvent, nous partons seuls faire une visite, découvrir en amoureux des coins qui nous intéressent plus particulièrement. Le soir arrivé, une entente tacite s'applique, chacun chez soi.

Nous quittons maintenant pour la fascinante Louisiane en traversant rapidement l'Alabama et le Mississippi. Un long défilé de villes portuaires et balnéaires mène au pays cajun.

Le premier arrêt est bien sûr au *WELCOME CENTER*. Nous trouvons là les informations nécessaires aux prochaines visites et les cartes routières des principales grandes villes. Raymond n'a pas fait les choses à moitié et sort du centre d'information touristique les mains remplies de dépliants, de brochures et de cartes. Nous traversons New Orleans à l'heure de pointe et le CB s'avère un outil indispensable pour communiquer avec nos amis, notamment quand la circulation se fait dense. Carte en main, je pilote les deux conducteurs à travers les grands axes routiers de la ville, destination pour quelques jours: Bayou Signette State Park.

La visite de New Orleans est un choc excitant qui ne déçoit pas. Un traversier nous amène de l'autre côté du Mississippi, ce fleuve au trafic important. Avec pour toile de fond, le vieux quartier français et les édifices modernes, les longues barges poussées par de puissants remorqueurs avancent lentement vers le golfe du Mexique. Parfois, un bateau avec une énorme roue à aubes sillonne le fleuve. On se croirait spectateur d'une autre époque, celle des croisières sur le Mississippi où les belles dames des plantations côtoyaient les gentlemen. Aussitôt

arrivés au quai, on se sent pris par la magie de la fête, celle du jazz et du blues. La promenade sur le bord du fleuve nous amène au Carré français, le coeur de la vieille ville. Les petites rues offrent un spectacle continuellement renouvelé de maisons de style espagnol. On se situe au royaume de la longue galerie de fer forgé, surchargée de fougères et de lierres, donnant à certaines rues des allures de cartes postales. On ressent une chaleur humide qui étouffe et ralentit les marcheurs. Comblés, les touristes rapportent moult photos de ces dédales de rues écrasées de soleil.

La célèbre rue Bourbon garde encore, même au matin, l'odeur des nuits chaudes et endiablées. Ici, la vie nocturne se déroule au son du jazz et au goût du bourbon, ce bon vieux whisky américain.

Impossible d'éviter la cathédrale Saint-Louis, son carré et son parc. On dirait la rue du Trésor du Vieux-Québec. Pêlemêle, les caricaturistes, les peintres, les musiciens et les diseurs de bonne aventure ont pignon sur rue ou plutôt table et chaise sur rue. Un spectacle endiablé nous attend face à la cathédrale. Le jazz règne en maître. La clarinette, la trompette et le trombone répliquent à la contrebasse, à la planche à laver et aux percussions. La magie de la musique gagne les spectateurs et on se met à battre la mesure ou à se déhancher discrètement. Les plus osés dansent dans la rue. Tous sont envoûtés et garderont un souvenir impérissable de ce spectacle impromptu.

Il n'y a rien de plus agréable, lorsqu'on visite une ville, que de tomber sur un événement inattendu. Voilà que par ce beau samedi après-midi, sort du parc une jeune mariée suivie de ses demoiselles d'honneur. Elle s'assied sans manière sur une marche, troque ses souliers fins pour de lourdes espadrilles et va rejoindre ses invités en veston cravate et robes chic. La foule se mêle discrètement aux invités. Et nous voilà au beau milieu de la noce de Jane et Al. À notre grande surprise, nous assistons à une coutume louisianaise qui veut que chaque invité lance des colliers de fausses perles blanches à la foule. Le cortège s'ébranle à pied précédé d'un orchestre de cuivres qui excite la foule avec son rythme endiablé. Chaque badaud essaie d'attraper les colliers qui virevoltent au-dessus des têtes et c'est à qui en aurait le plus grand nombre autour du cou.

De l'autre côté du carré, le marché aux puces attire à son tour beaucoup de visiteurs. Chacun recherche l'aubaine du siècle ou le souvenir à rapporter. C'est un véritable bain de foule. On s'arrête aux étals en traînant jusqu'à ce que l'embouteillage soit complet.

Au retour, on s'attarde ici et là, en regardant une dernière fois cette ville magique à saveur française. Pour ma part, il faudra y revenir tant

cette ville m'a fascinée.

Tout au sud de New Orleans, il faut découvrir les bayous de Port Sulphur. Nous sommes ici en terre cajun, très loin de la richesse louisianaise. Les bayous imposent une architecture adaptée au milieu, les maisons sont bâties sur pilotis. Juste en face de chacune, un petit quai fait de quelques planches et au bord duquel est attaché une barque à fond plat équipée d'une chaise. Voilà la toile de fond installée. Étrangement, cela nous rappelle les îles de Sorel, le pays du Survenant. Tout semble empreint de tranquillité. Les visiteurs plus hardis pourront faire une expédition dans les dédales des bayous, débusquant l'aigrette qui guette patiemment sa proie ou l'alligator qui semble sommeiller. On peut également tenter une expérience, soit de jeter une ligne à l'eau afin de taquiner le catfish ou encore piéger le célèbre crawfish. L'eau des bayous est souvent recouverte d'une mousse verdâtre peu attirante, mais qui comble la photographe que je suis. Ces vieilles souches et ces branches, pourrissant dans le marécage, auront leur place dans mon album de photos. Elles décriront la quiétude et la patience du peuple cajun, ces habitants du marais.

Nous laissons la région de New Orleans pour nous diriger vers le sud-ouest. Construite sur piliers, la route traverse des milles et des milles de marais. Ici, tout semble hors du temps. D'immenses cyprès baignent leur pied bulbeux dans l'eau trouble. Ils ressemblent à de grands squelettes envahis par la mousse espagnole, trempant dans un ciel bleu qui s'amuse à multiplier ce trompe-l'oeil à l'infini. On dirait un miroir sans fin, le spectacle est magnifique et silencieux. Finalement, nous touchons terre et les marécages font place aux champs de canne à sucre. Cette fois, le décor de film est planté. Tout au fond, en arrière-scène, se dresse une imposante maison blanche digne des grandes plantations. Entourée par d'immenses champs de canne à sucre, un chêne majestueux la cache à peine. Fort heureusement, les esclaves qui devaient y travailler durement sont absents, mais on ne peut s'empêcher de réfléchir à leurs tristes conditions de vie. Aujourd'hui, le travail aux champs s'est modernisé. On utilise une machine sophistiquée qui coupe les plants un à un, les rejette dans un camion qui ensuite dirige sa cargaison vers la raffinerie. Une grue géante décharge les bennes, quand ce n'est pas des wagons pleins à ras bord. Le précieux nectar extrait dégage dans l'atmosphère une odeur caractéristique et sucrée. Après la cueillette, les champs sont brûlés afin de les débarrasser des débris. Cette fois, l'odeur des brûlis prend celle du caramel. Il faut absolument goûter le sirop de canne, il se situe entre celui de la mélasse et du sirop de maïs. Son goût se marie bien à celui de la galette à sarrasin.

À courir ainsi sur les routes, il arrive parfois des surprises, non pas de taille, mais de poids. Une route campagnarde longe une petite rivière. Le décor est bucolique et on ne se soucie guère de la circulation. À un embranchement, nous hésitons entre deux routes à suivre. Quelle est la différence entre la 1 et la 1A? La réponse se trouve de l'autre côté de la rivière.

— Ce n'est pas bien grave si on prend la mauvaise, on traversera au prochain pont, m'assure mon mari.

Pour ne pas le faire mentir, j'aperçois un petit pont tout près.

— Tu vois, je te l'avais bien dit qu'on pourrait traverser.

Nous voilà engagés sur le pont que j'oserais qualifier de ponceau. Un panneau de signalisation indique un poids maximum de 3 tonnes. Rien d'anormal en soi, on indique presque toujours la pesanteur que ces petites structures peuvent supporter, mais un déclic se fait dans ma tête et rapidement, je calcule notre poids: 6 800 livres pour le camion et 8 800 pour la caravane. Ça fait bien 15 600 livres, soit plus de 7 tonnes! Trop tard pour réfléchir, Raymond est déjà bien engagé et nos amis qui nous suivent le sont eux aussi.

— Mais, on est bien trop lourd!

— Bien non, voyons, c'est fait fort ces petits ponts-là.

Fait fort! Je l'espère, car un automobiliste venant en sens inverse, lui, joue de prudence et n'en remet pas. Il attend et n'ose pas avancer.

— Sage décision, monsieur, attendez un peu.

Nous voilà rendus sains et saufs sur l'autre rive. Je crois que nous avons réussi parce que j'ai retenu mon souffle, ça faisait toujours ça de moins.

La petite ville de Broussard, sur la route de la canne à sucre, nous accueille pour quelques jours. De là, on visitera les alentours, dont les villes de Lafayette et St. Martinville, le coeur même du pays cajun. Le camping choisi est situé sur le bord d'une voie importante et le bruit incessant des camions transportant la canne, infernal. Nous qui venions de quitter le State park et les bayous, le contraste est plutôt stressant. J'ai la nette impression de coucher dans la rue.

C'est la Thanksgiving, le test ultime pour les Américains après le 11 septembre. La confiance en leur sécurité sera mise à rude épreuve. Pour nous, c'est un jour gris et la pluie semble vouloir nous tenir compagnie pour toute la journée. Les commerces, musées et autres attractions touristiques sont fermés. Seul le centre d'interprétation Jean Lafitte accueille les touristes un peu désœuvrés. On y raconte l'histoire des Acadiens déportés. Celle-là, nous la savions déjà, mais

l'accueil qu'ils reçurent en terre d'Amérique était souvent occulté. Après avoir accosté au Maryland, en Virginie, en Caroline du Nord et du Sud ainsi qu'en Georgie, ceux-ci furent persécutés et déracinés à nouveau par les soldats anglais. Il n'y avait guère de repos pour ces pauvres gens. La Louisiane, à ce moment possession française, finira par leur servir de terre d'accueil. Il y a beaucoup de tristesse dans ce récit d'errance. Certains nous racontent qu'il y a à peine quarante ans, on les punissait à l'école lorsqu'ils parlaient français et comment on leur a enfoncé de force dans la gorge la langue anglaise. Les Cajuns sont tellement heureux lorsqu'ils peuvent parler français. C'est une façon pour eux de contester l'interdit de leur enfance et ainsi retrouver la langue de leur père. Il faut cependant être attentif pour bien les comprendre et si on aime l'accent de l'Acadie, on savoure celui des Cajuns. À la petite boutique du musée, un gardien de sécurité nous offre un spectacle impromptu. Sur une étagère, il ramasse des cuillères de bois, se met à battre la mesure d'un reel et à taper du pied, puis il attrape une seconde paire de cuillères, me les donne et alors, le bal commence au milieu du magasin. Il suffit de peu de choses pour fêter. Sacré Cajun!

Il faut s'arrêter à St. Martinville pour visiter le vieux cimetière. Ici, on a gardé la tradition française, des rangées de caveaux et de tombeaux familiaux, tous aussi vieux les uns que les autres, attendent les visiteurs. Les noms français abondent bien que leur orthographe diffère, par exemple, Thibodeau auquel on a ajouté un X. Comme peu de gens savaient lire et écrire, ils apposaient un x au bout de leur nom en guise de signature. C'est ainsi que les Thibodeaux ont évolué en sol américain. L'inscription aux registres de l'État civil a officialisé cette particularité.

Il faut absolument voir le chêne d'Évangéline. Sous cet immense *live oak*, les personnages de Longfellow, Évangéline et Gabriel se sont rencontrés. L'endroit est romantique. Il n'en faut pas plus pour se faire photographier sous le chêne en prenant la pose des héros.

Près de Lafayette, le Village historique acadien offre aussi sa page d'histoire. Quelques maisons, une petite église, une école, des étangs où nagent des canards paresseux témoignent de la rude vie des Cajuns. Les maisons de l'époque ont une architecture particulière. L'escalier extérieur menant à l'étage est situé à l'extrémité de la galerie avant. Cette caractéristique laisse ainsi un plus grand espace logeable à l'intérieur de la maison. Le climat clément de la Louisiane permet cette disposition, mettant l'escalier à l'abri des intempéries.

À l'église paroissiale, on retrouve la trace des Haché dit Gallant. Tout laisse croire que quelques-uns ont été déportés, même si la plupart des ancêtres de mon mari sont demeurés à l'Île Saint-Jean,

rebaptisée plus tard Île-du-Prince-Edouard. Des plaques commémoratives sont distribuées çà et là et des textes originaux en français de l'époque y racontent la vie quotidienne. C'est un véritable plaisir de voir la langue évoluer et de découvrir l'orthographe parfois bien différente.

Ce soir, nous allons souper au Randol's et prendre un véritable bain de culture cajun. Au premier abord, on se croirait dans une cabane à sucre du Québec. Des nappes à carreaux rouges garnissent de grandes tables en bois. Au menu, on retrouve de l'alligator, du crawfish, du catfish et bien sûr, d'autres mets régionaux. Même les plus conservateurs trouveront de quoi se sustenter. Du poulet cajun contentera nos amis. Pour ma part, je déguste l'alligator du bout des dents, mais sitôt la première bouchée avalée, je suis séduite. Son goût fin et délicat se rapproche du poulet. Quant au crawfish, il demeure le maître incontestable de la place. Les petites écrevisses rougeâtres, cuites dans une sauce piquante, sont servies dans d'immenses bacs en plastique remplis à ras bord. Un petit seau garni d'un sac de plastique accompagne le bac et sert à recevoir les petites carcasses vides, puis une grande bavette, toujours en plastique, vient couronner la présentation du plat. Consommer, jeter. Aucun légume, on fait dans la simplicité. Nous sommes loin des étoiles des guides Michelin et Debeur.

Après avoir bien mangé, il ne reste plus qu'à aller danser. Il faut faire descendre les écrevisses! Un orchestre joue du zydeco, du bluegrass et du country. Aux premiers accords, les danseurs s'installent sur la piste et tous se mettent à tourner en rond, à petits pas. Il est important de bien observer les autres danseurs, l'homme avance et la dame recule. Si par malheur, un couple se trompe de côté, l'harmonie chorégraphique est immanquablement rompue. Dès notre entrée dans la ronde, nous avons évidemment pris la mauvaise direction. On dirait une série de petits crabes qui roulent en rond au son de l'accordéon, du violon et de la planche à laver sur l'air de « *Votre petit chien madame.* »

Quelle soirée! À voir un monsieur d'un âge respectable, mouchoir en poche, ne pas faiblir de la veillée et chaque fois inviter une compagne différente, jeune de surcroît, ça doit garder alerte. Mais comme on dit, ça poigne dans le mollet.

Qui ne connaît pas la célèbre sauce Tabasco! C'est à New Iberia qu'on cultive le piment et que l'on concocte cette sauce connue dans le monde entier. Lors d'une visite guidée, on explique tout sur le processus de la sélection des petites graines de piment jusqu'au repiquage des jeunes plants, puis de la cueillette à la fermentation. On prétend que le piment sélectionné par Tabasco est le plus fort du

monde. Comment sait-on que le petit légume est rendu à maturité? Un bâton de couleur rouge sert d'étalon. Les couleurs du bâton et du piment comparées indiquent que la récolte peut débuter. D'ailleurs, le nom de la capitale de la Louisiane, Bâton Rouge, vient du fameux petit bâton rouge utilisé par Tabasco.

Nous visitons Lafayette par un beau dimanche dont le centre-ville est désert. Après le circuit touristique habituel, on découvre la très jolie cathédrale de Lafayette, empreinte d'une grande sobriété. Juste à côté, un jardin invite à la réflexion et à l'ébahissement. En effet, un chêne, un seul, occupe tout l'espace du jardin. Majestueux, et le mot est faible! Quatre cent cinquante vénérables années! Son tronc mesure plus de dix-huit pieds et ses ramures montent à plus de cent vingt-cinq pieds dans les airs. Ses branches s'étendent sur plus de deux cent cinquante pieds et pèsent si lourdement qu'on doit les supporter avec des poteaux d'acier. Le magnifique est en partie recouvert de lierres envahisseurs. Quel spectacle! On ne peut qu'admirer cet ancêtre qui a su résister non seulement à l'assaut du temps, mais à celui des hommes, parfois plus dangereux.

Près du lac Charles, nous suivrons la piste créole. Piquenique en main, jumelles et appareil-photo dans le sac à dos, nous cheminons le long d'un canal menant au golfe du Mexique, lequel sert de réserve ornithologique. Raymond exulte! Il n'a guère de répit. Les ibis, les grands hérons et les blanches aigrettes se laissent photographier. Même la spatule cherchant sa pitance et le carouge à épaulettes sont observés. L'alligator qui se croyait bien caché est débusqué à son tour. Toutes sortes de bestioles sont répertoriées par le frère Marie-Victorin qui sollicite l'aide notre ami Jean-Paul, promu pour l'occasion au titre de frère Tuck. Notre observation n'a de cesse que lorsque nous arrivons au bout de la route sur une immense plage. De forts vents balaient la côte du golfe du Mexique. Le sable est si compact qu'on peut y circuler comme sur une route sans risquer l'enlèvement. Une alerte météo vient mettre fin à notre ravissement et on doit retourner au camping. Une tornade est annoncée, sa trajectoire devrait balayer le paradis que le frère Marie-Victorin et le frère Tuck viennent à peine de quitter. Bien à l'abri dans notre caravane, il y aura eu plus de peur que de mal, la tempête s'essouffle dans le golf du Mexique.

LE TEXAS

Notre entrée dans l'état du Texas se fait au son des tambours et des trompettes du ciel. Le passage de la tornade, plus au sud, a laissé un ciel gris et un thermomètre qui descend constamment, indiquant un maigre 7° C, alors que le vent n'augure rien de bon. Les éclairs et le tonnerre se mettent de la partie et soudainement, il commence à pleuvoir. Jamais je n'ai vu autant d'eau tomber en si peu de temps. En moins de quinze minutes, les flaques d'eau montent à la hauteur d'un pare-chocs. Quel déluge! Peu importe ce foutu temps, il faut arrêter dans une station-service, le camion a soif. Mais cet arrêt cause de sérieux maux de tête à l'ami Jean-Paul. Après avoir terminé le plein d'essence, en amorçant son départ, il accroche le côté de sa caravane sur le poteau de fer servant à protéger les pompes. Une partie du revêtement aluminium se fripe, laissant un coin de la structure à nu. Cette fois, l'ami Jean-Paul est en furie et a besoin des prières et de l'aide du frère Marie-Victorin. Gants, pince à découper, marteau, clous sortent des coffres afin de réparer sommairement le dégât et pouvoir continuer la route. Hélène et moi, gelées jusqu'aux os, évaluons les dégâts et essayons d'encourager nos maris qui s'acharnent sur la tôle froissée, les doigts engourdis par le vent froid. Quelle vie!

Après presque une heure de réparation, on repart. C'est en plein orage que l'arrivée se fait à Hitchcock, près de Houston. Vite, poussons le chauffage au maximum, espérant qu'un café bouillant finira de nous réconforter.

Je ne sais si c'est le passage de la tornade d'il y a quelques jours, du vent, de la pluie ou peut-être bien le froid, mais voilà que Raymond déraile un peu et passe par un instant de grande folie. Imaginez-vous qu'à cinquante-sept ans, il veut avoir les cheveux bleus. Ses superbes cheveux gris de *sugar daddy* seront de la même couleur que ceux d'un jeune boutonneux de quinze ans. Je ne peux le croire! Devant sa détermination, j'accepte d'entrer à mon tour dans son délire.

— On va le faire avant qu'il ne soit trop tard... Qu'est-ce que tu dirais si on commençait par des mèches bleues?

Sortons le casque, le crochet et on y va. Le résultat est plus que moyen. Bien sûr, un reflet bleuté brille au soleil, mais rien de plus.

Mon client n'est pas totalement satisfait.

— Tu vas les teindre tout en bleu.

Qu'à cela ne tienne, mais je tiens absolument à prendre des photos immortalisant cet aveuglement masculin.

— Ta mère n'en croira pas ses yeux.

Nos amis n'en reviennent tout simplement pas.

— Tu l'as fait!

Vite, Jean-Paul sort son caméscope.

C'est ainsi qu'avec ses cheveux bleus, Raymond se promène fièrement dans la ville de Galveston. Quel cran! La presqu'île de Galveston consiste en une route bordée d'hôtels cossus d'un côté, et de l'autre, d'une plage magnifique. La chaleur douce du golfe du Mexique invite les vacanciers. En 1900, un ouragan a partiellement détruit cette ville et plus de 6 000 personnes y ont trouvé la mort. La nature, si belle soit-elle, peut être une grande destructrice. Elle a ses lois, les impose avec force et il ne reste qu'à l'homme d'en tirer les leçons.

La traversée du sud du Texas surprend, des plaines à perte de vue. Des routes droites arpentent d'immenses champs labourés, prêts pour la prochaine saison. La seule culture facilement identifiable reste celle du riz, caractérisée par ses grands champs inondés.

Un arrêt de quelques jours au camping de Rockport nous permettra de visiter Aransas Pass, San Padre Island et Corpus Christi. Le terrain est très sablonneux et rempli de petits cactus, gros comme des têtes d'épingle, qui s'agrippent à tout. Ils affectionnent les souliers et plus particulièrement les bas, les orteils et les tapis de la caravane. Si piquants! Ils ont crevé les pneus de la bicyclette de Jean-Paul. Le sable est aussi l'endroit propice pour les fourmis rouges qui y construisent une multitude de nids. Au moindre faux pas, sans pitié elles attaquent pieds et jambes qui se retrouvent envahis par ces petits monstres mordants. Elles partent avec un morceau de peau, tant elles sont agressives.

À San Padre Island, de nombreux ponts enjambent les détroits et quatre traversiers font des allers et retours constants, permettant d'avoir accès à la dernière portion de la presqu'île très prisée par les touristes. Une longue bande de terre étroite s'avance dans la mer, délimitant la baie de Corpus Christi.

Nous planifions une sortie aux courses de lévriers. J'ai souvent entendu parler de ces compétitions très prisées par les habitués de la Floride. Il est temps que j'établisse ma propre opinion. Nous arrivons quelques minutes avant le début du programme, juste le temps de

s'installer confortablement. Le spectacle vaut largement le prix d'entrée de deux dollars. Raymond et moi ne savons pas trop comment tout cela fonctionne. Heureusement, l'ami Jean-Paul, déjà initié, nous explique le principe des quinella, perfecta, odds et autres termes propres à cet univers. Nous voulons parier un peu, mais quels chiens méritent notre mise? Un programme nous fournit la liste des canidés inscrits à chaque épreuve et renferme une grande quantité d'informations sur chacune de leurs performances antérieures: les temps courus, les bourses remportées, leur poids, leur père et mère et autres renseignements tous plus embêtants les uns que les autres. Mais comment utiliser toute cette information? Tenus en laisse, les gracieux coureurs sont maintenant présentés au public et c'est à ce moment que notre choix se fixe, soit en vérifiant son allure générale, sa grosseur, sa robustesse, la longueur de ses pattes, enfin rien de très scientifique. J'ai les yeux fixés sur les vedettes, tout en jetant un coup d'oeil rapide au tableau indicateur montrant l'évolution des paris. Finalement, n'y connaissant rien, je gage sur celui qui vient de faire pipi, concluant qu'en étant plus léger, il devrait gagner. Les concurrents sont maintenant en place dans leur cage de départ et les accompagnateurs reviennent au pas de course.

Ça y est, ça part! Un lapin en peluche qui ressemble à un paquet de poils blancs sert d'appât. Les athlètes partent à la vitesse de l'éclair et n'ont qu'une idée, attraper ce leurre insolent. Dans le détour, en bout de piste, les chiens dérapent et dans une volée de terre rattrapent le peloton. Tous les spectateurs crient après leur favori, certains se lèvent, pensant ainsi les encourager plus fortement. L'excitation est à son comble lorsque la meute passe devant la baie vitrée. À la ligne d'arrivée, c'est l'apothéose finale, puis les cris se taisent. Le classement des participants apparaît alors au tableau et les parieurs chanceux vont réclamer leur dû. Quant à moi, je suis bien déçue, car le toutou léger est arrivé bon dernier. Une fois, il m'est arrivé de parier sur un quadrupède qui refusait d'avancer.

— Celui-là se rebelle et refuse de courir, mais regardez-le bien, ce sera mon champion.

Champion, mon oeil! Il ne voulait même pas partir lorsque les portes se sont ouvertes.

— Maudit chien!

Un gain tardif m'a cependant permis de diminuer les pertes encourues par le léger et le paresseux. Je n'ai pas perdu une fortune, seulement quelques dollars, à peine le prix d'une entrée au cinéma, mais j'ai ri pour tout l'or du monde. Cependant, une chose m'a vraiment étonnée. On accepte ici la présence des jeunes enfants qui

sont, autant sinon plus, énervés que leurs parents. Ils font entre eux des paris imaginaires, préparant ainsi les gamblers de demain.

À l'occasion, c'est jour d'entretien, mais rassurez-vous aucun travail ne se fait en urgence. Raymond s'affaire à droite et à gauche débarrassant les puits de lumière et de ventilation de la poussière accumulée, remplaçant un coussin du canapé qui se déplace continuellement et colmatant la petite fuite d'eau sur le toit près de l'antenne télé. Il innove et construit de petites gouttières avec des tuyaux de plastique. Finies les traces noires disgracieuses laissées par l'eau de pluie sur les parois de la caravane. Les chaises de parterre ont droit à une cure de jouvence et même le camion reçoit sa part d'attention. Le tapis trempé n'indique rien de bon. Pendant ce temps, je prends mon rôle d'assistante au sérieux. Le tournevis, les pinces, les vis et le tube de silicone sont fournis avec dextérité. Notre travail d'équipe est bien rodé. J'aurais bien mauvaise conscience de ne pas aider, car je veux que tout soit impeccable pour l'arrivée de nos fils dans quelques jours et j'ai compris depuis plusieurs années, qu'avec mon aide, les réparations sont faites plus rapidement. Raymond n'aime pas travailler seul.

Voilà donc que dans l'exécution de ces travaux, Raymond s'assomme. Bien assommé. En voulant se relever, il se frappe sur l'un des montants de l'auvent. Il a le nez tout massacré et rouge, le pauvre. Il est si ébranlé qu'il en parle anglais.

— *I have seen all the stars of the sky.*

Je ne sais pas si le coup reçu lui a été fatal, mais voilà qu'il semble un peu perdu. Peut-être que les étoiles qu'il a vues l'ont un peu dérangé. Voilà que maintenant, sa droite devient la gauche des autres et vice versa. Imaginez la confusion lorsque nos amis nous suivent sur la route. Ils doivent décoder les instructions sur la direction à suivre, ce qui provoque la réaction suivante:

— Je tourne à ta droite ou à ma droite?

La confusion grimpe au maximum lorsque vient le temps de reculer la caravane sur le terrain. J'ai beau hurler qu'il doit se diriger vers la droite, lui, va à gauche. Comme la conduite à reculons avec une remorque doit s'effectuer en sens inverse, c'est l'enfer! Je passe sous silence mes instants d'impatience et finis par lui indiquer le contraire de ce qu'il doit faire. Nous offrons à nos voisins un spectacle digne du meilleur vaudeville.

— À droite, non à gauche, non, non, de l'autre côté. Un non ferme et un arrête tout aussi directif viennent couronner la fin du premier acte.

Depuis le début, nous utilisons des émetteurs-récepteurs, *walkie-talkie*. Jusqu'à maintenant, tout allait très bien. À présent, j'ai beau hurler dans mon émetteur, le message ne se rend pas.

— Lina, est-ce que tu appuies sur le bouton, au moins?

— Ben oui! J'en ai le pouce blanc.

— Parles-tu dans le micro?

— Qu'est-ce que tu crois ...?

Prise d'un accès d'humeur, je lui remets l'émetteur.

— Ça ne marche pas ta patente.

Il examine mon émetteur avec soin pour enfin constater que les piles sont à plat. Je suis rouge de colère... Le coup des piles et du droite gauche, c'en est trop. Maintenant, tout ce que je souhaite en entrant sur un nouveau terrain de camping, c'est qu'on nous attribue un emplacement à entrée directe et là, je peux; retrouver mon sourire.

Le 14 décembre, nous partons pour Edinburg, près de McAllen. Le nom du camping est évocateur, le Lazy Palms Ranch. Perdu au bout d'une route de campagne, le camping offre très peu d'attractions: terre rouge, petits cactus, fourmis et quelques pépés et mémés campés ici et là à travers les palmiers nains. Je suis trop excitée pour réfléchir plus longtemps au désavantage d'être loin de tout. Mathieu arrive du Mexique à la ville frontalière de Brownsville et Nicolas atterrira à l'aéroport de McAllen dans deux jours en provenance du Québec. J'ai tellement hâte de les voir. La famille sera réunie pour une période de trois semaines. Quel bonheur de se retrouver si loin de notre ancien chez nous et de nos habitudes pour découvrir ensemble ce nouveau pays. C'est la première fois que nos fils visitent les États-Unis et nous avons plusieurs balades en vue. Le plus important est de leur faire partager notre nouveau mode de vie au quotidien.

Le soleil, toujours au rendez-vous, transforme mes deux oies blanches. Ils font les tournesols au soleil et prennent rapidement la couleur du caramel, si bien qu'un soir, l'un d'eux, ayant gardé ses lunettes solaires, se retrouve avec une figure brunie et le tour des yeux encore blancs.

— J'ai l'air d'une mouche, bronzé comme ça.

Nous profitons de nos soirées pour retrouver le plaisir des jeux de société, la compétition est vive. Au petit matin, nous nous couchons survoltés en espérant que nos voisins ont réussi à dormir malgré les cris des vainqueurs. Le shuffle board est pris d'assaut. Un règlement maison est vite mis au point et les parties, âprement disputées. Les trois gars me donnent également des cours intensifs de billard.

J'apprends les rudiments du maniement de la queue sans trop écorcher le tapis vert et la plupart du temps, les boules restent en place. Mon oeil de novice ne réussit pas à aligner le bout de la queue, la boule et la poche.

Une visite des villes sur la frontière du Mexique est mise au programme. Première incursion, Progreso. Du fait que l'assurance automobile coûte très cher pour le Mexique et pour ne pas se compliquer la vie, il est préférable de stationner le camion dans un parking surveillé pour la somme modique de 1 \$. Il est censé être en sécurité. Il ne reste alors qu'à traverser le Rio Grande en empruntant le corridor pédestre du pont pour la modique somme de vingt-cinq cents. Déjà, le choc est très grand. Des dizaines d'enfants se tiennent sur la rive et tendent, à travers le grillage de sécurité du pont, des bouteilles de plastique piquées au bout de longues perches. Ils les agitent et implorent les touristes, sachant fort bien que ceux-ci donneront. Sitôt traversés, nous sommes immédiatement confrontés à la misère mexicaine ou celle qu'on veut bien nous montrer. On se retrouve au beau milieu de boutiques, vendant souvenirs, médecine, couvertures et bijoux. Pour quelques dollars américains, le dentiste vous fera une nouvelle prothèse ou encore obturera votre carie. L'optométriste vous offrira également ses services professionnels et le pharmacien vous vendra des médicaments pour presque rien. Même la réputée petite pilule bleue peut être obtenue sans prescription. C'est ici que l'Oncle Sam se soigne! C'est le temps de faire comme les riches Américaines et de se faire coiffer pour 5 \$. Quant aux messieurs, ils s'offrent le luxe d'un rasage chez un barbier expert. La musique mexicaine, omniprésente, est vendue aux petits comptoirs remplis de cassettes et de disques laser. Cependant, leur authenticité me semble aussi douteuse que la poussière qui les recouvre.

L'image que l'on a ici est celle d'un peuple pauvre ou qui désire le paraître, pouvons-nous penser. Beaucoup de gens quêtent, des plus petits aux plus grands, jeunes ou vieux. Au début, ils incitent à la compassion, nous voulons être solidaires. Comment résister à la petite fille, la figure toute barbouillée, qui vous prend par la main en vous demandant un peu d'argent ou à celle qui chante avec son accordéon trop gros pour elle? La petite vendeuse de gomme Chiclets qui accepte qu'on prenne une photo pour quelques sous est si mignonne. Et cette *abuela* édentée tendant une main flétrie qui vous arrache le coeur. Même les chiens ont l'air égaré et triste. Malheureusement, nous devenons vite choqués, ou pire, indifférents à cette pauvreté trop visible. Où donc est la fierté du peuple mexicain? Peut-être que quelques rues plus loin, le bonheur a réussi à trouver sa place.

Nous dînons dans une taqueria sur la rue, un boui-boui! Un

minuscule kiosque au centre duquel trône un brûleur et sur lequel un grand plat rempli d'huile chauffe presque continuellement. Deux ou trois tables garnissent le coin de la rue, quelques chaises, et le tour est joué. Nous voilà installés à manger les meilleurs tacos du monde. Les petits commerçants savent faire et être à la hauteur, bien que je doute fortement de l'hygiène de ces gargotes. Peu importe, nous avons faim et nous nous régaloons au milieu de la poussière de la rue.

La ville de Matamoros semble plus typique et mieux organisée. Son mercado ressemble à un centre-ville et la quête ne semble pas un mode de vie. Par contre, attention aux trottoirs, une véritable course à obstacles. Parfois, ils sont si élevés qu'on craint de tomber. Il faut également éviter les trous, les poteaux électriques et leurs câbles de retenue ainsi que les bouts de trottoirs manquants. Les chevilles fragiles sont mises à rude épreuve. Il faut regarder où l'on met les pieds, ne pas marcher le nez en l'air en devisant de choses et d'autres. Les Mexicains ont rapidement compris l'importance du tourisme et du billet vert. Sans difficulté, on peut négocier les achats en dollars américains et les marchands parlent presque tous la langue de l'Oncle Sam.

Noël et le Jour de l'An apportent leur part de réjouissances bien que totalement différentes sous le soleil. Par cette chaleur, la référence au bonhomme de neige, au Père Noël et à ses rennes nous fait un peu sourire. On a l'impression que quelque chose ne va pas. Même le sapin illuminé semble jouer à : Trouvez l'erreur.

Le 24 décembre à minuit, pourquoi ne pas être fantaisistes et se prélasser dans le spa abandonné à cette heure tardive? Sommes-nous les seuls à fêter au Winter Haven de Brownsville?

Il faut également profiter des belles journées pour aller à la mer, se baigner ou faire un pique-nique familial à Boca Chica. Notre camion n'a que deux places. Peu importe, nos fils se portent volontaires pour effectuer le trajet assis dans la caisse arrière. Bien qu'inconfortables, ils éprouvent du plaisir à se sentir un peu délinquants... Au bout d'une longue route désertique, digne d'un décor d'Ennio Moricone, on arrive directement sur la plage. La route se termine ici. Il n'y a personne, sauf deux hommes à la mine patibulaire, affairés autour d'un vieux camion en panne. Notre arrivée semble les réjouir, car notre téléphone cellulaire leur permettra de rejoindre le secours tant espéré. Nicolas et Mathieu vérifient aussitôt la température de l'eau. En un rien de temps, les maillots de bain sont enfilés. À courir et à sauter dans les vagues de la marée montante, ils ont l'air de deux gamins. Ils s'amusent ferme dans cette mer bleue et sous ce soleil radieux. Les dunes offrent un abri qui permet de déballer le pique-nique, car sur la plage, le vent se fait cinglant. Personne n'apprécierait la combinaison

des oeufs durs et des grains de sable.

Nous avons passé trois semaines magnifiques avec nos fils, retrouvant ainsi la chaleur et la complicité familiales. Cette période des Fêtes a été pour moi l'une des plus belles depuis plusieurs années. Malheureusement, les vacances se terminent, Mathieu doit repartir pour le Chiapas au Mexique et ensuite terminer son voyage au Guatemala. Son retour au Québec se fera avec celui des hirondelles. Nicolas doit nous quitter deux jours plus tard et devra affronter le reste de l'hiver à Québec. Le coeur triste, nous les raccompagnons, Mathieu à la frontière mexicaine et Nicolas à l'aéroport de McAllen. J'ai une sensation vraiment étrange. D'habitude, lorsque nous allions reconduire les enfants quelque part, nous revenions chez nous. En pleine nuit dans la ville de McAllen, seuls au milieu de nulle part, un sentiment d'abandon m'envahit. Pour la première fois, j'ai l'impression d'être à la mauvaise place.

Le mois de janvier se passe à Donna en compagnie de nos amis Hélène et Jean-Paul. Nous dénichons un camping, le Victoria Palms, où la vie sociale est organisée en fonction des joyeux retraités. Ici, on prend les dollars canadiens au pair. Chaque emplacement de ce luxueux terrain est enrichi d'orangers et de pamplemoussiers, soit près de mille deux cents arbres. De savoureux jus frais accompagnent désormais nos déjeuners. Tout au long du mois, on profite des *happy hour*, soupers communautaires, spectacles, cours d'artisanat, piscines et autres activités dignes de l'Âge d'Or. La plupart des activités ont lieu de bonne heure. Le *happy hour* de quatre à cinq, le souper à cinq, le spectacle à sept et finalement prêts à se coucher à neuf heures. Nous avons déjà observé que cet horaire prévaut un peu partout. Ce qui semble la norme américaine convient très peu à nos habitudes québécoises. Devant l'impossibilité de faire un feu de camp, les soirées manquent un peu de piquant.

Il y a peu de choses à voir dans les environs de Donna, mais les amateurs de marché aux puces et de centres commerciaux sont par contre comblés.

Étant à quelques milles de la frontière mexicaine, autant en profiter pour visiter la ville de Reynosa. Ici, nous pratiquons avec plaisir l'espagnol, cette belle langue apprise quelques années auparavant afin de mieux apprécier un voyage en Espagne. La première tentative fut de demander à un policier le chemin pour se rendre au *mercado*. Ce gentil monsieur a manifestement apprécié nos efforts linguistiques même si nous terminons certaines phrases par des gestes. Les mains sur son *corazon*, l'homme nous indique le bon chemin. Voici que de *derecha en izquierda*, nous arrivons finalement au *mercado*. Un véritable dédale de ruelles jointes par des toits de tôle mène à la

caverne d'Ali-Baba. Les petites boutiques offrent de l'artisanat local et le *made in Taiwan* semble moins présent. Cette ville possède une mauvaise réputation, on la dit infestée de voleurs à touristes. Pourtant, on n'y a rencontré que des gens sympathiques et accueillants et on se sent en sécurité. Bien sûr, il ne faut pas afficher ses bijoux et ses appareils-photos, discrétion et prudence sont toujours de mise. Le sac à dos, des vêtements simples feront l'affaire et d'ailleurs, notre expérience du voyage nous a enseigné qu'il vaut mieux passer inaperçu, éviter d'être trop voyant, se fondre dans la foule si on veut apprécier le rythme d'une ville.

La ville de Mission, capitale mondiale du pamplemousse Ruby Red, attire une multitude de *snow birds* qui aiment se retrouver. Il n'est pas rare d'entendre l'accent de chez nous. Perdue au fond des terres, la petite chapelle, la Lomita, construite par les Pères Oblats, attend les pèlerins. Une série de petites missions ont été disséminées çà et là, du Texas en passant par le Nouveau-Mexique, l'Arizona et même jusqu'en Californie aussi haut qu'au nord de San Francisco. La parole du Seigneur a été bien répandue en terre espagnole d'autrefois.

Un arrêt incontournable s'impose à la Mecque du caravanier, le Camping World afin de faire provision de gadgets et de pièces de rechange. À ma connaissance, personne ne peut mettre les pieds dans ce magasin sans ressortir avec un sac rempli et le porte-monnaie allégé. Une promotion quasi continuelle offre même quatre rouleaux de papier de toilette, biodégradable S.V.P, avec tout achat de 25 \$ ou plus. C'est bien la première fois qu'on m'offre un cadeau semblable.

À San Juan, près de McAllen, la basilique de la Vierge de San Juan est un autre lieu de pèlerinage très fréquenté. Une authentique dévotion à la Vierge se manifeste de toutes sortes de façons. Une pénitente se déplace à genoux dans l'allée centrale en tenant son bébé dans ses bras, un autre croyant s'asperge avec l'eau de la fontaine extérieure et remplit sa cruche d'eau réputée pour être vertueuse, un autre gravit les marches à genoux. Tous sont animés d'une même ferveur, les Oblats ont laissé tout un héritage. La messe dominicale étant très courue, en peu de temps la basilique est pleine à craquer et si on veut une place assise, il vaut mieux arriver trois quarts d'heure à l'avance. Habitué aux églises désertées du Québec, le contraste saisit. Un chœur de mariachis anime la messe, la rendant très vivante. Bien entendu, le curé accueille chaleureusement ses fidèles. Il nomme chaque état américain et invite les résidents à se lever, les mariachis y allant d'une petite partition musicale. Les Canadiens ne sont pas en reste et pour les Québécois, le curé s'exprime en français, faisant ainsi la différence entre le Canada et le Québec. Diplomate ce curé! Devant la dizaine de personnes debout, il invite les musiciens à jouer l'hymne

national du Canada. La messe est si invitante que la nouvelle circule d'un terrain de camping à l'autre et chacun, croyant ou non, rapporte dans ses souvenirs un air de messe dominicale jouée par les mariachis.

La vie sur le camping s'anime. On annonce le spectacle d'une chanteuse country et c'est dès sept heures que la belle Lola chantera. Au milieu de la grande salle communautaire, une petite scène est rapidement installée. Toutes lumières allumées, même les plafonniers, toutes les chaises sont occupées par des spectateurs qui trépignent d'impatience. Ils veulent entendre la vedette. Lola est ma foi bien jolie et chante comme un oiseau. À notre plus grande surprise, son spectacle est empreint de patriotisme, 11 septembre oblige. Lola parle de terrorisme, de pompiers et de héros. Elle va même jusqu'à raconter une partie de sa vie et la voix entrecoupée par l'émotion, elle remercie son daddy et sa mammy tout en reniflant à l'occasion. Elle réussit même à faire sortir les mouchoirs des pépés et des mémés tous aussi émus qu'elle.

Puis quatre hommes, droits comme des I, arrivent alors du fond de la salle en portant fièrement des drapeaux américains. En prime, nous avons droit à l'hymne américain, la main droite sur le coeur. Nous sommes sidérés! Vite, allons jouer au billard pour nous remettre de nos émotions. Il est à peine neuf heures et nous avons le goût d'évacuer ces élans patriotards.

Nous recevons un appel téléphonique important. Nos amis Armande et Jacques, rencontrés à Compton l'été dernier, se trouvent à Donna sur un terrain de camping à quelques kilomètres du Victoria Palms. Quelle joie, ces retrouvailles! Comme il est agréable de raconter chacun son expérience de voyage. Jacques sait encore nous faire rire avec ses mésaventures. Que la vie est belle et simple, des amis, un bon souper et nous voilà ragaillardis. C'est aussi l'occasion de leur présenter les amis qui se sont joints à nous au long du parcours, Hélène et Jean-Paul, puis Micheline et Bernard. Les occasions de se réunir se multiplient, les cinq à sept s'animent et le ton jovial monte. Notre sympathique voisin américain, Dick, accepte de bon coeur nos débordements de joie.

Le tableau d'activités du camping annonce un spectacle de mariachis précédé d'un souper mexicain. Bravo! Ils sauront sûrement nous divertir avec leur musique entraînante. À cinq heures, le souper débute. Certains convives ont revêtu une tenue de circonstance, adoptant le grand chapeau ou le collier de fleurs. Les robes colorées apportent une chaleur toute mexicaine, tandis que les messieurs portent fièrement la chemise fleurie typique du sud.

Les différents plats mexicains, servis avec générosité, nous initient à

la cuisine tex-mex. Quelle surprise! Tout est mou, pâteux et épicé. Moi qui n'ai déjà pas très faim, car il est à peine cinq heures, je laisse plus de la moitié de ma portion dans l'assiette. Par contre, j'ai grandement apprécié les tacos. Tout le monde semble aimer ce menu typiquement local et retourne volontiers au buffet. Qu'importe le souper, la compagnie est agréable et joyeuse. Six heures trente, déjà les mariachis s'activent. En vitesse, les bénévoles ramassent les couverts, les tables et se dépêchent à replacer les chaises pour le spectacle. Pas le temps de siroter son café, il faut le terminer en vitesse. Cette fois, le spectacle est olé olé! Les guitares, violons, contrebasses et percussions nous entraînent dans la vivacité de la *cucaracha* et les pièces très rythmées se succèdent. Après la représentation, les artistes se rendent disponibles, serrent les mains et vendent des cassettes et des disques compacts. Ils ont été très appréciés, mais la soirée est encore jeune, à peine huit heures et demie. Pas veilleux les pépés! Une grande marche, nous permettant de digérer tous ces mets épicés, termine la soirée.

Durant quelques jours, la petite ville de Mercedes accueille une exposition de véhicules récréatifs.

— Allez-vous au *show* de Mercedes?...

La phrase la plus populaire, ces jours-ci. Puisque nous n'avons pas grand-chose à faire et que la curiosité est plus forte que tout, nous voici sur le champ d'exposition où plus d'une centaine de véhicules récréatifs sont alignés au soleil, prêts à être visités. C'est la réplique américaine de l'exposition printanière du camping-caravaning au Parc Olympique de Montréal. Les motorisés, autocaravanes, roulottes, roulottes de parc, caravane à sellette sont méticuleusement visités les uns après les autres. On compare le luxe, l'espace habitable et celui de rangement, la structure, la finition intérieure et extérieure, le poids, la force du moteur, la consommation d'essence et bien sûr le prix de tous ces beaux véhicules si tentants. Encore une fois, des rêves s'échafaudent.

Une grande tente abrite plusieurs kiosques nous offrant, l'un des chiffons pour laver sans laisser de charpie, l'autre des chaises super confortables à des prix exorbitants. Les campings présents rivalisent en nous offrant une journée gratuite ou mieux, un mois de séjour à 99 \$. Tout le monde vend sa salade, même le club de nudisme offre sa part de paradis.

Après avoir arpenté le terrain sous un soleil implacable, monté et descendu dans des dizaines de véhicules, ramassé une liasse de documentation bien souvent inutile, nous rentrons chez nous fatigués, affamés, les pieds poussiéreux, mais bien heureux du choix fait l'an

dernier en achetant notre caravane à sellette. Un nouveau projet qui nécessiterait l'achat d'un véhicule différent s'infiltre dans le collimateur à idées, mais ce n'est pas pour demain. Depuis quelques semaines, nous analysons un retour vers l'Europe. Ici, je me sens assise entre deux chaises. D'un certain côté, la vie américaine ressemble beaucoup à la nôtre et je ne réussis pas à trouver la culture propre à ce *melting pot*. En vérité, l'Europe et sa diversité culturelle si riche me manquent. Il ne faut pas tarder, car on a un monde à découvrir avant d'avoir quatre-vingt-dix ans...

Il est grand temps de changer d'air, de bouger, de découvrir d'autres paysages et la sédentarité commence à nous peser. Depuis longtemps, nous voulions voir et apprivoiser le désert et maintenant, nous lorgnons du côté du Parc national du Big Bend. Hélène et Jean-Paul préfèrent rester à la chaleur dans la région de Brownsville. On se retrouvera dans trois semaines à San Antonio. Nous partons vers l'Ouest, vers l'aventure, celle de la grande migration. Le décor commence rapidement à changer. On quitte la plaine et déjà les collines s'annoncent. Enfin! De plus en plus, la végétation devient de type désertique et la riche terre noire cultivable fait place à la roche. Nous arrêtons pour trois jours au State Park Casa Blanca Lake. Après avoir passé un mois dans un camping, serrés les uns sur les autres sur des emplacements étroits, nous goûtons l'espace, la verdure, le lac et la nuit noire. Les grenouilles et les ouaouarons nous offrent leur concert.

Il faut visiter Laredo et sa jumelle mexicaine, Nuevo Laredo, deux villes sympathiques et propres, séparées l'une de l'autre par le fleuve Rio Grande. Nuevo Laredo cache un bijou, une église historique datant de 1755. L'art architectural espagnol s'exprime et ici, c'est le vrai Mexique, celui qu'on s'attendait de voir. Les designers mexicains ont pignon sur rue et, croyez-moi, ils ne vendent pas de la pacotille. Les parcs ombragés demeurent une vraie bénédiction pour les touristes aux pieds endoloris. En plus de s'y reposer, on peut regarder les gens qui déambulent ou observer les vieux messieurs qui jouent aux cartes avec une fougue toute latine.

Je ne peux m'empêcher d'aller jeter un coup d'oeil au cimetière de Laredo. Rassurez-vous, je n'ai pas de vagues ancêtres espagnols qui y reposent. Depuis notre entrée au Texas, je vois des cimetières fleuris sans aucun monument. C'est le temps d'aller fouiner. Sur d'immenses carrés de gazon, de petites plaques mortuaires sont déposées par terre, accompagnées d'un simple bouquet de fleurs ou d'une couronne aux couleurs très vives. Certains vont même jusqu'à planter un sapin garni de guirlandes, de boules, de cannes, enfin toute la panoplie des décorations de Noël. D'autres, plus patriotiques, ont placé un drapeau

aux côtés de l'être aimé et les messages d'amour rivalisent de tendresse. Sans vouloir être cynique, si les morts voyaient toutes ces couleurs et ces messages d'amour, peut-être reviendraient-ils sur terre?

À Crystal City, la capitale de l'épinard, devant l'hôtel de ville, on peut admirer une statue de Popeye le vrai marin. Vite, une photo du héros avant qu'il n'aille se bagarrer. En traversant Pecos Canyon, nous tombons ici au beau milieu d'une histoire de shérif et de cowboys peu commune. Le juge Roy Bean, seul maître à l'ouest de la rivière Pecos, vit au milieu d'un paysage désertique rempli de cactus, de yuccas géants, de roches, de sable et de ranchs. Cet homme étonnant est digne d'être le héros d'un western spaghetti. Abandonnant sa femme et ses enfants, il décide de traquer les bandits. Il se retrouve à Langtry comme juge de paix, shérif, tenancier de saloon et d'hôtel. Roy Bean joue aussi du colt. Comme dans les meilleurs films, il tombe amoureux de la belle comédienne anglaise Lilly Langtry, maîtresse du roi Henry VII, qui possède une voix superbe et chante comme un rossignol. Quelle dame de qualité pour un shérif! Son saloon sert de refuge aux cowboys qui se soûlent, font les yeux doux à la belle Lilly et finissent par se battre entre eux. Du vrai cinéma! D'un coup de fusil, Roy Bean arrête les belligérants, car il est shérif. Il les incarcère dans la prison voisine de sa maison pour enfin les retrouver le lendemain dans son salon qui tient lieu de palais de justice. Il est également juge de paix. Ce gaillard dicte la loi et la fait respecter. C'est ainsi qu'il interdit les combats de boxe sur le territoire texan, mais n'a aucun scrupule à les organiser lui-même au Mexique, à tenir les paris et à servir d'arbitre. Quel homme! Même la ville porte le nom de la belle Lilly. Nous venons de visiter la petite ville de Langtry.

Après avoir passé une nuit glaciale à Marathon, nous prenons la direction du parc national du Big Bend. Les montagnes deviennent de plus en plus imposantes. Une large vallée sépare les Tinaja Mountains des Santiago Mountains. Cette fois, nous nous trouvons en plein désert. Selon ce qu'on nous dit, le Big Bend est un microcosme de l'Arizona. On s'installe à Rio Grande Village, un camping sans service géré par le parc. Par conséquent, il faut être autosuffisant en eau, en électricité et retenir nos eaux de couleurs... Ici, le paiement des nuitées repose sur l'honneur, c'est à dire déposer les billets verts dans une enveloppe et indiquer le numéro de l'emplacement. L'Oncle Sam fait confiance.

Un comité d'accueil nous attend déjà, le *javelina*, pécari ou cochon sauvage vient flirter les alentours de la caravane en quête de nourriture. Strictement interdit de le nourrir. Les cardinaux semblent plus chanceux, le frère Marie-Victorin a toujours une poignée de graines cachées quelque part pour eux. *Le paysano*, *road runner* ou le

grand géocoucou vient aussi nous souhaiter la bienvenue. Il reste surpris quand le frère lui offre une arachide alors qu'il mange normalement de petits serpents et des insectes. Il commence par essayer de briser son arachide sur une roche. Il n'est pas si sot, car il réussit à en tirer quelques parcelles qu'il avale aussitôt.

Près du Rio Grande, il y a une source d'eau chaude à visiter. Le petit chemin poussiéreux encavé entre les rochers qui nous y mène est également digne du grand écran. Nous ne serions pas surpris de voir un Comanche planté sur le sommet de la montagne finement découpée sur le ciel bleu. Il fait une chaleur épouvantable, le soleil plombe et la poussière jaunâtre laissée derrière nous étouffe. Un sentier permet d'admirer des hiéroglyphes laissés par les autochtones sur les parois rocheuses. Voilà enfin la source d'eau chaude à 105° F. Devant nous, un petit bassin, juste assez grand pour se tremper le popotin, accueille quatre ou cinq personnes entassées les unes sur les autres et qui tentent de profiter pleinement de cette source offerte par les dieux. La nature y est intacte et aucune infrastructure touristique ne vient ternir la quiétude des curistes. Nous préférons nous reposer sur les bords du grand fleuve et admirer les montagnes mexicaines presque à portée de main.

Aujourd'hui, expédition dans le désert à travers les Chicos Mountains vers Terlinga et Presidio. Au milieu des montagnes sculptées, nous nous trempions dans le merveilleux pays des cowboys, des bandits et des soldats tenant des postes avancés. On accède au site de tournage du film *Contrabando*. Le décor, fait de contreplaqué et de carton-pâte, nous suggère la grande ruée vers l'or. Il ne manque que les bandits sales et barbus et leurs chevaux s'abreuvant à la rivière.

La ville de Terlinga reconstitue un village typique du *Far West*: maisons carrées à devanture plate, couverture de galerie soutenue par des chaînes et suffisamment large pour recouvrir les trottoirs de bois. Il y a même des poteaux pour attacher les chevaux. Tout est faux à Terlinga, seule la montagne paraît authentique. Là encore, il me faut visiter le cimetière. Ici, comme dans mon western préféré, on enterre les méchants sous un tas de roches, puis une petite croix de bois, attachée avec du fil de fer, indique le nom du héros. On creuse difficilement au pays des cowboys, même pour enterrer son meilleur ami.

Nous laissons le parc national pour nous diriger vers Alpine située à près de six mille pieds d'altitude. En route, on admire un merveilleux rocher, la Cathédrale, qui culmine à 6 500 pieds. Plus loin, les plus courageux escaladeront la montagne de l'Éléphant. À Alpine, une surprise de taille nous attend, soit une nuit à moins 7,3° C.

— *It's cold, not chilly, very cold.*

À cette température, l'eau a gelé dans la caravane. Nous n'avons pas eu froid et grâce au système de chauffage central ainsi qu'une bonne couette de duvet, le lendemain, les deux héros se lèvent frais et dispos. La vie n'est pas toujours dure après tout. Comme le soleil se montre généreux, allons voir ce qu'offre le trading post et profitons-en pour visiter Fort Davis, la ville la plus haute du Texas. Durant ce temps, l'eau dégèlera. Tout le long de la route, le frère Marie-Victorin observe avec ravissement des *mule dears* ou des *pronghorns antelops*. Il hésite encore à nommer chacune avec certitude.

Fort Davis, situé sur la route Butterfly Post Mail, est un fort de défense avancé ainsi qu'un poste de relais pour les voyageurs et les convois de la malle royale. Les diligences étaient fréquemment attaquées par les Apaches et les Kiowas au nord ainsi que les Comanches, au sud. Les Apaches du Nouveau-Mexique, dont le chef de guerre était Victorio, ne laissaient guère de répit aux soldats de la garnison. Certains bâtiments du fort, dont le *head quarter*, ont été reconstitués. Les pièces meublées nous rappellent que les officiers y vivaient avec leur famille. Un diaporama relate certaines batailles légendaires où les Indiens et les soldats se perdaient au milieu de la poussière.

Nous voici maintenant à El Paso, le point le plus à l'ouest du Texas, à la frontière du Nouveau-Mexique. Nous ajoutons encore une heure supplémentaire à notre décalage horaire et sommes à l'heure des montagnes, soit trois heures de moins qu'au Québec. Cette ville de cinquante mille habitants, chantée par Marty Robbins, nous attend. Le vieux centre-ville présente une architecture typiquement espagnole. Un système de transport par trolleybus offre un circuit touristique et historique d'El Paso et de sa jumelle mexicaine Ciudad Juárez. Ici, la pollution est extrême et il vaut mieux ne pas avoir le poumon trop fragile. Une pellicule brunâtre enveloppe les deux villes situées dans une cuvette. Une grande bouffée d'air avant de partir et nous voilà traversés à Ciudad Juárez. Encore une fois, le Rio Grande sert de frontière. Ce fleuve mesure plus de trois mille trois cents milles. Cette fois, le bain de culture mexicaine est encore plus authentique. Un départ dans la mauvaise direction nous plonge dans la poussière des rues que font lever des autos pétaradantes et des camions bruyants filant à toute vitesse. À l'occasion, une mécanique défectueuse force le conducteur à arrêter son moteur aux feux de circulation. Il faut le voir surveiller le feu vert, clé en main, afin de repartir au plus vite. Nous voici maintenant rendus dans un quartier rempli de restaurants. Un café sur une terrasse serait apprécié. Le serveur dépose sur la table une tasse d'eau à peine chaude dans laquelle nous diluons une

cuillerée de café soluble et de crème en poudre. *Decepción!* Vite, retournons dans l'autre direction, peut-être est-ce plus calme et y sert-on du vrai café? Le centre-ville diffère, mais il y a encore du bruit, de la poussière et des gens affairés. La cathédrale se trouve juste là. Au moins ici, le calme règne et après toute cette chaleur, la fraîcheur du lieu nous apparaît plus qu'appréciable. Juste à côté de la cathédrale se tient la petite mission de Juárez. Quelle beauté! Les poutres de bois soutenant le plafond sont finement sculptées et la décoration, même simple, est soignée. Pour la première fois, je découvre une coutume mexicaine. Les statues portent des vêtements et la vierge Marie est habillée d'une robe de satin bleu garnie de paillettes. Les pèlerins, tout à leur dévotion, touchent le bas de la robe, la baisent, puis entament une série de signes de croix. Résultat, Marie commence à avoir le bas de la robe d'une couleur douteuse. Quant à Saint-Joseph, son habit brun le protège de cet outrage.

Comment décrire le *mercado pueblo*? Pour ma part, troublant, mais Raymond le qualifierait de fascinant. On s'égare dans un dédale de rues couvertes par des bâches de plastique bleu. Les boutiques offrent: jeans, souliers, chapeaux, ceintures, jouets, poteries tandis que toutes sortes d'odeurs nous attirent. On peut acheter fruits, légumes, haricots secs, palettes de cactus, auxquelles on a enlevé les épines, ou déguster une pâtisserie qu'un petit garçon trempe dans du sucre. Nous sommes sollicités à droite et à gauche. Même les demoiselles de petite vertu ont pignon sur rue et l'escalier crasseux menant au bonheur semble très fréquenté. Peu discrètes, elles sont faciles à reconnaître, une jupe rouge les distingue. Quel monde ce *mercado*! Je rêve depuis longtemps de l'ambiance animée des souks marocains, j'ai ici une séance préparatoire intensive. Ça y est, nous sortons sains et saufs de ce labyrinthe. Pour cette année, nous achevons notre dernière incursion en sol mexicain. Après six visites, notre baptême paraît complet.

À quelques kilomètres les unes des autres, sur un tracé qui longe la frontière américano-mexicaine, des missions oblates portant le nom du Seigneur aux Indiens sont à voir. Elles se nomment Ysleta del Sur, Pueblo, Socoro et San Elisario. Chacune nous raconte son petit bout d'histoire, retraçant l'époque de l'évangélisation des Indiens Tigua. La petite mission de Socoro reçoit une cure de jouvence et montre ainsi les détails de sa construction. Les anciens l'ont érigée en briques primitives, soit en adobe, un mélange de terre et de paille. Les artisans restaurent avec fidélité le travail exécuté par des mains expertes, il y a plus de deux cents ans.

La petite communauté autochtone des Tiguas s'administre elle-même selon des ententes avec les gouvernements. Les maisons carrées à un toit plat laissent apparaître sur les murs extérieurs les poutres qui

le traversent. Souvent, on y suspend des piments disposés en grappes, peut-être pour chasser le mauvais oeil. Le centre communautaire tient une exposition relatant le genre de vie et l'histoire des Tiguas. Bien sûr, ils en profitent pour offrir des souvenirs originaux.

Le 14 février, nous voulons rendre à Valentin tous les hommages dus à son titre et allons souper au resto. Oublions les Burgers King, McDonald's, Jack in the Box, Harby's, Wataburger pour n'en nommer que quelques-uns. D'ailleurs, Valentin en personne n'apprécierait pas ce manque de goût. Nous écartons aussi le buffet chinois américain payé dès l'entrée, là où on nous noie littéralement dans le cola, l'offrant jusqu'à ce que la vessie crie grâce. Pourquoi pas un petit souper d'amoureux, peut-être un bon steak texan? Évidemment, nous n'avions pas pris en considération que tous les amoureux d'El Paso auraient la même idée. Les restos sont tous aussi bondés les uns que les autres et de file d'attente en file d'attente, le découragement nous gagne peu à peu. Ne me dites pas que je devrai me rabattre sur un burger ce soir, sûrement pas! Au bout de deux heures d'errance, on déniché un restaurant qui offre des fruits de mer et des steaks. L'attente n'est que de vingt minutes. Enfin! On nous installe sans façon à une table à moitié nettoyée. Les serveurs doivent faire vite. Il ne reste plus qu'à commander notre repas. Raymond déguste son steak avec appétit, il a faim le pauvre. Pour ma part, j'ai hérité de la seule partie coriace de tout le boeuf entier. Je mâche jusqu'à ce que, découragée, je me rue sur les quelques fruits de mer perdus dans mon assiette. Qu'à cela ne tienne, je fêterai autrement et je me reprendrai, foi de Saint-Valentin!

Nous quittons un peu à regret El Paso, désormais nous entamons la portion retour de notre voyage. Heureusement, il reste encore près de deux mois avant la rentrée au pays. La pollution semble moins dense vers l'est et les montagnes se retrouvent dorénavant dans le décor de la lunette arrière. La route est rectiligne et peu de villes viennent nous divertir de la monotonie de l'autoroute. On s'arrête pour une étape de deux jours à Fort Stockton. Si les voyageurs passent tout droit, ils ne manquent pas grand-chose, sauf peut-être le plus gros *road runner* du monde. L'oiseau a figé sa course afin de mieux se faire admirer. Fort Stockton demeure une étape au milieu de l'interminable *Interstate 10*.

Kerrville, au milieu du Hill Country est une ville plus attrayante. La rivière Guadalupe y coule, enrichissant les terres verdoyantes, mais la montée de ses eaux peut se montrer dévastatrice. Au Schreiner State Park, halte de quelques jours, les daims nous accueillent à leur façon. Aussitôt installés, les voilà qui s'approchent pour goûter l'herbe printanière du sous-bois. Pour eux, nous demeurons des intrus. On se permet de les observer à satiété, car ils coopèrent et lorsque vient le

temps de poser pour une photo, ils redressent les oreilles et s'immobilisent. Ces jeunes daims seront certainement les coqueluches de l'album de photos. Même si la température fraîche nous fait accélérer le pas afin de contrer le vent qui nous glace, nous tenons à visiter Kerrville. Par contre, on s'attarde ici et là dans les petites boutiques afin de dénicher l'objet de collection. Depuis seize ans, je rapporte des assiettes, des céramiques, des petits tableaux et des chapeaux qui appartiennent à de beaux moments de voyage. Ici, je dénicher une magnifique porcelaine rouge. Mais la température se fait cinglante et il est grand temps de se réchauffer. Un petit café sur la rue Water nous sert de refuge. Nous avons la joie d'être servis par la patronne, une Française qui a épousé un Allemand et ouvert un café au Texas, rien de moins. Elle sait faire les cappuccinos la petite dame et son accent est tout simplement ravissant. Il faut dire qu'on s'ennuie de l'Europe et de ses douceurs.

On a souvent comparé San Antonio à Venise et la publicité vante allègrement ses charmes jusqu'à dire que c'est la plus belle ville de l'état. Mais avant de s'attaquer à cet incontournable, à Schertz, nous retrouvons nos amis Hélène et Jean-Paul demeurés à Brownsville durant notre virée au Big Bend et El Paso. D'autres amis, Nicole et Luc, faisant partie de notre troupe de théâtre, nous attendent aussi au camping. Ces derniers voyagent avec Ginette et Guy. Les embrassades sont généreuses et les présentations animées. Quelle joie de se retrouver ainsi! Nous voici, quatre couples de Québécois excités, chacun racontant avec force détails son voyage et ses péripéties. Ouf! Le bal est parti. Les hommes d'un bord et les femmes de l'autre et c'est à qui parlerait le plus fort pour se faire entendre. Le cinq à sept se prolonge...

Il est grand temps de se forger une opinion sur la ville de San Antonio. D'abord une visite du vieux Fort Alamo, site de bien des assauts et de batailles contre les Indiens et les Espagnols. On y apprend que le héros de notre enfance, Davie Crockett, y est mort en le défendant. Pauvre Davie, l'homme qui n'avait peur de rien, il y a laissé sa peau et le fort a été pris quand même. Un musée nous fait revivre cette époque.

San Antonio doit son surnom de Venise américaine grâce à ses canaux. À mon humble avis, la qualifier de Venise, c'est faire injure à ce joyau italien. Cependant, je la comparerais plus volontiers au quartier de la Petite France à Strasbourg. Dès février, les petits bateaux, prêts à accueillir les touristes, proposent des visites commentées. Des allées piétonnes où foisonnent arbres et fleurs bordent les canaux. On déambule en découvrant une multitude de boutiques et de restos sympathiques offrant une gastronomie italienne

ou française alléchante. Souper le long des berges, sous les arbres illuminés et au son de la musique est un plaisir à se payer.

Il ne faut pas manquer la Villita, là où les maisons historiques bien rénovées servent de refuge aux artistes et artisans. Les boutiques vendent des tableaux, objets de collection de grande valeur, bijoux et vêtements très originaux bien loin de la pacotille des marchés aux puces qui se trouvent à quelques coins de rue. On se résigne à rentrer au camping bien malgré nous, nos pieds fatigués nous imposant leur limite.

Ce soir, grande soirée de télé pour tous, car l'équipe canadienne féminine de hockey sur glace affronte les Américaines lors des Jeux olympiques. Quelle soirée! Les hourras accompagnent la médaille d'or des Canadiennes. Nos amis du théâtre doivent partir demain, un dernier apéro, les dernières discussions, le dernier coucher à Schertz et à plus tard au Québec.

Les campeurs faisant une promenade s'arrêtent ici et là question de jaser un peu. Un Texan québécois s'arrête chez nous et fait des efforts louables pour parler français. Chose rare! Cet homme adore le Québec et aime bien manger. Chez nous, il est bien servi en fine cuisine. À Montréal et Québec, la gastronomie a acquis ses lettres de noblesse depuis fort longtemps. Cet Américain vit exactement comme nous dans une petite roulotte Air Stream, visitant le nord de l'Amérique en été et le sud en hiver. Un *snow bird* texan, maintenant!

Raymond a remarqué un bruit suspect dans le camion. Rien de nouveau en soi, ce vieux camion émet quelques râles à l'occasion quoique étonnamment fiable depuis notre départ. Couché sous le camion avec l'ami Jean-Paul, il détecte une fissure dans le tuyau d'échappement. Il faudra s'en occuper. Pendant que l'apprenti mécanicien discute et évalue le coût de la réparation, je planifie une journée de ménage. Je lave et frotte sans relâche, et il ne reste plus que l'aspirateur à passer. Voilà que par inadvertance, je mets le pied sur le boyau de l'aspirateur qui, sous l'impact, roule sous mon pied. Je dégringole les marches qui mènent à la chambre à coucher. Deux pauvres petites marches, ce n'est pas beaucoup, mais assez pour que le pied craque. J'ai l'impression que les os ont traversé la peau. J'ai sûrement quelque chose de cassé! Je hurle de douleur écrasée par terre. Raymond arrive à la rescousse et me voit à moitié sans connaissance.

— Qu'est-ce qui arrive?

Incapable de parler, je lui montre ma cheville blessée. Tendrement, avec précaution, il tâte, tripote, examine ma blessure, puis finalement, me rassure et essuie mes larmes. Pas de sang, pas d'os brisé, mais une

foulure sévère. Vite de la glace et surtout, ne plus bouger. De toute façon, impossible de faire autrement. Me voici donc condamnée pour quelques jours à la douleur et à l'inactivité. Maudit ménage!

C'est le bon temps pour faire réparer le camion. Raymond part de bon matin chez monsieur Midas. L'avant-midi passe, puis l'après-midi et il est toujours absent, un peu comme Malbrouch qui ne revient pas. Finalement, le voici de retour vers cinq heures, épuisé, affamé et délesté d'une somme appréciable. Évidemment, la facture reflète le temps passé en compagnie de monsieur Midas. Le tuyau d'échappement a été remplacé au grand complet ainsi que les quatre amortisseurs qui étaient, selon lui, en fort mauvais état. Il ne fait pas les choses à moitié, monsieur Midas. Raymond m'affirme que les réparations étaient nécessaires et que les mécaniciens ont bien travaillé.

— J'espère! À ce prix-là, moi aussi, je travaillerais bien.

Il ne reste plus qu'à apprécier un camion moins bruyant et la douceur des amortisseurs flambant neufs.

Près de San Antonio, il faut voir d'autres missions. La plus ancienne mission américaine non restaurée date de 1755 et se nomme Concepción. Encore en très bon état, on peut même apprécier quelques fresques assez bien préservées. Il y a aussi les missions de San Jose, San Juan Capistrano, San Francisco de la Espada qui méritent également un arrêt. On y découvre l'influence architecturale espagnole et le mode de vie de l'époque. De petites habitations à l'intérieur des murs, donnant sur une immense cour, permettaient de loger les familles indiennes, favorisant ainsi leur évangélisation. Les Indiens pratiquaient l'agriculture et l'élevage des moutons dans les champs avoisinants.

Départ ce matin pour Bandera, petite ville perdue au milieu des collines. Cette nuit, il a fait - 6° C. assez pour que l'eau du boyau gèle et que la poignée de l'éégout reste coincée. Attention! Agir avec précaution... Bandera, capitale mondiale du cowboy, du Stetson et des bottes pointues, tire son nom du mot drapeau en espagnol. Il fait cependant très froid au pays des cowboys. Toute une semaine à geler et à se chauffer dans les caravanes. On a beau s'emmitoufler, le vent du nord s'acharne même si le soleil brille de tous ses feux. Pourquoi ne pas en profiter pour visiter les environs au lieu de se morfondre à l'intérieur? Nous allons d'abord dans les Alpes suisses texanes. Encore ici, on se compare à l'Europe. Quelle drôle d'habitude! Il ne faut pas avoir vu la Suisse pour tenter une comparaison aussi osée. Mais enfin! Nous observons des antilopes, des daims-mules, des condors et des dindes sauvages. Que font-ils dans les Alpes? C'est vrai, elles sont

texanes. On les garde en enclos pour la chasse. Pauvres bêtes, elles sont piégées d'une façon ou d'une autre. L'homme sait bien faire...

À Fredericksburg, le western acquiert un accent germanique. Le résultat s'avère heureux et il est fort agréable d'arpenter sa rue principale. Dans la ville de New Braunsfels, on a même écrit le nom de certaines rues en ajoutant la finale *stmsse*.

À Segovia trône une reproduction de Stonehenge. Au milieu d'un champ, on a reconstitué l'alignement des célèbres pierres monolithiques anglaises. Même pastichées, on ne peut s'empêcher de réfléchir à leur utilité au début de l'âge de bronze, mais ici, certainement à attirer les touristes dans ce petit bourg perdu et à satisfaire l'hurluberlu qui les a construites. Dans sa folie créatrice, ce personnage a également imité deux statues de l'île de Pâques. On est vraiment au pays de la démesure.

Tout au long des routes, on devine à peine l'étendue des ranchs cossus qui défilent silencieusement. Seul le portail, finement décoré par des artistes du fer forgé, nous indique le changement de propriétaire. À l'occasion, on aperçoit une maison à flanc de collines. On a l'impression de se retrouver dans la série télévisée Dallas et d'entrevoir la richesse texane résultant notamment de l'exploitation du pétrole.

Aux États-Unis comme au Québec, il y a la culture du dollar. Je me rappelle bien les anciens 5 ¢-10 ¢-15 ¢ de mon enfance. Le coût de la vie les a transformés en la Folie du dollar, Un dollar ou deux, Dollarama et autres. Les Américains, aussi futés que nous, ont le Dollar General, Family Dollar, Dollar Tree, et là encore, je n'ai pas tout vu. Nous achetons pour quelques sous des articles de tout genre. C'est le marché aux puces qui s'est endimanché afin de trouver sa place au centre commercial. Bien souvent, en voyant des articles si bon marché, on est tenté d'acheter, mais on est bien vite désillusionné de notre soi-disant aubaine lorsqu'on s'aperçoit qu'une grande surface offre les mêmes articles à un coût semblable et avec en plus, la satisfaction du client assurée. Constatant que notre vieille poêle antiadhésive avait fait son temps, Raymond magasine et revient tout fier de lui.

— Regarde ce que j'ai acheté pour seulement trois dollars au Family Dollar.

— Elle a l'air bien mince ta poêle, lui dis-je.

En effet, elle était si mince que le revêtement antiadhésif, presque inexistant, a fait coller le premier oeuf.

— Je me suis fait avoir, dit-il.

J'entends encore sa réplique habituelle quand j'achète un article à bas prix :

— Tu es mieux de payer et avoir de la qualité. Ou mieux, celle de ma mère :

— Je suis trop pauvre pour acheter du *cheap*.

Pauvre Raymond! Sa belle-mère avait raison!

Difficile de passer au Texas sans visiter sa capitale, Austin. Nous déménageons nos pénates au Mc Kinney Falls State Park pour quelques jours. Curieux, notre voisin, un Louisianais cajun de Thibodeaux, vient jaser. Il cherche ses mots et finit toujours par se faire comprendre et à mon grand étonnement, qualifie notre caravane de charrette. Je ne peux m'empêcher de rire et, lui-même surpris, s'informe de la raison de mon hilarité.

— J'ai-tu dit le bon mot?

— Bien sûr, monsieur, le mot charrette est superbe.

Allons faire un petit tour en ville. Le Capitole, siège du gouvernement, trône au milieu d'un magnifique parc d'azalées. Une petite fontaine puise à plus de mille cinq cent cinquante pieds de profondeur des eaux médicinales reconnues depuis longtemps. Austin est remplie d'édifices à bureaux. Des hommes affairés en complet cravate et des femmes tout aussi occupées, portant des vignettes d'identification, déambulent en discutant fort sérieusement. Étonnamment, ils ressemblent à des robots programmés, leurs costumes et chemises blanches n'ajoutant aucune fantaisie.

Au coin d'un de ces édifices de béton, un personnage bizarre réside au sommet d'un échafaudage tout aussi insolite. Qui peut bien se cacher là-haut? Un peu de patience et le spectacle commencera. Ça y est. Un hurluberlu descend de sa cachette et porte un soutien-gorge et chandail moulant. Une jupette de paillettes lui cache à peine la moitié des fesses, laissant voir son mince sous-vêtement de fine lingerie. Ses bas de nylon filent. Ce personnage parade tout en montrant son popotin aux uns et ses attributs masculins aux autres, sans se soucier des badauds qui le reluquent du coin de l'oeil. Mais quelle est la raison qui motive cette exhibition? Cette vedette loufoque conteste la loi qui prive les homosexuels de leurs droits à l'expression de leur différence. Nous sommes au Texas... et monsieur Bush est un conservateur...

Nous retrouvons nos amis Hélène et Jean-Paul à Cleveland. L'anniversaire de naissance d'Hélène nous donne encore une fois un prétexte pour fêter. Un carton d'invitation à souper avec tenue de circonstance a été livré. Bien sûr, un 5 à 7 précédera les agapes. À

notre grand dam, il y aura un grand absent. Imaginez-vous que la ville de Cleveland et ses environs sont au régime sec. Aucune goutte d'alcool, de vin ou de bière n'entre dans ce *county*. Nous devrions faire pas moins de soixante milles pour une goutte de vin. Hélène devra être compréhensive et fêter au Diet Pepsi. Heureusement, la petite mascotte Vermouille que nous lui offrons viendra faire oublier le festin arrosé aux bulles carbonatées.

La ville de Houston et son centre-ville grouillant vaut largement un arrêt. Un peu partout, des parcs bien aménagés apportent à cette ville sa part de printemps dans un univers de béton. Les architectes ont réussi à créer des édifices de verre qui reflètent les couleurs d'un ciel bleu profond, le vert tendre des feuilles printanières et le rose vif des bougainvilliers. Un peu plus loin, les ingénieurs routiers ont mis tout leur talent au service des grands axes routiers, car les routes sont aussi emmêlées qu'un plat de nouilles. Il faut avoir le sens de l'orientation très développé pour ne pas s'y perdre et manoeuvrer dans une circulation aussi dense en période de pointe.

LE RETOUR

Mi-mars, le temps avance et nous voulons encore profiter de la Louisiane, faire la Natchez Trace et arrêter à Nashville, la capitale de la musique *country*. Nous quittons le Texas après y avoir passé deux mois et demi. Bien sûr, nous n'avons pas tout vu, tout apprivoisé, mais il faut bien en garder un peu. Satisfaits de notre séjour, il nous presse tout de même de retourner en pays cajun. Il est trop tôt pour remonter vers le nord, le froid nous intéresse peu et les outardes sont encore frileuses. On installe la caravane pour deux semaines en haut du Lac Pontchartrain. De cette façon, nous serons près de New Orleans où je m'étais bien promis de retourner tant cette ville m'avait fascinée. Nous composons avec une donnée inconnue jusqu'alors, le printemps très pluvieux. De plus, le sol absorbe mal l'eau. Quand il pleut ici, un rideau s'installe pour des heures, voire des jours. Le camping d'Abita Springs, situé sur le bord d'un petit lac, offre un décor charmant: un petit pont, des canards qui glissent lentement, mais lorsque la pluie s'installe à demeure, le charme perd de son éclat. Je surveille le niveau du lac d'un oeil attentif et durant ce temps, une mare d'eau se forme sous notre caravane, laissant à peine un petit passage pour circuler si jamais l'idée nous prenait de mettre le nez dehors. Les canards sont les plus heureux du monde. Ils se promènent ou plutôt nagent à loisir un peu partout. Les vastes espaces gazonnés leur offrent maintenant de nouvelles aires de jeu.

Après deux jours de pluie et aussitôt les premiers rayons de soleil apparus, nous prenons la poudre d'escampette et New Orleans est bien sûr la destination choisie. On emprunte le *causeway*, cet interminable pont de vingt-quatre milles de long qui traverse le Lac Pontchartrain en son milieu. Il en coûte une somme modique pour l'emprunter à l'aller seulement. Nous sommes ébahis devant le génie américain et comme dit Elvis Gratton :

— Ils l'ont-tu l'affaire, les Américains!

Peu à peu, nous découvrons les tours de la ville embrumées par la pollution. Heureusement, le ciel d'un bleu intense et profond réussit à donner le ton à cette journée prometteuse. New Orleans est toujours aussi belle, chaude et enjouée. Elle a le diable au corps et les musiciens éparpillés au coin des rues offrent des pièces de blues ou de jazz tout aussi prenantes les unes que les autres. Cette ville tient sa magie de son esprit de fête continuelle. J'ose à peine imaginer

l'atmosphère qui règne lors du Mardi Gras. Ça doit être envoûtant! Mais aujourd'hui, lendemain de la St. Patrick, elle se remet de ses excès et les étals des kiosques gardent encore la couleur du trèfle irlandais.

Les villes de Covington et d'Abita Springs sont toutes aussi intéressantes et on les visite rue par rue. Parfois, on y découvre un parc longeant le lac ou bien le marché rural du samedi matin. Voilà que la senteur d'un pain artisanal attire nos grands nez. Qui ne serait pas séduit par ces effluves? Je salive déjà en faisant provision de petits bonheurs.

La ville de Ponchatoula, quant à elle, se targue d'être la capitale mondiale de la fraise. Encore une capitale mondiale de quelque chose! C'est vrai, on est au pays du méga. Qu'importe le titre, les énormes fraises sont dures et peu sucrées, le goût n'est pas à la hauteur. Par contre, on peut en faire de la confiture. Me voilà sortant chaudrons, cuillères, pots et sucre et finalement, l'odeur des fraises cuites attire les deux frères dégustateurs.

Nous ne pouvons pas passer à Bâton Rouge sans visiter la ville. Son capitole diffère de ceux déjà vus. Ici, pas de coupole ronde surplombant les grands bâtiments blancs, mais plutôt une architecture moderne utilisant de gros blocs de pierre jaunâtre. Une série de sculptures y représentent les principaux personnages qui ont fait de la Louisiane un état distinct. On peut admirer les Lasalle, Iberville et De Soto. Un magnifique jardin taillé à l'anglaise sert d'écrin à la multitude d'azalées en pleine floraison.

Comment aborder la magnifique Natchez Trace? La ville de Natchez, dans l'État du Mississippi, jouait un rôle prépondérant au temps des colonies. Construite sur le bord du grand fleuve, elle servait de relais aux bateaux transportant le coton. Aujourd'hui, cette ville a perdu sa splendeur d'autrefois. Par contre, il subsiste encore de belles maisons coloniales, datant du milieu du XIX^e siècle, mais il semble que le développement moderne ait laissé une ville sans harmonie, difficile à saisir. Il y a un très grand nombre d'églises qui, curieusement même un vendredi saint, n'officient pas. Ici, on prie ou plutôt on a beaucoup prié. Le fleuve, toujours aussi majestueux, gonflé par les pluies printanières, charrie dans ses méandres des déchets recueillis un peu plus haut et même les arbres arrachés au paysage ressemblent à des fétus de paille.

La Natchez Trace consiste en un long ruban d'asphalte bordé d'arbres. Interdite aux véhicules commerciaux, on la considère comme un parc linéaire d'un mille de large. La limite de vitesse étant réduite, les touristes peuvent s'adonner à la contemplation de cette nature si

généreuse. Les *dogwoods* ou cornouillers fleuris ainsi que les glycines apportent la touche de couleur nécessaire d'où ressortent toutes les teintes de vert que le printemps possède dans sa palette. Un peu partout, des arrêts routiers nous permettent d'apprécier tantôt une page d'histoire, tantôt un monticule mortuaire indien ou encore, une vieille auberge qui fut la première à accueillir les voyageurs. Aucun commerce ou réclame publicitaire ne vient distraire notre regard de cette forêt. Nous suivons les étapes déjà entreprises par les anciens, d'abord les Indiens à pieds, puis à cheval, ensuite les charrettes transportant les colons du nord vers le sud et finalement, les nombreux soldats qui, durant la guerre de Sécession, se livrèrent bataille le long de son parcours. Tout près, la ville de Vicksburg fut le site d'un de ces échanges vigoureux de même que Port Gibson.

Sur le parcours de ce parc, nous allons de découverte en découverte. Nous retrouvons l'ancienne piste, un peu en retrait de celle suivie de nos jours. On voit encore l'étroit chemin envahi par l'herbe qui, au fil des années, n'a laissé qu'un mince ruban de terre. Non loin de là, un cimetière. Encore un! Mais cette fois-ci, une dizaine de tombes abandonnées et rongées par la mousse laissent entrevoir les traces de la grande faucheuse, la fièvre jaune, qui a emporté un bon nombre de Patterson. Une autre page d'histoire est inscrite ici.

Un peu plus loin, le village de Rocky Spring est aussi gardien du passé. Une église anglicane, datant de 1837, a été restaurée et sert encore de lieu de culte. Aujourd'hui, dimanche, le révérend rôde dans les parages à la recherche de fidèles, car l'office débutera bientôt. Par contre, de ce village de 2 616 personnes dont 2 000 étaient des esclaves, il ne reste que bien peu de choses: quelques pans de murs abîmés par le temps, une pierre pour moudre le grain, une roue de charrette rouillée, un coffre-fort éventré, mais surtout le souvenir de jours difficiles.

Nous arrêtons notre course à Cypress Swamp où l'eau reflète la paresse des immenses squelettes moussus, ces magnifiques *bald cypress*. Les tortues, les alligators et les papillons sont pour le frère Marie-Victorin matières à étude et les jumelles, passant de mains en mains, nous font apprécier la faune locale.

Nous voilà à la 176^e journée de notre voyage. Dans six jours, nous rentrerons au Québec et nous n'avons éprouvé aucun bris majeur au cours des 175 précédents. Le soleil d'avril rend le coeur poétique et l'ami Jean-Paul a le verbe facile et joyeux. Accroché à son CB, il commente allègrement l'évolution du printemps à rebours. Plus nous montons vers le nord, plus les feuilles des arbres deviennent hésitantes, puis les bourgeons prennent leur place et finalement, plus rien. La chaleur du printemps n'est pas encore au rendez-vous et les

nouvelles pousses encore à l'état de promesse. Dernière étape avant d'entrer au Tennessee, nous faisons un arrêt à Meriwa-ther Lewis. Nous désirons deux emplacements adjacents ou très rapprochés quand, à la dernière minute, j'en aperçois deux. N'hésitant pas, nous prenons le premier, pensant bien que Jean-Paul prendrait le second. Ce ne fut pas notre meilleure décision de la journée. L'entrée s'avère facile, c'est un *pull through*, sauf que celui-ci est dessiné en arc ou en banane, comme dit Raymond. Normalement, avant d'entrer dans quelque emplacement, je descends du camion, question de jeter un coup d'oeil et repérer les petites difficultés. Cette fois-ci, je reste paresseusement sur mon siège et confiant, Raymond s'avance. Crac! J'ai l'impression que le coin arrière de la caravane vient d'être arraché.

— Seigneur, qu'est-ce que c'est?

Nous sortons en vitesse. En arrière de nous, l'ami Jean-Paul avait vu venir le coup, mais n'a pas pu nous avertir à temps.

Le coin de la caravane est resté là, mais une grosse branche d'arbre a aplati l'auvent sur plus des deux tiers de sa longueur. Le capuchon de plastique à l'extrémité du rouleau est arraché et se retrouve en morceaux; dans la nature. Même la responsable du dégât porte, elle aussi, les traces de l'impact. Son écorce a été brisée.

— Merde! On était presque arrivé!

Consternés, on regarde les dégâts. On n'a pas le coeur à rire et l'ami Jean-Paul ne parvient pas à nous distraire de notre malheur. Même la bière froide offerte avec amitié est refusée. Pensifs, nous nous assoyons sur le côté de notre caravane et réfléchissons à la réparation de cette avarie, la tête plongée dans les catalogues de pièces. Une immense tablette de chocolat vient nous réconforter un peu. J'ai l'impression de mieux réfléchir en sucrant mes neurones et tout à coup, un petit déclic se fait.

— On a de l'assurance pour ça?

Dès le lendemain, l'assureur reçoit notre appel. Après une franchise et une perte de cinq pour cent par année d'usage, notre vieille toile sera remplacée dès le lendemain si nous le désirons. Nous n'en demandions pas tant! Nous attendrons tout de même de rentrer au pays.

Bon, l'auvent réglé, le sourire retrouvé, il ne reste qu'à visiter Laurenceton et Ethridge où une communauté amish vit en assumant sa différence. À l'entrée d'un centre d'art, on nous renseigne qu'ici on ne vend que de la qualité. Nous avons déjà apprécié l'artisanat amish en Pennsylvanie. Mais cette fois-ci, c'est pure merveille que de voir la

délicatesse des lampes de papier, la finesse des ouvrages de bois et la richesse des meubles en pin. Bien sûr, les prix sont en accord avec l'affiche de l'entrée, mais comme je le dis souvent :

— Regarder la marchandise, ça ne l'abîme pas.

Le Tennessee nous offre ses belles campagnes, ses maisons chaleureuses, ses prés verdoyants, ses clôtures de bois et ses vaches paisibles qui broutent les premières fleurs printanières. Tout ici respire la propreté et la prospérité.

Pour quelques jours, le temps de visiter Nashville, nous établissons nos quartiers à Lebanon. Le camping est presque complet ou plutôt, la partie offrant les trois services. Après avoir fait le tour du camping, on repère un petit coin libre. Ça y est, il ne reste plus qu'à dîner.

— Raymond, il n'y a pas d'électricité. As-tu mis le disjoncteur?

— Il n'y en a pas. C'est une installation bizarre.

En effet, après avoir essayé toutes les façons d'obtenir du courant, c'est-à-dire vérifier la prise, se connecter chez le voisin absent, une évidence s'impose, il n'y a pas de courant. Me voilà en colère. Le plan du terrain en main, je pars vers le bureau d'information, ou ce qui en tient lieu, pour avertir et surtout me plaindre du manque d'électricité. Cette fois, mon anglais est excellent, incisif et j'ai le verbe peu patient. Après m'avoir fait patienter quinze minutes, la préposée s'informe à tout et chacun, pourquoi cet emplacement est privé d'électricité. Elle me répond laconiquement:

— *Sorry, we don't have electricity on this site.*

— *I am sorry too.*

Je dois aller chercher un autre emplacement, mais ceux encore disponibles n'offrent que deux services, soit eau et électricité. Je reviens d'un pas digne d'un gendarme et explique à mon mari :

— *Sorry, we have to move now.*

Nous devons tout recommencer, aller faire la vidange et nous installer dans *un pull through*. Attention aux branches d'arbre!

Nashville est reconnue comme la capitale mondiale du *country*. Cette fois, bravo! Le bon mot pour la bonne chose. Ici, tout est dédié à cette musique appréciée par des millions de personnes et sa réputation dépasse largement ses frontières. Il fait bon s'y promener. Chaque boutique, resto ou bar diffuse une musique qui raconte les amours et les malheurs du pauvre cowboy. Le cœur de Nashville bat au rythme de la guitare. Nous avons malheureusement passé trop peu de temps dans cette ville mythique, mais assez pour aller voir le spectacle au

Grand Ole Oprey. Déjà avant de franchir les portes de la salle, les animateurs nous accueillent en nous souhaitant la bienvenue. Qui a dit que le cowboy était solitaire? Ceux-ci en tout cas sont très sympathiques, disponibles au public et serrent les mains des spectateurs. Après une fouille sommaire de nos sacs, toujours les conséquences du 11 septembre, nous pénétrons dans l'enceinte de l'opéra. Le parterre est immense et même si nous sommes assis à l'arrière, nous voyons très bien la scène. L'acoustique est digne d'un amphithéâtre romain. Chut! Le rideau se lève et déjà le présentateur commence à réciter son baratin publicitaire. Nous assistons en direct à une émission de radio diffusée à 650 WSM qui depuis longtemps fait partie de l'histoire du *country*. Alors débute un défilé d'artistes habillés de soie, de paillettes, de jeans, de chemises à carreaux sans oublier les éléments essentiels que sont le chapeau, les bottes de cowboy et le ceinturon à large boucle. Le talent est au rendez-vous et l'enchaînement réglé au quart de tour. Le spectacle est magnifique et l'auditoire, comptant assurément des centaines d'habitues, semble apprécier certains chanteurs plus que d'autres. Des ah! accompagnent l'arrivée des uns et la foule acclame les chansons les plus populaires. Ce spectacle de quatre heures nous a littéralement enchantés.

Voilà maintenant le temps de dire adieu aux compagnons de voyage qui ont partagé presque cinq mois de notre vie. Au lieu de s'attrister, on partage un dernier souper, se remémorant certaines anecdotes avec la promesse de se revoir.

Lever tôt le matin du 7 avril. Le temps de se préparer et hop! En route vers ceux qui nous attendent. Les trois prochains jours ne seront consacrés qu'à bouffer de la route. Nous avons prévu coucher deux soirs dans les arrêts routiers Flying J et un dernier à Gansevoort dans l'État de New York.

ÉPILOGUE

Le 10 avril, nous franchissons la frontière, heureux de retrouver le calme de notre Québec, sa chaleur, sa culture et sa langue. On dit souvent que le Québec est un beau pays, mais il faut avoir vu d'autres paysages, d'autres cultures pour l'apprécier à sa juste valeur. Nous avons presque terminé une année de notre nouvelle vie, celle que quelques-uns qualifieraient d'errance en rajoutant la phrase typique:

— Moi, je ne serai pas capable de faire ce que vous faites.

Nous avons osé vendre notre maison, nos biens, laisser derrière nous enfants, parents et amis. Nous avons osé l'instabilité d'une nouvelle vie, d'un nouveau pays, d'une nouvelle langue. Nous avons osé vivre différemment en n'ayant pas peur de ce que demain nous réserve, tout en ayant une vie harmonieuse dans un espace restreint, sans se déchirer.

Nous revenons la tête remplie d'images, de paysages magnifiques et nous avons une multitude d'anecdotes à raconter. Nous sommes sûrs d'une chose, cette vie est la plus belle que nous ayons pu choisir. Nous avons décidé de la vivre pleinement. Bien sûr, cette année n'est que le début de notre vie nomade qui nous mènera encore ailleurs. D'autres projets de voyage sont déjà dans le collimateur. Il ne reste qu'à avoir juste assez de folie et de ténacité pour réaliser nos rêves.

ANNEXES

Annexe 1: Les véhicules récréatifs



Autocaravane classe A (motorisé)



Autocaravane classe B



Autocaravane classe C



Caravane à sellette



Caravane



Tente-caravane



Caravane portée

Annexe 2: Planification budgétaire

Revenus	Rente	_____
	Intérêt	_____
	Revenus divers	_____
	Total des revenus	= = = = = = = = = = =

Dépenses

Accessoires de roulotte	_____	On en a toujours besoin
Accessoires informatiques	_____	Selon vos intérêts
Achats divers	_____	Dépenses inclassables
Artisanat, loisirs, etc..	_____	Selon les intérêts
Assurances camion	_____	Prévisible
Assurances roulotte	_____	Prévisible
Autoroute	_____	Prévoir + ou -100\$
Bière, vins, etc..	_____	Selon les goûts
Billets d'avion	_____	Au cas où
Bois-Feu de camp	_____	Prévoir + ou -100\$
Câble-TV-Camping	_____	Souvent compris dans le tarif mais prévoir + ou - 50\$
Cadeaux	_____	Selon votre propension à gâter
Camping AOR	_____	Prévoir le nombre de nuitées X par le tarif en vigueur Plus le membership annuel
Camping Coast to Coast	_____	Prévoir le nombre de nuitées X par le tarif en vigueur Plus le membership annuel
Camping quotidien	_____	Prévoir où vous logerez durant la période passée au

		Québec d'avril à octobre, saison plus membership s'il y a lieu
Camping RPI	_____	Prévoir le nombre de nuitées X par le tarif en vigueur Plus le membership annuel
Carnet de voyage	_____	Si vous comptez conserver vos mémoires
Cartes postales	_____	Selon la propension à donner des nouvelles
Cellulaire	_____	Bien s'informer sur les plans
Cinéma	_____	À l'occasion
Coiffeur	_____	De temps à autre même si on devient maître coiffeur par nécessité
Collation	_____	Selon les couples ou si on aime flâner sur les terrasses
Contravention	_____	Ça peut arriver, prévoir 100\$ qui pourra servir à autre chose
Cosmétiques	_____	Pour madame et monsieur
Dentiste	_____	Nécessité
Développement films	de _____	À moins que ce ne soit que du numérique
Divertissements	_____	Selon les goûts et les besoins
Dons de la rue	_____	Élan de générosité
Électricité	_____	Très souvent 1 ou 2\$ à payer en sus du tarif du camping

Entretien roulotte	_____	Ne pas lésiner
Entretien véhicule	_____	Lésiner encore moins,
Épicerie	_____	Selon les goûts et les besoins
Essence ordinaire	_____	Poste important
Essence véhicule diesel	_____	Poste important
Films caméra	_____	Si ce n'est pas du numérique,
Fleuriste	_____	Il y a toujours un événement à souligner
FQCC	_____	Si on est membre
Frais bancaires	_____	Inévitable
Immatriculation véhicule	_____	Nécessité et facile à prévoir
Internet	_____	Habituellement, les campings offrent le sans fil
Lavage de vêtements	_____	Prévoir au moins 250\$
Location d'auto	_____	Ça peut arriver
Loterie, casino	_____	Si on joue
Motel	_____	Peut-être nécessaire
Oiseaux	_____	Si on nourrit nos amis ailés
Outils	_____	On en a toujours de besoin
Papeterie	_____	On en a toujours de besoin
Permis de conduire	_____	Ne pas oublier de le payer
Pharmacie	_____	Médicaments et autres
Photocopies	_____	Utile
Pneus de roulotte	_____	À prévoir
Pneus de camion	_____	À prévoir
Propane	_____	Il faut compter au moins 250\$
Réparations de camion	_____	Selon l'état du camion
Restaurant	_____	Selon les goûts et les besoins
Revue/journaux	_____	Pour demeurer informé
Souvenirs	_____	Sera-t-on raisonnable ?
Stationnement	_____	Il faut prévoir environ 50\$

Taxi	_____	Cela peut être nécessaire
Téléphone public	_____	À moins de toujours avoir son cellulaire
Télé satellite	_____	Très pratique pour rester en lien avec le Québec
Timbres	_____	Selon les besoins
Traversier-ponts	_____	San Francisco, Lac Pontchar train, etc... environ 100\$
Vélo	_____	Entretien nécessaire et accessoires
Vêtements	_____	Il faut bien rafraîchir les garde-robes
Visites camping	_____	On paie pour certains invités
Visites touristiques	_____	qui viennent nous voir Selon les préférences

Total des dépenses _____

Surplus ou Perte = = = = =

Note:

Évidemment, les postes budgétaires sont personnels à chaque couple. Cependant, notre petite expérience nous amène à vous suggérer de compléter le plan budgétaire et de faire les calculs appropriés afin d'être à l'aise avec la vie de campeurs à plein temps.

Bien sûr, la planification budgétaire se fait sur 12 mois en tenant compte du taux de change américain et/ou mexicain.

Annexe 3: Adresses utiles

L'**Internet**, c'est prodigieux. C'est un outil de communication et de savoir. Voici quelques adresses qui pourraient vous être utiles. De toute façon, on peut tout trouver avec de bons moteurs de recherche tel que:

www.Google.com www.Copernic.com

La météo:

<http://www.meteomedia.com> un outil très intéressant
<http://www.usatoday.com> dans la rubrique **weather**, on trouvera les **prévisions** pour 5 jours.
www.accutrafic.com site sur la météo aux USA

Les parcs:

<http://www.nps.gov> la liste de tous les parcs nationaux; on peut faire des réservations, acheter des billets pour visiter l'Île d'Alcatraz, par exemple. On peut aussi acheter la passe annuelle au coût de 50 \$US; c'est un très bon achat car elle permet de visiter gratuitement certains parcs pour autant de passagers qu'un véhicule peut en contenir.

Le tourisme:

<http://www.usatourism.com> un portail vers les sites de chaque état où entre autres tous les parcs d'état et nationaux y sont répertoriés.

Les couchers:

<http://www.flyingj.com> le plus réputé. On y trouvera la liste des arrêts, le prix des carburants et autres services.
<http://www.walmart.com> tout aussi réputé.
<http://www.crackerbarrel.com> on retrouvera la liste des restaurants et l'information concernant le stationnement des véhicules récréatifs. S'informer à la réception du restaurant.
www.campingquebec.com informations sur le camping

caravaning au Québec

www.gorving.com

informations sur le caravaning

<http://www.woodalls.com>

la bible paraît-il pour trouver un

terrain de camping

www.gocampingamerica.com

informations sur plus de 3100 terrains

de camping

<http://www.koa.com>

un autre site intéressant sur les

terrains de camping

www.campingcompton.com

site officiel de ce camping et

informations sur les associations américaines de camping: Coast to Coast, AOR et RPI

<http://coastresorts.com>

informations générales sur cette

association de camping

<http://www.resortparks.com>

informations générales sur cette

association de camping

<http://www.aorcamping.com>

informations générales sur cette

association de camping

<http://www.oanda.com/converter/classic>

convertisseur de

monnaies

<http://www.banqueducanada.ca/fr/exchfo-f.htm>

convertisseur de

monnaies

Pour les intéressés, il est possible d'installer aux USA son véhicule récréatif gratuitement sur les terrains de camping des parcs nationaux ou d'état. Il s'agit d'être **volunteers**; pour quelques heures de travail par jour, on a le privilège de cette gratuité. On peut consulter les sites internet de ces parcs sous la rubrique **volunteers**; tous les détails y sont clairement expliqués comme le genre de travail, contact avec la clientèle, etc.. Ces **emplois non rémunérés** sont disponibles aux Canadiens dans la majorité des parcs américains.

Pour camper gratuitement dans les déserts de l'Arizona, on peut s'informer au Bureau of Land Management One North Central Avenue, suite 800, Phoenix, AZ 85004-4427, U.S.A. Téléphone: 602-417-9200 Web: www.blm.gov/az/st/en.html

Il y a un autre guide qui identifie plusieurs centaines de camping gratuit, **Guide to FREE campgrounds**, vendu dans un Camping World, vous. Vous pourrez peut-être aussi l'acheter en ligne en visitant le site de:

<http://www.campingworld.com> la Mecque des caravaniers

Offices de tourisme du Canada

Alberta	www.gov.ab.ca
Colombie-Britannique	www.travelbc.ca
Île-du-Prince-Edouard	www.peiplay.com
Manitoba	www.travelmanitoba.com
Nouveau-Brunswick	www.gov.nb.ca/tourism
Nouvelle-Écosse	www.explore.gov.ns.ca
Nunavut	www.nunatour.nt.ca
Ontario	www.travelinx.com
Québec	www.tourisme.gouv.qc.ca
Saskatchewan	www.sasktourism.com
Terre-Neuve et Labrador	www.gov.nf.ca/tourism
Territoires du Nord-Ouest	www.nwttravel.nt.ca/
Yukon	www.touryukon.com

Offices de tourisme des États-Unis

Alabama	www.touralabama.org
Alaska	www.travelalaska.com/
Arkansas	www.1800natural.com
Arizona	www.arizonaguide.com/
Californie	www.gocalif.ca.gov
Colorado	www.colorado.com
Connecticut	www.state.ct.us/tourism
Delaware	www.state.de.us/tourism
Florida	www.flausa.com
Georgia	www.gomm.com
Hawaï	www.gohawaii.com
Idaho	www.visitd.org
Illinois	www.enjoyillinois.com
Indiana	www.indianatourism.com
Iowa	www.state.ia.us/tourism
Kansas	www.kansascommerce.com
Kentucky	www.kentuckytourism.com
Louisiane	www.louisianatravel.com
Maine	www.visitmaine.com
Maryland	www.mdifun.org
Massachusetts	www.mass-vacation.com
Michigan	www.michigan.org
Minnesota	www.exploreminnesota.com
Mississippi	www.mississippi.org
Missouri	www.missouritourism.org
Montana	www.visitmt.com
Nebraska	www.missouritourism.org

Nevada	www.travelnevada.com
New Hampshire	www.visitnh.gov
New Jersey	www.visitnj.org
New Mexico	www.newmexico.org
New York	www.iloveny.state.ny.us
North Carolina	www.visitnc.com
North Dakota	www.ndtourism.com
Ohio	www.ohiotourism.com
Oklahoma	www.travelok.com
Oregon	www.traveloregon.com
Pennsylvania	www.state.pa.us/visit
Rhode Island	www.rhodeisland.com
South Carolina	www.travelsc.com
South Dakota	www.travelsd.com
Tennessee	www.state.tn.us/tourdev
Texas	www.traveltex.com
Utah	www.utah.com
Vermont	www.travel-vermont.com
Virginia	www.virginia.org
Washington	www.tourism.wa.gov
Washington, DC	www.washington.org
West Virginia	www.westvirginia.com
Wisconsin	www.tourism.state.wi.us
Wyoming	www.wyomingtourism.org

Office de tourisme du Mexique

Mexico	www.mexico-travel.com
--------	--

Annexe 4 : Liste des terrains de camping visités durant une année

Nom du camping	Situation	Province ou état
Camping Alouette	St-Mathieu-de-Beloeil	Québec
Camping Lido	St-Antoine-de-Rivière-du-Loup	Québec
Panoramic	St-Jacques d'Edmunston	N-B
Parc provincial Mactaquac	deMactaquac	N-B
Casey's museum	Sheffield	N-B
Island View	St. Andrew's	N-B
Rockwood Park	St.John	N-B
Gulf Shore Park	Gulf Shore	N-É
Stone (stationnement)	RVNew Glasgow	N-É
Whidden's Park	Antigonish	N-É
Plage St-Pierre	Chéticamp	N-É
English Town Ridge	English Town	N-É
Louisbourg Home	MotorLouisbourg	N-É
Sherbrooke Campground	Villagei Sherbrooke	N-É
Woodhaven Park	Hammond (Halifax)	PlainN-É
Louis Campground	HeadLouis Head	N-É
Smith Cove Park	Smith Cove	N-É
Plage Gauvin	Grande Digue	N-B
Ferme Maury	St-Edouard de Kent	N-Bk
Camping Marina	Bas-Caraquet	N-B
Camping Causapscal	Causapscal	Québec
Canadien Américain	St-Augustin-des-Maures	Québec
Camping de Compton	Compton	Québec
Camping Denise	Lanoraie	Québec
Regard sur le fleuve	Sorel	Québec
Marina de Longueuil	Longueuil	Québec
N-B = NOUVEAU-BRUNSWICK		

N-É =
NOUVELLE = ÉCOSSE

ÉTATS-UNIS

Flying J	New Milford	Pennsylvanie
Battlefield Resort	Gettysburg	Pennsylvanie
Powhatan Resort	Williamsburg	Virginie
Village Pinehurst	Pinehurst	Caroline du Nord
The Oak at Point South	Yamassee	Caroline du Sud
Happy Acres Resort	Screven	Géorgie
Ocean Park RV Resort	Panama City Beach	Floride
Bayou Signette State Park	Westwego	Louisiane
Hideway PondsRecreational	Gibson	Louisiane
Manie's Campground	Broussard	Louisiane
Sam Houston State Park	Lake Charles	Louisiane
Lazy Day's RV	Hitchcock	Texas
Western Horizon	Rockport	Texas
Lazy Palms Ranch	Edinburg	Texas
Winter Haven	Brownsville	Texas
River Bend	Brownsville	Texas
Victoria Palm	Donna	Texas
Lake Casa Blanca State Park	Laredo	Texas
American Campground	Del Rio	Texas
Ranch RV Park	Marathon	Texas
Village Rio Grande National Park	Village Rio Grande	Texas
Pecan Grove	Alpine	Texas
Arvey Park	El Paso	Texas
Park View RV	Fort Stockton	Texas
Kerrville Schreiner State Park	Kerrville	Texas
Schertz Stone Creek	Schertz	Texas
Jellystone Park	Bandera	Texas
Mckenny Falls State Park	Austin	Texas
Cypress Lake	Cleveland	Texas
Western Horizon	Abita Springs	Louisiane
Passport Leisure	Robert	Louisiane
Natchez State Park	Natchez	Mississippi
Rocky Spring	Rocky Spring (Natchez)	Mississippi

Jeff Busby	Trace)	Jeff Busby (NatchezMississippi
	Trace)	
Meriwether Lewis	Meriwether	LewisMississippi
	(Natchez Trace)	
Timberline	Lebanon	Tennessee
Flying J	Wytheville	Virginie
Flying J	Carlisle	Pennsylvanie
Adirondack Adventure	Gansevoort	New-York
Resort		

AUTOBIOGRAPHIE

Blandine Leblanc

Viens, que je te raconte

HUMOUR

Maurice Nadeau

Dictionnaire humoristique d'un libre penseur

Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, 2^e éd.

Dictionnaire humoristique d'un libre penseur, tome 2

MÉMOIRES

Henri Beaudout

Les tribulations de Bob Brumas

POÉSIE

Armande Millaire

Si l'on s'arrêtait

Au fil des jours

Au gré du vent

RÉCIT

Lina Savignac

*Gens du voyage,
une expérience de caravanning*

ROMAN

Lina Savignac

Éva, Eugénie et Marguerite

Lina Savignac

Lili

Lina Savignac

Charles

Lina Savignac

La maison sur la grève

THRILLER

Yvan Savignac

Le projet Panatium

Yvan Savignac

La piste maudite

Alain Trudeau

Protocole

Achevé d'imprimer au Québec
en juillet 2010
sur les presses de Marquis imprimeur inc.
à Cap-Saint-Ignace